

Paul Henri Thiry, baron d'Holbach
(1723-1789)

PREMIÈRES OEUVRES.

LE CHRISTIANISME DÉVOILÉ
LA CONTAGION SACRÉE
HISTOIRE CRITIQUE DE JÉSUS-CHRIST

Un document produit en version numérique par Daniel Lecornet, bénévole,
Ingénieur français à la retraite
Courriel: daniellecornet@orange.fr

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Daniel Lecornet, bénévole, ingénieur français à la retraite, à partir de :

Paul Henri Thiry, baron d'Holbach (1723-1789)

**PREMIÈRES ŒUVRES.
LE CHRISTIANISME DÉVOILÉ. LA CONTAGION SACRÉE.
HISTOIRE CRITIQUE DE JÉSUS-CHRIST.**

Préface et notes de Paulette Charbonnel. Paris : Les Éditions sociales, 1972, 200 pp. Collection : Les Classiques du peuple.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

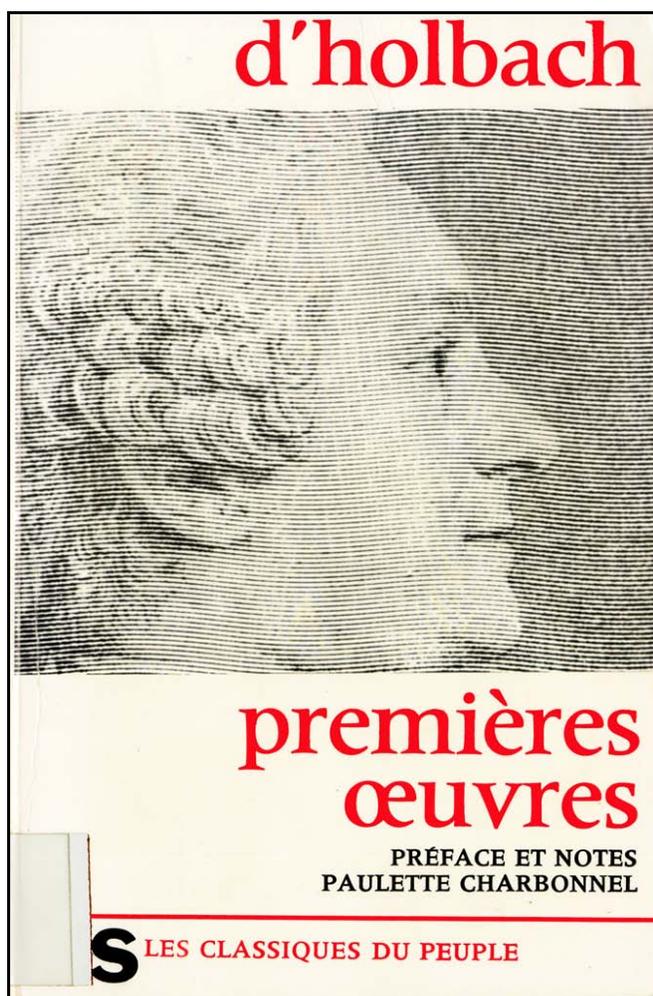
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 21 novembre 2013, révisée le 30 décembre 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Paul Henri Thiry, baron d'Holbach
(1723-1789)

PREMIÈRES ŒUVRES.
LE CHRISTIANISME DÉVOILÉ.
LA CONTAGION SACRÉE.
HISTOIRE CRITIQUE DE JÉSUS-CHRIST.



Préface et notes de Paulette Charbonnel. Paris : Les Éditions sociales, 1972, 200 pp. Collection : Les Classiques du peuple.

Table des matières

[INTRODUCTION](#) [7]

[Une jeunesse cosmopolite et studieuse](#) (1723-1750) [10]

Un oncle providentiel
À Leyde : Apprentissage des sciences et de l'irréligion
En terre ennemie, amitiés anglaises
À Paris, installation et mariage
Premières rencontres autour d'un clavecin

[Au coeur de la mêlée](#) [19]

Un choix décisif : l'encyclopédie ; périls et victoires
Deux compagnons de combat
Le salon du baron d'Holbach

[Science et conscience](#) [40]

Apprentissage. Premiers écrits
Les articles pour l'encyclopédie

[Le chemin de l'impiété](#) [50]

L'Église, gardienne du passé
Richesses et parasitisme du clergé
« Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur »

[Un rationalisme athée, intransigeant et agressif](#) [67]

La peur et l'ignorance ont créé les dieux
Intérêt et limites de l'athéisme de d'Holbach

[TEXTES CHOISIS](#) [83]

[ARTICLES DE L'ENCYCLOPÉDIE](#) [85]

[Charbon minéral](#) [85]

[Cuivre](#) [87]

[Terre](#) (Couches de la) [89]

[LE CHRISTIANISME DÉVOILÉ](#) [94]

[Table des chapitres](#) [97]

[Préface](#) (lettre de l'auteur) [97]

[Chapitre I.](#) - De la nécessité d'examiner sa religion et des obstacles que l'on rencontre dans cet examen. [98]

[Chapitre VI.](#) - Des preuves de la religion chrétienne, des miracles, des prophéties, des martyrs. [106]

[Chapitre XIV.](#) - Des effets politiques de la religion chrétienne. [118]

[Chapitre XVI.](#) - Conclusion. [129]

[LA CONTAGION SACRÉE](#) [138]

[Avis de l'éditeur.](#) [140]

[Lettre à Milord, Vicomte de V...](#) [142]

[Table des chapitres.](#) [143]

[Chapitre I.](#) - Origine de la superstition ; la terreur en fut toujours la base. [143]

[Chapitre VI.](#) - Alliance de la tyrannie et de la superstition. [157]

[Chapitre VII.](#) - De la corruption des mœurs et des préjugés introduits par le despotisme et la superstition. [162]

[Chapitre IX.](#) - De la tolérance; elle est incompatible avec les principes fondamentaux de toute religion (2ème partie) [169]

[HISTOIRE CRITIQUE DE JÉSUS-CHRIST](#) [176]

[Préface](#) [179]

[Chapitre XVI.](#) - Résurrection de Jésus. Sa conduite jusqu'à son ascension. Examen des preuves de la résurrection. [184]

[6]

ÉDITION DE RÉFÉRENCES

Textes de d'Holbach

Traductions et préfaces :

- HENCKEL: *Minéralogie. Préface au t. I et avant-propos au t. II.* Paris 1759.
- LEHMANN: *L'Art des mines. Préface.* Paris, 1759.
- ORSHALL: *Œuvres métallurgiques. Avertissement.* Paris, 1760.
- STAHL: *Traité du soufre. Avertissement.* Paris, 1766.

Premières œuvres :

- Articles dans la *Grande Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des arts et métiers, par une société de gens de lettres*, t. III, IV et XVI.
- *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne.* Réédition, Paris, an V de la République (1797).
 - *La Contagion sacrée, ou Histoire naturelle de la superstition.* Londres, 1768.
 - *Histoire critique de Jésus-Christ, ou Analyse raisonnée des Évangiles*, s. l. s. d. 1770.
- Système de la nature, ou des lois du monde physique et du monde moral.*
Londres, Amsterdam 1770.

LES CONTEMPORAINS

- BOULANGER: *Oeuvres complètes.* Amsterdam, 1794.
- DIDEROT: *Mémoires. Correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, t. III. Paris, 1834.
- DIDEROT : *Oeuvres Complètes.* Édition Assézat-Tourneux, Paris, 1875-1879, en 20 volumes.
- GRIMM: *Correspondance littéraire, philosophique, critique adressée à un souverain d'Allemagne, par le baron de Grimm et Diderot. De 1770 à 1782, chez Buisson, 1812. De 1753 à 1769, édition de 1813.*
- MARMONTEL : *Oeuvres complètes.* Paris, Costes, 1819.
- MORELLET : *Mémoires sur le XVIII^{ème} siècle et la Révolution.* Paris, 1822.
- Jean-Jacques ROUSSEAU : *Oeuvres complètes.* 1793. (*Les confessions et les rêveries d'un promeneur solitaire* correspondent aux t. XXIII, XXIV, XXV et XXVI.)
- VOLTAIRE. *Oeuvres complètes.* Édition de 1785, réalisée et présentée par le marquis de Condorcet.

[7]

PREMIÈRES OEUVRES
INTRODUCTION

Par Paulette Charbonnel

[Retour à la table des matières](#)

Il y a deux cents ans, vivait à Paris, rue Royale Saint-Roch, un rentier fort honorable, Allemand d'origine, dont le salon devint bientôt célèbre dans toute l'Europe. Pendant trente ans, cet hôte fastueux, deux fois par semaine, les jeudis et les samedis reçut à dîner savants, écrivains, artistes. Tout homme de talent ou de savoir sûr se tenait pour honoré d'être admis chez le baron d'Holbach ¹. On ne peut ouvrir un recueil de mémoires ou de correspondances d'aucuns de ceux qui firent le siècle des lumières sans rencontrer le baron, dont on loue le

¹ L'édition Brière des Œuvres complètes de Diderot contenait une très intéressante notice sur d'Holbach, en raison de sa longue amitié avec Diderot. - Ce fut l'un des hommes les plus éclairés, les plus bienfaisants et les plus incroyables de son temps. L'athéisme était pour lui la base, de toute vertu et, appuyé sur ce principe, il donna l'exemple des qualités sociales qui font le plus d'honneur à la nature humaine. Rousseau a retracé dans La Nouvelle Héloïse le caractère de cet homme estimable ; c'est de d'Holbach, sous le nom de Wolmar, que Julie a dit . « Il fait le bien sans attendre de récompense ; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous ». Dans les Confessions, Rousseau insiste souvent sur la place éminente de d'Holbach dans la société parisienne : « Grimm, Diderot, d'Holbach au contraire, au centre du tourbillon, vivaient répandus dans le plus grand monde, et s'en partageaient presque entre eux toutes les sphères, grands, beaux esprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvaient de concert se faire écouter partout. » (Confessions IX.)

savoir universel, la modestie et le désintéressement, l'acharnement au travail.

D'Alembert, Buffon, Voltaire, Grimm, Marmontel l'ont estimé. Diderot fut trente ans son allié et son ami ; seul le farouche Jean-Jacques se tint à l'écart de la « coterie holbachique ». Sans doute sans être tout à fait dans le secret avait-il deviné... que son hôte déroba à sa confiance une partie de son activité. Il ne se trompait pas.

Seule cette peste de baronne de Genlis lui découvrit dans ses *Mémoires* un « amour-propre aveugle et véhément ». Sa haine lui inspira de réduire la philosophie du baron aux agréments de [8] son hospitalité. « Le baron avait de la fortune et un excellent cuisinier ». Toute une critique intéressée à cette adroite méchanceté l'accrédita pour cent ans.

En réalité ce « maître d'hôtel de la philosophie ² », comme se sont plu à le qualifier tant de critiques mal intentionnés ou mal informés, eut une prodigieuse activité personnelle, mais en grande partie secrète.

D'Holbach fut en effet l'éditeur d'une quantité ³ de manuscrits interdits. Il publia ses propres ouvrages tantôt sous de faux noms : John Toland, Boulanger, Mirabaud, abbé Bernier, John Trenchard, tantôt sans aucun nom d'auteur. Il les renia bien souvent à sa propre table. Ses livres revenaient d'ailleurs de Londres ou d'Amsterdam et se trouvaient parfois d'abord en des mains étrangères avant de parvenir à leur auteur.

Le destin du baron, auteur maudit, fut bien étrange. Condamné à marcher masqué pour s'exprimer sans réserve, cet homme dont l'œu-

² Grimm ne pouvait soupçonner quel usage perfide et durable serait fait de cette expression lorsqu'il écrivit de Naples à d'Holbach : « La philosophie dont vous êtes le premier maître d'hôtel mange-t-elle toujours d'un aussi bon appétit ? ». (Grimm, *Correspondance littéraire*, t. 1, p 112).

³ « Il a circulé au total quelque quatre-vingt-dix éditions d'ouvrages composés, adaptés, traduits par d'Holbach. » (D. MORNET, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*, - La lutte décisive », chap. II, p. 200). Pour apprécier ce chiffre, il convient de comparer quelques tirages des grands succès de l'époque : « HELVÉTIUS : *De l'Esprit*, 11 éditions ; *Œuvres complètes*, 4. - Diderot *Lettre sur les aveugles*, 3 ; *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 12 *Pensées philosophiques*, 7. J.-J. ROUSSEAU : *La Nouvelle Héloïse*, 70. - VOLTAIRE : *Lettres philosophiques*, 53 ; *Dictionnaire philosophique*, 12 ; *Candide*, 43. - HOLBACH : *Système de la nature*, 12 ; *Le Christianisme dévoilé*, 8.

vre, dans un siècle si riche en talents, fût lue, appréciée ou tout au moins dictée par les meilleures têtes de son temps, fait aujourd'hui figure d'auteur secondaire quand il n'est pas tout simplement inconnu. À cet interdit, une raison fondamentale. Au lecteur étonné, d'Holbach offre le seul système matérialiste cohérent de tout son siècle. Non qu'il ait été le seul à être athée, non qu'il fût le seul à avoir des opinions matérialistes, mais, précisément parce qu'il est le seul à avoir fait le très dur sacrifice d'un anonymat absolu, il se permit de tout dire⁴. Là où Voltaire raille et égratigne, il tonne et cogne ; [9] là où Rousseau rêve, il raisonne ; là où les autres s'arrêtent dans leur critique et tournent le dos à l'obstacle, il s'avance et frappe jusqu'à ce que tout l'édifice soit à bas. Non pour contempler des ruines. notre baron a d'autres ambitions et plus généreuses. Après avoir fait place nette, démaillotté de la théologie la philosophie et les sciences, tranquillement il légifère. Dans ses grands ouvrages (1770-1776) bien proches de la Révolution, il pose le problème du transfert du pouvoir d'une aristocratie, à son avis déchue, à cette bourgeoisie qui se sent capable d'assumer toutes les charges et toutes les responsabilités de la gestion publique. Lucide et confiant, il met en place les futurs rouages d'un État qui, dans sa forme, pourra être une monarchie constitutionnelle ou même un État républicain., Mais toujours est présente une conception résolument matérialiste qui est l'armature de sa critique comme de son « système » moral, social et politique.

Sa confiance dans l'avenir compense-t-elle pour lui les incontestables sacrifices que signifie pour tout auteur un rigoureux anonymat ? En tout cas, il fut toujours persuadé qu'il avait agi en « véritable ami du genre humain » et conscient du mauvais renom de sa philosophie de perdition.

Au seul nom d'un *athée*, le superstitieux frissonne ; le déiste lui-même s'alarme, le prêtre entre en fureur, la tyrannie prépare ses bûchers ; le vulgaire applaudit aux châtiments que des lois insensées décernent contre le véritable ami du genre humain⁵.

⁴ Écrire à mots couverts, c'est souvent n'écrire pour personne. » (*Système de la nature*, t. II, chap. xiii, note 93, p. 384.)

⁵ *Système de la nature*, chap. XI, t. 11, p. 323.

Il lança son œuvre comme une bouteille à la mer, avec la conviction qu'elle atteindrait quelque jour un rivage où les hommes sauraient en reconnaître les vertus et l'apprécier plus justement que ne le faisaient ses contemporains.

S'il a dit vrai, les siècles à venir rendront justice à ses efforts ; en attendant, qu'il se contente de l'idée d'avoir bien fait, ou des suffrages secrets des amis de la vérité, peu nombreux sur la terre. C'est après sa mort que l'écrivain véridique triomphe ⁶.

[10]

Cependant, quel que fût l'esprit de sacrifice de d'Holbach, il n'avait pas envisagé que, cent cinquante années après sa mort, l'audace de sa pensée effraierait encore. Le masque dérisoire de, maître d'hôtel de la philosophie lui colle encore au visage. D'Holbach, philosophe clandestin de son vivant, est demeuré presque inconnu, par les soins de ceux-là mêmes pour qui il avait combattu...

Rappeler quelle fut la vie du baron d'Holbach, préciser ce que fut son matérialisme dans son intransigeance, et ses limites, en même temps que présenter des textes choisis parmi les œuvres représentatives de l'évolution de sa pensée et de ses objectifs, ne nous a pas paru inutile dans une période où, comme à la veille de 1789, s'exaspère la bataille idéologique. Nous espérons que notre baron y tiendra honorablement sa partie aux côtés de ceux qui veulent travailler comme il le fit, quoique avec d'autres méthodes et d'autres moyens, « au bonheur du genre humain ».

⁶ *Ibidem*, chap. XIII, t. II, p. 383.

Une jeunesse cosmopolite et studieuse (1723-1750)

[Retour à la table des matières](#)

La longue vie du baron d'Holbach - né sous la Régence, il meurt à la veille de la Révolution (1723-1789) - n'offrit aucune péripétie pittoresque, aucun drame, aucun scandale. Toute son originalité vient de la grande aventure intellectuelle que mena clandestinement le baron pendant un quart de siècle de 1750 à 1775.

Un oncle providentiel.

Le baron d'Holbach, qui tint le plus parisien des salons, était né allemand, roturier et sans doute pauvre. À sa naissance à Edesheim, il s'appelait Paul-Henri Thiry et perdit sa mère à l'âge de sept ans. Nous ne savons presque rien de ses parents, qui confièrent en fait l'éducation du jeune garçon à un oncle, Franciscus-Adam d'Holbach. Celui-ci, ayant fait fortune à Paris, était devenu français et même baron en 1722, sous le règne de Law et du Régent. Cette origine vaudra à d'Holbach quelques méchantes railleries lors de ses débuts littéraires à visage découvert.

Cette protection familiale fut d'une importance décisive dans la [11] formation intellectuelle de l'enfant et dans sa vie d'homme. L'oncle veilla à ce que Paul Thiry, qui semble avoir toujours été studieux, eût l'éducation la plus solide qui se pût à cette époque. Dès l'âge de douze ans, l'enfant est à Paris. Si l'allemand fut sa première langue, il sut donc très tôt le français, puis il apprit les langues anciennes et l'anglais, langue du commerce, de l'industrie et de la philosophie. Quelques années plus tard, voici Paul Thiry jeune seigneur à Heezen, fief de son oncle, dans la principauté de Liège. je ne sais si c'est à ses souvenirs d'adolescent ou à ceux plus lointains de sa petite enfance qu'il faut attribuer l'attachement du philosophe pour ce que les romantiques appelleront la nature. Quand il sera maître de lui-même, il choisira de

vivre à la campagne, loin de Paris, une bonne moitié de l'année. Champs, prés, bois, ruisseaux lui manquent dès que fleurit le printemps.

Autre décision importante de l'oncle. Il envoie son neveu à l'Université de Leyde. Le jeune étudiant échappe ainsi à l'enseignement très particulier que dispensait alors notre Sorbonne, demeurée fidèle aux exercices de la scolastique moyenâgeuse et à la théologie ⁷. À la même époque Turgot y fréquentait - en soutane - et se distrayait en jouant au volant avec une belle jeune fille, Mlle Ligniville d'Autricourt, future Mme Helvétius ; il lui faudra désapprendre beaucoup au contact de la réalité et c'est dans le salon de d'Holbach qu'il le convertira à l'« économisme » de Quesnay.

À Leyde : apprentissage des sciences et de l'irréligion

Paul Thiry étudie en terre hollandaise, en pays Protestant, terre d'asile et de tolérance. C'est en terre hollandaise que Descartes s'était réfugié et avait fini son œuvre et sa vie. C'est en terre hollandaise que Spinoza a vécu de son modeste travail d'artisan tout en rédigeant ses traités ⁸. C'est là aussi que Pierre Bayle (1647-1705), protestant réfugié de France, né au pays des Camisards et mort à Rotterdam à l'aube du siècle, met toute sa vie dans son *Dictionnaire historique et critique*, qui fut comme une Bible de la libre pensée pendant tout le siècle. [12] Ce sont les libraires d'Amsterdam qui éditent les œuvres maudites de l'Europe catholique. Ils auront pour clients Rousseau, Voltaire, Diderot et, bien sur, notre baron. La haine du papisme y fait considérer comme pie toute attaque, même celles des athées.

À cette époque aussi, l'Université de Leyde est célèbre dans toute l'Europe par l'éclat de ses succès dans la recherche scientifique. Nulle autre université ne fait une telle place aux mathématiques, à la physi-

⁷ Voir A. Sicard : Les Études classiques avant 1887.

⁸ Voir pour la Hollande et Spinoza la très remarquable étude de J.-T. DESANTI : *Introduction à l'histoire de la philosophie*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1956.

que, aux sciences de la nature. Des maîtres, illustres y enseignent, des savants y travaillent.

Au début du siècle, le médecin Boerhaave ⁹, fidèle aux principes cartésiens, s'y est acquis une renommée mondiale d'éminent praticien et ses leçons attirent jeunesse dorée et futurs grands savants. Ruysch est mort à quatre-vingt-neuf ans, mais l'on visite toujours sa collection de pièces anatomiques. De Haller ¹⁰, s'y forme pour devenir à son tour un grand savant en ces disciplines encore mal distinctes que sont la médecine, la botanique, la chirurgie, l'anatomie. Ses expériences sur la circulation, la respiration, sur la sensibilité et l'irritabilité des tissus excitent l'intérêt des Français. C'est à lui que La Mettrie dédie en 1747 *L'Homme-Machine* (ce dont il s'offense) ; tandis que lui, Haller, adresse à Réaumur, qui poursuit ses recherches sur le développement de l'embryon, ses *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal* (1756), Préoccupations qui semblent communes à ceux qui viennent de Leyde puisqu'un étudiant ami de d'Holbach, le poète Akenside ¹¹ choisit pour sujet [13] de sa thèse en 1744 une étude sur l'origine et le développement du fœtus.

⁹ H. BOERHAAVE (1668-1738) : médecin et chimiste ; praticien d'une réputation prodigieuse dans le monde entier. Voir LA METTRIE : *Textes choisis*, p. 17 et 30, et DIDEROT : *Textes choisis*, t. II, notes 3 et 4, p. 99, éditions Sociales, 1953.

¹⁰ Albert DE HALLER (1708-1777) - la plupart de ses travaux furent publiés à Leyde et à Amsterdam. Ses *Éléments de physiologie* en huit volumes résument toute la science physiologique et anatomique du siècle. Il vécut et mourut à Berne, s'en tenant toute sa vie à une position idéaliste conforme à la tradition religieuse, et s'obstina dans les explications les plus retardataires des phénomènes qu'il étudiait.

¹¹ AKENSIDE (1721-1770) : poète anglais et médecin. Par les soins de d'Holbach, furent réédités à Amsterdam en 1759, *Les Plaisirs de l'imagination*, sorte de méditation lyrique et philosophique, œuvre de jeunesse écrite à vingt-trois ans et déjà publiée lorsqu'en 1744 il devient à Leyde l'ami du baron. Ses préoccupations scientifiques l'entraînent vers les problèmes de l'origine de la vie. Il est reçu docteur en mai 1744 avec une thèse sur l'origine et le développement du fœtus. Bien qu'Akenside soit traditionnellement considéré comme un disciple de Locke, son poème inspire plus d'un naturalisme athée à la Lucrèce que d'un déisme sincère. C'est le type même d'un déisme officiel destiné à masquer l'absence de tout vrai sentiment religieux.

C'est à Leyde aussi qu'enseigne, au temps où d'Holbach est étudiant, l'illustre mathématicien Musschenbroek ¹², inventeur de la première pile électrique, qui s'appela du reste bouteille de Leyde, quand fut connu dans toute l'Europe le résultat des expériences réussies avec l'aide d'Allaman, autre professeur, mais de physique expérimentale.

À Paris, l'abbé Nollet ¹³ s'empare de la nouvelle et rédige une retentissante communication à l'Académie des sciences, le 20 avril 1746, « sur quelques nouveaux phénomènes d'électricité ». Pendant une dizaine d'années, toute une société avide de soumettre à la raison un nouvel empire presse les savants de proposer à la fois des applications utiles, plus encore qu'une explication des nouveaux phénomènes. Quand d'Holbach s'installe faubourg Saint-Honoré, la mode bat son plein. Perruques blanches et talons rouges, robes de prêtres et robes de magistrats, doctes professeurs, amateurs de tous âges et de toutes conditions. Paris et la province se pressent aux cours publics, suivent les démonstrations d'électrothérapie sur les aveugles, les paralytiques, les mendiants.

On devine avec quelle révérence on devait considérer quiconque pouvait se flatter d'avoir vécu dans cette extraordinaire effervescence intellectuelle qu'excitent toujours les grands centres universitaires où se poursuivent de front recherche et enseignement. Ajoutons que grâce à sa familiarité avec l'allemand, sa langue maternelle, et le latin, qui est encore la langue officielle de la philosophie et des sciences, d'Holbach put bénéficier pleinement de son séjour et s'initier à des recherches plus avancées en Allemagne qu'en France, notamment en minéralogie et géologie, terminologies et sciences nouvelles auxquelles le frontispice de l'Encyclopédie donne droit de cité dans le vocabulaire français.

De telles connaissances scientifiques, fort peu répandues même parmi les gens les plus cultivés d'Europe, facilitèrent [14] certaine-

¹² MUSSCHENBROEK (1682-1761) : en 1746 fut élu associé de l'Académie de Berlin dans une promotion célèbre où on le trouve avec D'Alembert, Buffon, Jean et Daniel Bernoulli, Cassini père et fils, Montesquieu Le Monnier, Nicolle, Voltaire.

¹³ Voir Dr CHARBONNEL-BUTEIL : Début de électrothérapie en France, Paris 1943, et Dr. TORLAIS : L'abbé NOLLET, un physicien au siècle des lumières. Paris, 1954.

ment au jeune homme son accès dans les milieux savants. et permettent de penser qu'il ne subit jamais profondément aucune emprise religieuse.

En terre ennemie, amitiés anglaises.

On se demande aussi quels purent être les sentiments du jeune homme pendant ces années où il vécut sur les arrières des armées anglo-autrichiennes en pleine guerre de succession d'Autriche ¹⁴. Thiry semble n'avoir jamais hésité entre un attachement qui eût été naturel pour sa terre d'origine, terre impériale, et la patrie nouvelle où son oncle avait acquis fortune et titres dont il devait hériter. Il est français, il écrit et pense en Français, il se veut Français ¹⁵. Ce n'est qu'au cours de polémiques passionnées que, tout au début de son installation à Paris, on se permettra de le traiter d'« Allemand. »

Mais dans la guerre de succession d'Autriche ses intérêts matériels aussi étaient en cause, puisque les hostilités menacent les terres familiales. Il vit dans le camp ennemi, la Hollande étant l'alliée de l'Autriche et de l'Angleterre. Ses compagnons sont Hollandais, Allemands, Anglais. Ils durent maintes fois discuter des événements, et il n'est pas douteux qu'ils, durent être témoins du désordre, des misères, des spéculations aussi qu'engendre dans la vie civile le contact avec des armées en campagne. Certains accents de pitié et de colère du baron sont nés probablement des vives émotions qu'un tel spectacle peut faire naître chez un adolescent sensible et généreux. « En un mot, sous quelque point de vue que l'on envisage la guerre, elle est une calamité pour ceux mêmes qui la font avec le plus de succès. » C'est ce qu'il dit dans sa *Politique naturelle* (IV, chap.1er, p.13), où l'on trouve aussi

¹⁴ On sait que dans cette guerre (1740-1748) la France, alliée des Espagnols, soutint les exigences de Frédéric II envers l'Autriche. Entre 1745 et 1748, les combats ensanglantent les Pays-Bas autrichiens. Par sa victoire de Lanfeld en 1747, Maurice de Saxe avance jusqu'aux portes de Maastricht, où sont les fiefs de l'oncle Franciscus.

¹⁵ Ses lettres de naturalité ont été obtenues dès son retour à Paris en 1749, et c'est en 1753 qu'il hérite une partie des biens et le titre de son oncle. Sa co-héritière est sa cousine germaine et belle-mère, Mme d'Aine.

cette fière affirmation qui a gardé toute son actualité : « Un peuple toujours en guerre ne peut être ni libre, ni bien gouverné » (p. 11).

Ses amitiés anglaises ne peuvent non plus être négligées. [15] L'Angleterre passe pour une terre libérale où règne la tolérance, où le développement des arts et des techniques permet un essor industriel et une prospérité incomparables. La philosophie anglaise dans la décade 1730-1740 a tourné la tête aux Français.

C'est l'époque où Descartes, triomphant dans l'enseignement, est contesté par tous, dévots, athées ou matérialistes, et où se substituent à, lui Locke et Hobbes, Newton et Leibniz.

Quels sont parmi ses condisciples et amis de Leyde ceux qui l'initièrent à ces lectures ? Est-ce le poète Akenside ? Est-ce Dowdeswell ¹⁶, qui ne sut jamais agir ailleurs que dans l'opposition ? Est-ce son ami John Wilkes, libéral ardent, qui dénonça les tentatives de George III de gouverner à la mode des Stuarts ? Quand il sera expulsé, il se réfugiera en France ou on le verra souvent chez son ami de jeunesse, notre baron, qui l'appelait dans ses lettres d'étudiant son « véritable ami de cœur ».

En tout cas, il n'est guère contestable que ces amitiés et ces liens avec des hommes cultivés du pays qui était depuis la Renaissance « le pays natal de tout le matérialisme moderne » durent éveiller ou fortifier l'incrédulité du jeune homme, en même temps que l'aider à se familiariser avec des préoccupations morales, sociales et même politiques, qu'il devait mûrir longuement après son retour en France.

À Paris. Installation et mariage.

Quand le jeune homme revient à Paris en 1749, après la paix d'Aix-la-Chapelle, il apporte donc déjà nombre d'idées et de matériaux, qui ne semblent pas du tout à cette date avoir été déjà organisés en système. Seul son athéisme qui éclatait dans toute discussion un peu sérieuse entre amis, ne paraît pas discutable. Il sert d'exemple à Diderot chaque fois que celui-ci a besoin de placer un athée honnête

¹⁶ Sir James Dowdeswell (1721-1775), ancien condisciple de d'Holbach à Leyde. Fut un des leaders des Whigs.

homme, et Rousseau s'inspirera de lui bientôt pour donner à Julie un mari philosophe, sage et vertueux quoique athée ¹⁷.

L'installation du jeune homme à Paris se trouve grandement facilitée par sa fortune. À vingt-sept ans il est rentier. Il ne sera [16] jamais rien d'autre. Il dispose de revenus fort élevés, dont le chiffre pour nous est presque dépourvu de signification si on ne le rapproche de quelques autres. Pour mesurer les possibilités réelles que lui offraient environ soixante mille livres de rente, pensons à Marmontel qui se flatte d'être riche avec moitié moins, à d'Alembert qui vit avec moins de dix mille. » Pensons à Voltaire menant campagne contre M. de Silhouette, qui l'a frustré de deux cent mille livres de capital. À Paris, le baron possède un bel hôtel particulier, rue Saint-Roch, et il héritera du Grandval ¹⁸, propriété de sa belle-mère et cousine, Mme d'Aine. Il aura toujours « chevaux, cochers, femmes de chambre ». Il peut se permettre de recevoir à Paris plusieurs fois par semaine quinze à vingt personnes et d'avoir de nombreux invités pour plusieurs semaines au Grandval. Il se constituera, comme on dit alors, un « cabinet », où il montre une belle collection de tableaux et des « pièces rares ».

Il use « généreusement » de ses biens, mais cette fortune et ce train de vie le situent à part. Elle lui donne des possibilités particulières, en même temps qu'elle l'enferme dans une respectabilité sociale qu'il semble avoir toujours eu à cœur de préserver.

Grâce à ces ressources financières considérables, il ne sera jamais contraint d'écrire pour vivre, ou d'écrire autre chose que ce qu'il pense. jamais il ne dépendra des libraires ni de quelque protecteur ; il n'aura jamais à contracter la moindre obligation envers quelque « souverain du Nord ». Il a la vue nette de toute obligation matérielle envers quiconque. C'est lui qui aide, c'est lui qui oblige. On en sent la gêne par-

¹⁷ « Julie, dévote, est une leçon pour les philosophes, et Wolmar, athée, en est une pour les intolérants. Voilà le vrai but du livre. » (Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Verne, 24 août 1761.)

¹⁸ Le beau-père de d'Holbach était seigneur de Sucy et du Grandval, importante propriété sur le territoire de Sucy, tout près de Chennevières. La bonne entente avec Mme d'Aine, sa belle-mère, permit à d'Holbach de s'y conduire en maître de maison bien avant que le Grandval ne lui appartint par héritage. Chennevières, Sucy et les bords de la Marne ont gardé tout leur charme.

fois jusque dans ses rapports avec Jean-Jacques ou avec Diderot ¹⁹. On ne peut guère comparer son aisance et son indépendance qu'à celle de Voltaire.

En outre, dès son arrivée, d'Holbach avait consolidé fortune et héritage par son mariage avec sa petite-cousine d'Aine, dont Jean-Jacques Rousseau admet qu'elle fut « douce et [17] aimable ». Les liens avec cette famille sont si solides qu'après un veuvage précoce ²⁰ il se remarie avec la jeune sœur de sa première femme. Il aura plusieurs enfants, filles et garçons, qui se marieront dans la noblesse. La décence de cette vie familiale révèle que chez cet homme jeune les préoccupations morales n'étaient pas spéculation pure - mais l'expression d'un besoin profond. Tout ce qui est licence, débauche, lui apparaîtra antinaturel, anormal. Mais il ne faudrait pas l'imaginer comme un balourd austère. Mainte confiance de l'indiscret Diderot révèle au contraire un homme d'esprit, vif, mordant, facétieux ; en dehors des débats sérieux, le ton de la conversation chez d'Holbach était étonnamment libre et hardi.

L'allure particulière de cette existence explique, je crois, la rigueur de l'anonymat du baron.

Quelques satisfactions d'amour-propre n'auraient point compensé la destruction d'un si bel équilibre, ni la peine des siens, ni peut-être la ruine de toute la famille.

¹⁹ Pour les débuts littéraires de Diderot, voir l'introduction de J. Varloot à DIDEROT : *Textes choisis*, t. 1, p. 20-21. - Pour ceux de Rousseau, voir celle de J.-L. Lecercle à J.-J. Rousseau : *De l'inégalité parmi les hommes*, p. 7 à 14. Coll. Les Classiques du Peuple.

²⁰ La première union de d'Holbach fut brève. Il avait épousé le 3 février 1730, Basile-Geneviève-Suzanne d'Aine, sa petite-cousine. Il la perdit quatre ans après. Elle avait vingt-cinq ans. Tous ses amis s'effraient de son chagrin. Cependant, deux ans plus tard, il épousait sa jeune belle-sœur : Charlotte-Suzanne. Dans les mémoires du temps, c'est d'elle qu'il est donc le plus souvent question. Sur la généalogie commune au baron d'Holbach et à la famille d'Aine, sur les deux épouses du baron et ses enfants, voir NAVILLE : *D'Holbach*, p. X99 45, 62 et 63 (Gallimard, 1943).

Premières rencontres autour d'un clavecin.

Quand d'Holbach marié, installé, commence à recevoir quelques amis, nous sommes au milieu du siècle.

A Paris, la situation est trouble et parfois alarmante.

Pour le petit monde la vie est dure. Malgré « la bête de Paix »²¹, les impôts extraordinaires levés pour soutenir la guerre ont été maintenus. Tout est cher, le pain est rare. Déjà on parle de trafic et d'accaparement.

Machault d'Arnouville, contrôleur général aux Finances, tente, dans ce désarroi, de s'attaquer aux immunités du clergé. Le vingtième qu'il propose doit être supporté par le premier ordre de l'État. On pense même à exiger du clergé une déclaration de ses biens. L'assemblée du clergé gémit et tempête, [18] gagne du temps et excite l'archevêché à de nouvelles rigueurs contre les jansénistes. Le Parlement, en partie janséniste, est à la fois contre le vingtième, contre le parti dévot et contre les philosophes.

Entre 1749 et 1751, le parti dévot triomphe à la cour²². Le Parlement, exilé, se disperse en mai 1753,

Tout cela est-il déjà très sensible au jeune baron, heureux et sans soucis immédiats ? On peut se le demander.

À ses débuts parisiens, c'est de musique qu'il semble féru. Autour de son clavecin, marque insigne de sa fortune, se réunissent alors Denis Diderot et deux de ses amis, Jean-Jacques Rousseau le Genevois, et l'Allemand Grimm, tous fort modestes et, sauf Diderot qui a déjà quelque notoriété, presque inconnus. À Paris Jean-Jacques a logé d'abord à l'hôtel Saint-Quentin, rue des cordiers, proche de la Sorbon-

²¹ Par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), la France rendait ses conquêtes et acceptait des clauses « humiliantes ». De là date l'expression « travailler pour le roi de Prusse ».

²² « C'est l'an 1749, l'avènement de Mesdames et le triomphe du clergé- Le roi accorde aux prêtres une razzia de gens de lettres. Sous le prétexte d'athéisme, on loge Diderot au Donjon. » (MICHELET : *Oeuvres complètes* t. XV, p. 398.)

ne, « vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre ». Par un commensal, il fait connaissance de Diderot. Écoutons Jean-Jacques :

Diderot, plus jeune qu'eux (*il s'agit de Marivaux, Mably et Fontenelle*), était à peu près de mon âge. Il aimait la musique, il en savait la théorie, nous en parlions ensemble ; il me parlait aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes, qui ont duré quinze ans et qui dureraient encore, si, malheureusement et bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier. (*Confessions*, livre VII, vol. XXIV, p. 156, dans l'édition citée.)

Pendant l'été 1749, Rousseau fait par ailleurs rencontre, chez le baron de Thun, de Grimm, sorte de secrétaire du prince de Saxe-Gotha. Grimm aussi est besogneux. Mais déjà il a choisi d'être le commensal des grands et de s'en accommoder. C'est donc Jean-Jacques qui semble avoir réuni Grimm et Diderot, et le clavecin du baron, tout le monde.

Dans la société où l'on n'avait pas faim la mode était à la musique. Un vif débat opposait les tenants de la musique française et de la musique italienne. Selon Rousseau, ceux-ci formaient le parti « des vrais connaisseurs, des gens à talent, des hommes de génie ». Tous nos amis, en effet, passèrent à l'attaque [19] contre la musique d'opéra traditionnelle, portant aux nues le *Devin du Village* et raillant avec plus ou moins de bonheur Lulli et Rameau. Rousseau, juge et partie, rédige avec son âpreté habituelle dans la polémique la *Lettre sur la musique française*. Diderot s'envole, s'enflamme et généralise hardiment : « Le français est le langage de la raison, non de la passion. » Grimm et d'Holbach risquent chacun une brochure. À cause du titre de la sienne, *Vision du petit prophète de Boehmishbroda*, l'expression « petit prophète » désignera, souvent Grimm dans la correspondance du groupe encyclopédique. D'Holbach, sans le persiflage de Grimm ni la profondeur de Diderot, soutient le point de vue du groupe dans une *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état présent de l'Opéra* et dans une sorte d'Arrêt burlesque ²³. Ce furent là ses premières démarches litté-

²³ Cet Arrêt ne comportait que peu de pages. L'attribution à d'Holbach en a été contestée. Qu'il soit de Diderot ou du baron n'est d'ailleurs que d'une importance secondaire, car ce libelle ne révèle rien d'important sur les opinions de

raires. Du premier coup il s'était trouvé, auprès de la plus forte tête du siècle, dans le camp de l'avenir.

Au cœur de la mêlée

[Retour à la table des matières](#)

Dès lors commence pour le baron, une vie nouvelle. Diderot l'entraîne dans son propre tourbillon d'idées, de projets, de travaux.

Denis Diderot, dont la puissance créatrice et la rapidité au travail sont déjà fort appréciées des éditeurs, travaille à tâche pour faire bouillir la marmite familiale, tout en se permettant de dangereux écarts. Depuis cinq années, il a beaucoup écrit, beaucoup publié ²⁴.

[20]

Dès cette époque il est clair que Diderot, sensible aux limites de sa culture littéraire et classique, a très tôt cherché à parfaire ses connaissances scientifiques. Avec plus de ténacité qu'on ne lui en prête parfois, il approfondit ses connaissances en mathématiques, suit avec excitation les expériences les plus curieuses : opérations de la cataracte, mais d'électrothérapie sur les paralytiques, cours de physique, de chimie, d'anatomie. jamais il ne se borne à regarder. Impossible pour lui d'être un témoin passif. Il réfléchit, cherche, contrôle le sérieux de l'expérimentation, lance des hypothèses, tente des généralisations. Sans doute, nous ne dirons pas aujourd'hui qu'il est un savant, car, au XX^{ème} siècle, un tel titre signifie une extrême spécialisation, un approfondissement réel d'un secteur des sciences en même temps qu'une immense culture, mais, tout ce qu'il a vu ou lu, il l'a si bien brassé et

l'auteur. Mais son style assez embarrassé fait douter qu'il ait été de Diderot, toujours si à l'aise dans ce genre de fantaisies.

²⁴ C'est à dessein qu'en ce qui concerne Diderot nous nous en sommes tenus aussi étroitement que possible aux seuls éléments qui apportent quelques éclaircissements sur la vie de d'Holbach. Mais, comme il fut la plus fidèle compagnie de ce dernier et que nous possédons une grande partie de sa correspondance, alors que celle de d'Holbach nous échappe encore (détruite, ou jalousement gardée par ses descendants ?), nous avons dû très souvent avoir recours à ses assertions ou à ses confidences. Se reporter aux introductions de J. Varloot aux t. I et II de DIDEROT : *Textes Choisis*, même collection.

repensé que tout est devenu son bien personnel. Il a ébloui de son savoir et de sa flamme tous ceux qui l'ont approché.

Il possédait une certaine forme de génie scientifique, de caractère encyclopédique et créateur à la fois, analogue, toutes proportions gardées, au génie d'un Aristote, d'un Bacon et des grands géants de la Renaissance. (DIDEROT : *Textes choisis*, t. II, introd. de J. Varloot.)

Le baron n'avait point ce génie. Mais il était déjà riche d'un énorme arsenal de matériaux où puisa souvent Diderot lui même.

Je n'ai guère rencontré d'homme plus savant et plus universellement savant que M. d'Holbach. je n'en ai jamais vu qui le fût avec si peu *d'ambition*, même *avec si peu de désir* de le paraître. Sans le sincère intérêt qu'il prenait au progrès de toutes les lumières, e toutes les connaissances, sans le besoin inévitable qu'il avait de *communiquer aux autres tout ce qu'il croyait pouvoir leur être utile*, on aurait pu toujours ignorer le secret 'de sa vaste érudition. Il en était de sa science comme de sa fortune, elle était pour les autres, mais jamais pour l'opinion. (MEISTER ²⁵, dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, mars 1784.)

[21]

C'est la même estime qu'expriment Naigeon ²⁶, dans son édition des *Œuvres complètes* de Diderot de 1798, et la note de Brière, dans l'édition des *Œuvres complètes* de 1821, rapportée dans l'édition As-sézat.

²⁵ J.H. MEISTER (1744-1826) : d'origine suisse, fut secrétaire de Grimm ; pendant les absences de ce dernier, il rédigea parfois la correspondance littéraire.

²⁶ NAIGEON (1738-1810) : joua un rôle complexe auprès de d'Holbach, auprès de qui il vécut dès 1765. Il lui avait été présenté par Diderot ; féru des maîtres de l'antiquité classique grecque et latine, érudit, laborieux, il rendit à d'Holbach d'importants services. Il fut à la fois son secrétaire, son bibliothécaire, son éditeur.

On doit en grande partie au baron d'Holbach les progrès rapides que l'histoire naturelle et la chimie ont fait parmi nous il y a environ trente ans ; C'est lui qui traduit les meilleurs ouvrages que les Allemands avaient publiés sur ces sciences presque inconnues alors en France, ou du moins fort négligées. Ces traductions sont enrichies d'excellentes notes. On en profita dans le temps, sans savoir à qui l'on en était redevable, à peine le sait-on aujourd'hui. (NAIGEON: « Article nécrologique », introd. Aux Œuvres complètes de Diderot, 1798.)

*Un choix décisif :
L'« Encyclopédie » ; périls et victoires.*

Or, nous l'avons vu, quand Diderot commence à fréquenter chez d'Holbach, l'*Encyclopédie* est lancée²⁷. Le *Discours préliminaire* a été rédigé par d'Alembert, géomètre et philosophe, secrétaire de l'Académie des sciences. En juillet 1731 sort le premier volume. Le baron n'en est pas, mais déjà il est conquis, il est au travail.

Il n'est pas douteux en effet que Diderot, qui parfois, pour meubler ses énormes in-folio, recourut aux plus modestes concours, eut vite fait d'apprécier la chance qui s'offrait à lui en cet homme érudit, riche et d'infini loisir. Abandonnant le clavecin à Jean-Jacques, il sut assurément convaincre cette recrue précieuse de la grandeur de l'entreprise et s'en réjouir, car voici en quels termes il présente le baron aux souscripteurs en tête du tome II en 1753 :

[22]

Nous devons surtout beaucoup à une personne, dont l'allemand est la langue maternelle et qui est très versé dans les matières de minéralogie, de métallurgie et de physique ; elle nous a donné sur ces différents objets une multitude prodigieuse d'articles dont on trouvera déjà une quantité considérable dans ce second volume. Ces articles sont extraits des meilleurs ouvrages allemands sur la chimie, que la personne dont nous parlons a bien voulu nous communiquer.

²⁷ Pour tout ce qui concerne l'*Encyclopédie* et Diderot, se référer à l'introduction de A. SOBOUL aux *Textes choisis de L'Encyclopédie*, même collection, et à celles de J. VARLOOT aux *Textes choisis de Diderot*, t. 1 et II.

Donc, quand Diderot propose au baron de collaborer à *L'Encyclopédie*, il recrute bien plus qu'un faiseur d'articles (376 en quinze ans !), il trouve en lui un compagnon robuste, tenace, fidèle, qui jamais ne l'abandonne, qui toujours l'encourage à poursuivre, qui, chaque fois qu'il est nécessaire, intervient pratiquement pour assurer le succès de l'œuvre grandiose dont Diderot avait assumé l'édification peu avant qu'il ne rencontrât d'Holbach.

Dans le *Prospectus* (octobre 1750), Diderot avait annoncé aux souscripteurs de l'Encyclopédie qu'il leur présenterait « un tableau général des efforts de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous les siècles », confirmant ainsi la volonté de tenir les promesses incluses dans le titre même : *Dictionnaire raisonné de toutes les connaissances humaines*.

On sait les difficultés multiples qu'il fallut surmonter. Trouver des collaborateurs semble avoir été assez facile. Diderot fait appel aux plus réputés savants, médecins, physiciens, géomètres, chimistes, aux spécialistes en tous genres. Qu'ils fussent abbés, marquis ou roturiers, hommes en place ou provinciaux obscurs, bientôt, quiconque écrivait accepta volontiers de participer à une entreprise à laquelle s'intéressait toute l'Europe ²⁸. Diderot coordonnait l'ensemble, supprimait tel mot, refaisait telle phrase, présentait tel article ou glissait une note, un renvoi, une indication bibliographique. Bref, au travers d'appréciations, de définitions, de jugements qui, considérés isolément, apparaissaient comme timorés dans leur orthodoxie, transparait en filigrane une critique impitoyable et radicale de la religion, de la société, du régime même, et comme un abécédaire de [23] modes de penser et de vivre nouveaux. Il fallait dire tout ce qui était nécessaire pour justifier ce que l'on avait annoncé, mais il fallait jouer une dangereuse partie dans ce cache-cache avec la censure royale, la Sorbonne, le Parlement et les innombrables partisans de la tradition, si l'on voulait simplement avoir le droit de continuer. Aussi, tandis que Voltaire tempête qu'il faut être plus hardi et transporter les presses des libraires associés au-

²⁸ Mais chaque période de répression comptait les pleutres qui se dérobaient et les courageux qui s'obstinaient. Ces derniers furent toujours assez nombreux pour que jamais la parution de l'Encyclopédie ne fût en danger faute de copie.

près de la « Sémiramis du Nord » (Catherine II), l'*Encyclopédie*, malgré le soutien de protecteurs, sincères mais prudents, comme la Pompadour ou M. de Malesherbes, est très vite suspecte, puis poursuivie ²⁹.

Dans cette tourmente, quel parti convenait-il de prendre pour sauver l'*Encyclopédie* ? D'Alembert, depuis longtemps, hésitait. Il était homme de cabinet bien plus qu'apte à la mêlée. Il dépendait du prince dans son extrême pauvreté. Ses hésitations étaient aggravées par les objurgations de Voltaire. Il faut suivre, mois par mois dans la correspondance de celui-ci ³⁰, le rôle qu'il joua dans ce péril. Pour lui, aucune hésitation possible. Tous les collaborateurs habituels refusent désormais d'écrire pour l'Encyclopédie la moindre ligne, sauf si on leur rend le droit de dire bien haut tout le mal qu'ils pensent et des rois et des prêtres. Et qui sera bien attrapé ? Les rois et les prêtres ! Et le gouvernement s'empressera, pour ne pas priver la France du grand honneur d'avoir produit l'Encyclopédie, de rétablir le privilège supprimé.

Autre solution : on déménage, et en route pour Saint-Pétersbourg.

Diderot, d'Holbach, leur aîné le chevalier de Jaucourt, qui travailla quinze ans pour être ruiné par ses propres éditeurs, opposèrent à ces solutions, ou puérides ou impraticables, une tactique risquée : continuer l'œuvre clandestinement, et, à la première distraction des pouvoirs, au moindre relâchement des rigueurs, lancer tous les volumes prêts, au plus tôt, tous ensemble. Cela réussit, mais il fallut vaincre bien des obstacles.

D'Alembert renâclait et finit par promettre les derniers articles dans un délai de deux ans, niais en renonçant à ses [24] fonctions de codirecteur. Voltaire, lui, non seulement ne veut plus rien faire, mais, à tout hasard et en espérant que ses lettres seront ouvertes en cours de route, exige qu'on lui rende ses manuscrits non encore parus. Sa sincérité n'est pas en cause. Il invite même Diderot à Ferney. Mais, à Paris, là où sont les risques et les périls, le baron participe à toutes les dis-

²⁹ L'attentat de Damiens (5 janvier 1757) permit de justifier un redoublement de rigueurs contre les philosophes. Écartèlement de Damiens le 28 mars 1757 ; Damiens n'avoua jamais aucune complicité.

³⁰ VOLTAIRE : *Correspondance avec d'Alembert*, id. 1785, t. LXVIII et LXIX (ouvr. cité).

cussions avec les libraires et avec d'Alembert. Nous savons qu'il a offert son appui financier au cas où l'entreprise se transplanterait en Hollande ou en Suisse. Nul doute que cet appui ait été tout aussi réel lorsqu'on décida d'opérer à Paris. Comment Diderot aurait-il pu seul maintenir au travail l'armée de rédacteurs, de copistes, de graveurs, qui préparèrent dans le secret en six ans, les dix derniers volumes qui, d'un coup, sortirent des presses de Le Breton en 1765 ? Toutes ces petites gens, il fallait les payer, et même bon prix, car ils n'ignoraient pas l'interdit, ils n'ignoraient pas que, si l'on hésitait à décréter Diderot de prise de corps, c'est qu'il jouissait en quelque sorte d'une immunité toute particulière due à l'éclat de sa gloire auprès des gens cultivés de l'Europe entière, parmi lesquels il y avait bien des princes et des souverains ³¹.

On a trop tendance à sourire des risques courus. Si Diderot, Morellet ³², ne restèrent pas bien longtemps à Vincennes, d'autres durent prendre la fuite et vivre des années en exil. Les peines les plus cruelles frappaient les colporteurs si nécessaires à un commerce illicite, comme ceux qui éditaient et vendaient en leurs boutiques les ouvrages interdits. Prison, carcans, pilori, galères châtiaient les délinquants.

La persécution ne fut pas sans effet. Elle dispersa les philosophes. Et chacun selon son courage et ses moyens de subsistance [25] y répondit à sa façon. Voltaire s'installe à Ferney, un pied sur la frontière, mais ne renonce nullement au combat. Les jésuites viennent d'être

³¹ Diderot était pauvre et n'aurait pu assumer tous les frais. Il écrit à A.-M. de Sartine : « N'est-il pas bien étrange que j'aie travaillé trente ans pour les associés de l'Encyclopédie ; que ma vie soit passée, qu'il leur reste deux millions et que je n'aie pas un sol ? (DIDEROT : ouvr. Cité, t. XX, A.-M. de Sartine, 13 octobre 1769, p. 7.)

³² André MORELLET (1727-1819) : a M. l'abbé Morellet, écrit d'Alembert à Voltaire le 30 juillet 1758, est une nouvelle et excellente acquisition que nous avons faite ; il est le quatrième théologien auquel nous avons eu recours depuis le commencement de l'Encyclopédie . Le premier a été excommunié (l'abbé de Prades) ; le second expatrié (l'abbé Yvon) et le troisième est mort (l'abbé Edmé Mallet, 1713-1735). Morellet fut enfermé pendant quelques semaines à la Bastille pour un pamphlet où il ripostait à la haineuse Comédie des philosophes, jouée en 1760. Il fut un dm hôtes les plus assidus du salon de d'Holbach jusqu'aux toutes dernières années qui précédèrent la Révolution.

chassés, mais l'intolérance tue encore et flambent encore les derniers bûchers.

Dans une telle période, Diderot aurait-il pu sans les ressources financières du baron, sans la sûre retraite de son hôtel parisien et du Grandval, sans son autorité dans la société parisienne, poursuivre et achever l'Encyclopédie ? Toujours sur le qui-vive : « je sais bien que cette bête manque d'aliment et que, n'ayant plus de jésuites à manger, elle va se jeter sur les philosophes », il ne se doute pas que ses libraires effrayés lui préparent une trahison dont il ne se consolera jamais tout à fait.

Mais, bien avant son arrestation ³³, la peur d'être ruiné par un interdit définitif avait inspiré à Le Breton la résolution de réviser à son idée les articles des dix derniers tomes en éliminant ce qui lui paraissait trop hardi, d'où un véritable drame entre lui et Diderot. Dans la lettre adressée à Le Breton le 12 novembre 1764, Diderot stigmatise cette lâcheté et à plusieurs reprises fait allusion à d'Holbach en des termes qui soulignent le soutien que celui-ci représentait pour lui et aussi son indépendance vis-à-vis des libraires :

... Vous m'avez mis dans le cœur un poignard que votre vue ne peut qu'enfoncer davantage. Vous m'avez lâchement trompé : deux ans de suite, vous avez massacré ou fait massacrer par une bête brute le travail de vingt honnêtes gens qui vous ont consacré leur temps, leurs talents et leurs veilles gratuitement, par amour du bien et de la vérité...

³³ Dans le recueil édité par la Bibliothèque nationale à l'occasion de l'exposition Diderot et l'Encyclopédie se trouve la lettre de J. d'Hémery, inspecteur de la librairie, au lieutenant général de police de Sartine (B. N., Mss. Na. fr. 1214, fol. 460) : « J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai arrêté et conduit au château de la Bastille M. Le Breton, imprimeur du Roy, en vertu de l'ordre de Sa Majesté en date du présent mois. Les choses se sont très bien passées. Nota : C'est pour avoir vendu les dix derniers volumes de l'*Encyclopédie* au préjudice de la défense expresse du Roy et pour en avoir envoyé une quantité à Versailles que le ministre est (sic) fait rapporter. Cette punition était indispensable pour donner satisfaction au clergé à son assemblée prochaine. « La liberté fut vendue à Le Breton huit jours après le 30 avril 1766.

... Comme le baron d'Holbach vous enverrait pâître vous et vos planches, si je lui disais un mot ³⁴ !

³⁴ DIDEROT : *Ouvr. cité*, t. XVIII, p. 468 et 470.

[26]

Ainsi dans cette grande crise non seulement le baron, nouveau venu dans le milieu des gens de lettres, ne s'est pas dérobé, n'a pas fui, mais il a largement contribué à la victoire.

Deux compagnons de combat.

Cette collaboration devait lier à jamais ces deux hommes, si différents d'origine, de condition, de caractère et de talents. Mais je crois qu'on simplifie beaucoup en parlant d'amitié.

Certes, ils se voient très souvent. À Paris,

le jeudi appartient de toute éternité, le matin à Mlle Volland, l'après midi au baron. Le samedi fut pris par le susdit baron pour discuter certains points de la philosophie sur lesquels nous n'étions point d'accord...

En réalité, Diderot voit tous les jours ³⁵ le baron et fait au Grandval de longs séjours de plusieurs mois, souvent l'été, parfois aussi à l'automne. Pourquoi a-t-on, comme à dessein, négligé les nombreuses lettres (à Sophie Volland) qui attestent le très solide, le très affectueux attachement de Diderot, je ne dirai même pas pour le baron, mais pour la maisonnée tout entière ? Là, il goûte « une vie innocente, tranquille et saine » qui « l'accommode ». Là, « il peut, bien mieux que chez lui, goûter des joies que sa vie familiale et ses ressources médiocres lui eussent toujours interdites ».

On m'a installé dans un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud. C'est là qu'entre Horace et Homère, et le portrait de mon amie, je passe des heures à lire, à méditer, à écrire et à soupirer. C'est mon occupation depuis six heures du matin jusqu'à une heure. À une heure et demie, je suis habillé et je descends dans le salon où je trouve tout le monde rassemblé. J'ai quelquefois la visite du baron ; il en use à merveille avec moi ; s'il me croit occupé, il me salue de la main et s'en va ; s'il me trouve

³⁵ Cf. J.-J. ROUSSEAU, citant Diderot : « je vois d'Holbach tous les jours... Je connais mieux que vous l'état de son âme » (*Confessions*, livre IX, 1757.)

désœuvré, il s'assied et nous causons. La maîtresse de [27] la maison ne rend point de devoirs, et n'en exige aucun : on est chez soi et non chez elle ³⁶.

Il est impossible d'être sobre ici... j'arrondis comme une boule ³⁷.

Car il n'est pas insensible non plus aux joies d'une table toujours abondamment fournie de victuailles et de bons vins, et notre philosophe s'efforce de combattre ses excès de table par de longues promenades.

Entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons nous promener ; les femmes de leur côté, le baron et moi du nôtre ; nous faisons des tournées très étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous deux. Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire ou de politique ou de chimie ou de littérature ou de physique ou de morale ³⁸.

Il se plaît aussi aux facéties de la belle-mère, qui accuse son gendre de lui avoir ôté le peu de religion qu'elle avait, et aux plaisanteries, parfois fort hardies, que les invités se permettent à l'égard de leurs hôtes.

La vie au Grandval, les propos qu'on y tient, les gens qu'on y rencontre, tiennent une grande place dans les lettres adressées par Diderot à Sophie Volland, car il y séjourne volontiers, il s'y plaît et informe par le menu son amie de tout ce qui s'y passe. Ces confidences mettent en pièces la caricature traditionnelle du baron d'Holbach, pédant sinistre, sans esprit, ni talent. Le jugement de Diderot vaut bien, sans doute, en ces matières celui de Mme de Genlis :

³⁶ DIDEROT : *Œuvres Complètes*, t. XVIII. p. 394, 5 octobre 1739.

³⁷ *Ibidem* p. 414.

³⁸ *Ibidem* p. 306.

Nous dînâmes tous d'appétit. Notre baron, le nôtre, fut d'une folie sans égale. Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates ; tel il était entre nous.

... Nous nous entretînmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour ; de la grandeur et de la vanité [28] de nos entreprises, de nos sentiments et du ver de l'immortalité ; des hommes, des dieux et des rois ; de l'espace et du temps ; de la mort et de la vie ; c'était un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre baron se faisait toujours distinguer ³⁹.

Au lieu d'essayer de comprendre. le sens original de cette amitié et toute sa noblesse, de nombreux critiques ont préféré épiloguer sans fin, dans une intention de dénigrement non dissimulée, sur quelques très rares phrases où Diderot se plaint des services d'écriture qu'il rend au baron.

Il faut pourtant, mon ami, que je cause encore une fois avec vous avant de quitter le Grandval, dont les habitants auraient certainement été malheureux comme des chiens (non pas les chiens de Mme d'Aine) si, par le temps qu'il fait, je les avais abandonnés à la discrétion du maître de la maison... Mais il m'apporte le soir ses chiffons, le matin il vient voir si je m'en suis occupé ; nous en causons et d'autres choses. Il me laisse ; il va fumer sa pipe... Ainsi il ne peut avoir de l'humeur que contre lui-même, et cette humeur n'est point du tout déplacée ⁴⁰.

On s'est beaucoup servi de ce passage et de confidences à Sophie Volland ou à Grimm pour se hâter de conclure qu'une partie de l'œuvre du baron était le fait de son ami.

Que Diderot ait revu et corrigé de très nombreux manuscrits chez le baron, ce n'est pas douteux.

Le baron tint au travail une vingtaine d'années toute une équipe d'hommes de plume qui, pour lui, traduisaient, recopiaient, éditaient

³⁹ DIDEROT : *Ouvr. cité*, t. XVIII, Lettres à Mlle Volland, 10 mai 1759 , p-354-355.

⁴⁰ DIDEROT : *Ouvr. cité*, t. LXX, à Grimm, 10 novembre 1770. p. 23.

opuscules, pamphlets et brochures. C'est le travail quotidien de la « Synagogue ». Diderot n'y échappait pas ⁴¹.

Cette habitude alimente encore maintes controverses. Quelle fut sa part dans l'Histoire des Deux Indes, publiée au nom de l'abbé Raynal, commensal du salon de d'Holbach (1774) ? Elle valut à l'abbé réputation, fortune, exil. Cependant les témoignages [29] abondent pour attester qu'elle fut en partie une œuvre collective rassemblant les conclusions de nombreuses années de recherches et de discussions poursuivies chez d'Holbach.

Que le concours littéraire de Diderot ait été réel, qu'il ait été précieux est incontestable, mais à mon avis cela ne change pas grand-chose à la valeur propre de chacun, qu'il s'agisse de Galiani, de Grimm, de Raynal ou même du baron, pour lequel, en outre, il y aurait invraisemblance à charger les épaules de Diderot d'une partie des milliers de pages qui furent rédigées réellement par lui et ses secrétaires en une vingtaine d'années ⁴². Diderot n'avait-il pas son propre faix, très lourd : son *Encyclopédie*, son œuvre personnelle, ses amis ? Et puis c'est une question mal posée et vraiment secondaire. Elle montre qu'on se méprend sur le sens profond du lien qui tint les deux hommes attachés au même établi jusqu'à leur mort. Le ciment solide de leur amitié fut une commune passion idéologique, l'ardente volonté d'entraîner plus vite les hommes dans les chemins du progrès et du bonheur. Ils eurent au plus haut point conscience d'écrire pour être utiles, au plus haut point conscience qu'ils menaient une bataille grandiose. Dans une action militante, il ne s'agit pas forcément d'un choix du cœur, mais de confiance, d'estime, de respect pour le compagnon

⁴¹ Rousseau : *Confessions*, livre IX, 1757 (visite de d'Holbach chez Mme d'Épinay).

⁴² Dans l'Avis placé en tête du *Système de la nature*, et attribué à Naigeon, l'éditeur présentant l'ouvrage de d'Holbach comme étant de Mirabaud, remercie indirectement les collaborateurs anonymes (quelques pages en effet paraissent avoir été rédigées par Diderot) : « En effet, M. Mirabaud semble avoir voulu se surpasser lui-même dans cet ouvrage, le plus hardi et le plus extraordinaire que l'esprit humain ait osé produire jusqu'à présent. Il y a tout lieu de croire, par les recherches et les connaissances dont il est rempli, que l'auteur a fait usage des lumières de ses amis, et même que plusieurs des notes y ont été ajoutées après coup ».

d'armes qui n'a jamais faibli, et pour de tels hommes comme pour d'Holbach « l'estime est une espèce d'amour ».

Qu'il y eût parfois agacement, querelle ou gronderie, comment ces deux hommes auraient-ils pu se supporter tant d'années sans incident de ce genre ? Leurs propres relations retentissent du fracas que fait l'affrontement des doctrines et des hommes qui les défendent. Elles retentissent aussi du cri d'amitiés traversées, nouées, dénouées, puis oubliées, et du bruissement d'abeilles des amours légères ou passionnées de Grimm, de Jean-Jacques, de Diderot lui-même, parfois bien [30] ému lorsqu'il assiste de trop près à la toilette de la baronne. Mais pourquoi ne pas dire aussi comment ces querelles se terminent ?

Mais à propos du baron le lendemain de son incartade, il entre chez moi le matin et il me dit : « Il est une mauvaise qualité que j'ai parmi beaucoup d'autres que vous me connaissez déjà : c'est que, sans être avare, je suis mauvais joueur ; je vous ai brusqué hier, bien ridiculement, j'en suis bien fâché. » Comment trouvez-vous ce procédé ? Très beau, je pense ! Adieu, ma Sophie, estimez le baron ; si vous le connaissiez, vous l'aimeriez trop ⁴³.

Malheureusement, les lettres de d'Holbach à Diderot n'ont pas été retrouvées. Existente-elles encore ? Elles seraient bien précieuses pour mieux préciser les rapports de ces deux hommes. Nous devinons ainsi que du côté de Diderot subsista longtemps une certaine gêne de leur inégale condition. Diderot seul est invité, reçu, choyé. Rarement le baron se déplace pour aller au logis de Denis. Encore a-t-il soin de monter tout droit jusqu'au cinquième étage pour éviter toute relation avec une épouse bornée et querelleuse. Mme Diderot n'eut jamais accès à l'hôtel de la rue Saint-Roch ni au Grandval. Mère et fille bou-daient et pleuraient quand Denis préparait ses valises pour les quitter, parfois pour plusieurs semaines.

Toutefois quand Diderot vieillit, la gloire de l'immense travail accompli l'avait fait illustre dans toute l'Europe et une certaine aisance vint lui permettre un accueil plus confortable envers les innombrables curieux qui s'honoraient d'avoir eu quelques minutes d'entretien avec

⁴³ Lettre à Sophie Volland, 9 octobre 1759.

lui. Eut-il conscience d'avoir gagné sa vie, triomphé de tous les obstacles, conquis le rameau d'or de l'immortalité ? Dans le même temps, il a mesuré aussi le labeur qu'accomplit silencieusement le baron. Nul plus que lui ne sait qu'il est le fruit d'une application quotidienne, soutenue sans défaillances, sans profit de gloire, dans le plus absolu désintéressement. De toute son autorité, très grande désormais, il louera les ouvrages toujours anonymes et toujours contestés du baron. Jamais il ne manque ni de le remercier :

[31]

Une obligation que je vous aurai toujours, à vous et à M. le baron d'Holbach, une marque signalée de votre estime, c'est de m'avoir proposé une tâche qui plaisait infiniment à mon cœur...

ni de le louer :

J'aime une philosophie claire, nette et franche, telle qu'elle est dans le *Système de la nature* et plus encore dans *Le Bon Sens* ⁴⁴.

Jusque dans un de ses derniers écrits, il veille à la gloire du baron :

Quoi qu'il en arrive dans l'avenir, que béni soit à jamais celui d'entre eux à qui nous devons la *Morale universelle* ! Puissent les pères et les mères en recommander la lecture journalière à leurs enfants ! Puissent les miens être fidèles à la promesse qu'ils m'ont faite d'en méditer toute leur vie les utiles et sages leçons. Si l'on désire connaître la règle de nos devoirs et le code auquel nous sommes soumis de cœur et d'esprit, il y a quelques années qu'il a paru sous ce titre ⁴⁵.

⁴⁴ DIDEROT : À *Monsieur Naigeon*, « Avertissement », seconde édition de *l'Essai sur des règnes de Claude et de Néron*, dans les *Œuvres complètes*, t. III, p. 11.

⁴⁵ DIDEROT : Ouvr. cité, t. II, édition Assézat, p. 398. Réfutation de l'ouvrage d'Helvetius intitulé : « De l'Homme ».

Aux derniers jours de Diderot, le baron lui rend visite dans ce bel appartement près des Tuileries qu'il doit à la protection de Catherine. Ils discutent encore tous les deux quelques instants avant que ne meure Denis Diderot. Grimm, rappelant les *Réflexions de Diderot sur le livre Helvétius « De l'Esprit »*⁴⁶ montre d'Holbach près de Diderot à ses tout derniers instants :

Le célèbre auteur de cet écrit sur le livre De l'Esprit ! n'est plus. C'est le 31 juillet qu'il est mort, aussi doucement et aussi inopinément qu'il l'avait toujours désiré...Il causa le matin assez longtemps avec la plus grande liberté avec son ami le baron d'Holbach, il se mit gaiement à table, et c'est au moment [32] même où il venait de dire à sa femme : « Il y a longtemps que je n'ai mangé avec autant de plaisir », qu'elle vit tout à coup ses yeux s'éteindre.

Quelques années plus tard, le baron d'Holbach rejoignait son ami dans le caveau de la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Roch, où il ne reste plus trace de la sépulture ni de l'un, ni de l'autre⁴⁷.

Pendant trente années, cette amitié fut comme un roc dans la tempête. Ni dans la bataille d'idées, ni dans les conflits privés, elle ne fut inégale à elle-même. D'Holbach est auprès de Diderot quand il faut sauver *l'Encyclopédie*, auprès de lui contre les attaques de Jean-Jacques. Toute sa vie, avec une sûre discrétion, il l'a soutenu tant de son prestige social que d'autres façons, plus concrètes et bien importantes pour Diderot. Il reçut en retour une aide qui n'a pas de prix, cette compréhension profonde qui autorise les critiques les plus pertinentes et les plus efficaces, cette sorte d'excitation intellectuelle qui s'éveille dans un commerce d'idées où chacun prend et apporte. Si l'amitié de Diderot fut irremplaçable pour le baron, ce ne fut pas pour quelques corrections de style, voire quelques pages de texte. Le génie de Diderot fut en quelque sorte le brasier toujours incandescent où

⁴⁶ Grimm : août 1784. Rapporté dans DIDEROT : *Œuvres complètes*, t. I, LXV.

⁴⁷ Le baron d'Holbach fut inhumé dans le même caveau de la chapelle de la Vierge que Diderot, dans l'église Saint-Roch. Le caveau a été muré et scellé et ne contiendrait plus rien. Peut-être les corps ont-ils été replacés sous l'une des dalles de la chapelle.

s'alluma et se nourrit cette ardeur combative si caractéristique de la pensée et de l'œuvre de ce philosophe clandestin qu'avait choisi d'être le baron d'Holbach.

Le salon du baron d'Holbach.

Pendant ces vingt années de travaux et de luttes s'était groupée, rassemblée autour de Diderot et de d'Holbach toute une avant-garde d'hommes remarquables. Savants, écrivains, philosophes, quelques mondains de marque sont reçus régulièrement en l'hôtel de la rue Royale Saint-Roch et vont donner à ce que l'on appelle le salon du baron un éclat unique dans toute l'Europe.

[33]

Non que le baron soit le seul à recevoir. La Marquise du Deffand, *Mme* Geoffrin, puis Mlle de Lespinasse reçoivent, elles aussi, avec art des hommes notoires. Mais, quelle que soit leur expérience mondaine, leurs talents comme leurs intentions donnent à leurs galons un caractère bien différent de celui du baron. Chacune d'elles, pour des raisons diverses, dépend de l'opinion et du monde. Elles tiennent en laisse les discussions, et leurs amitiés et inimitiés, qui sont plus souvent de sentiment que de principe, créent de fréquentes perturbations dans leur société.

Seul, pendant quelques années, le salon Helvétius ressemble à celui du baron. À peu près les mêmes hommes y fréquentent. Mais Helvétius, après la condamnation de *De l'Esprit*, s'est rétracté et apparemment tu. Il est maladroit dans la discussion. Il soliloque volontiers. Et l'éclatante beauté de son épouse, si elle est d'un grand charme pour les familiers, provoque l'éparpillement des groupes et de la discussion.

Le salon de d'Holbach est, lui, sous la direction du maître du logis et non de la baronne. Les deux sœurs d'Aine qu'il eut pour épouses n'ont jamais prétendu se mêler de rien. Leur présence n'est que de bienséance et d'utilité pratique. En cette société d'hommes, elles s'écartent et se taisent. Bien qu'elles ne soient ni sottes, ni laides, ici l'attrait ne vient point d'elles, mais bien de la qualité de ceux qui se rencontrent là, régulièrement, le jeudi en une assemblée très large et le samedi en comité plus restreint. On se met à table à deux heures de

l'après-midi ; le repas est toujours copieux, soutenu de vins du meilleur cru. La table quittée, on prolonge la discussion sur quelque sujet d'actualité ⁴⁸ : « Faut-il ou non inoculer contre la variole ? » « Faut-il ou non permettre la fabrication en France des toiles peintes ⁴⁹ ? »

[34]

Nos amis n'étaient donc point des théoriciens, des rêveurs ; en toutes choses ils tenaient à partir des faits. Ce qui ne les empêchait nullement de débattre de problèmes plus généraux : histoire naturelle, médecine, philosophie.

Parfois le débat est spontané. Brillent alors les improvisateurs-nés : l'abbé Galiani, l'ami Diderot. Parfois la discussion a été organisée. Un seul expose sur un sujet choisi d'avance, puis chacun se lance avec passion dans l'arène. La règle du jeu exige le sérieux dans les idées, la courtoisie envers l'adversaire, mais n'exclut nullement la chaleur de l'enthousiasme. On est pour la tolérance et on s'efforce de la pratiquer.

Dans cette période où la classe montante ne se contente plus d'enrichir le bilan des vices et échecs de l'ancien régime, mais songe déjà à préciser les droits et les devoirs des citoyens dans un régime nouveau, l'absence de toute vie intellectuelle organisée (tir dehors des académies) et de toute forme de vie politique fait apparaître le besoin d'une confrontation entre les opinions, les jugements, les travaux de ceux qui se flattent d'éclairer les hommes pour un avenir meilleur. Ils sentent que, pour progresser, il ne faut pas rester isolé. Ils ne créent pas un parti, mais se sentent à ce point solidaires que, ce mot, ils le trouvent et se l'appliquent à eux-mêmes. Ils sont du parti des philosophes, du parti de l'avenir, du parti du bonheur. Un souci d'efficacité l'empor-

⁴⁸ La liste des brochures de Morellet, assidu du salon, et ses *Mémoires* attestent nettement ces préoccupations pratiques : *Liberté de la fabrication des toiles peintes en France* (1757-1758), *Mémoire en faveur du recul des barrières* [de Paris] *et de l'abolition des droits intérieurs* (1762), *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent à l'établissement de l'inoculation* [Di Gatti] (pas imprimé, 1763), *De la liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières de l'administration* (1764), *Mémoire contre le Monopole de la Compagnie des Indes* [contre Necker ; félicitations de Turgot] (1769). Diderot édite les *Dialogues* de l'abbé Galiani contre la liberté du commerce des grains (1770), et écrit son *Apologie de l'abbé Galiani* en réponse à la *Réfutation des dialogues* par Morellet. (Voir *La Pensée*, no 55, mai-juin 1954.)

⁴⁹ Cf. MORELLET : *Ouv. cité*, Chap II, p. 42.

te sur les vanités, les amours-propres. Qui fréquente chez le baron sait ce qu'on attend de lui. Il convient qu'il ne se présente pas la besace vide. Chacun, écrivain, philosophe ou savant, livre au trésor commun ses propres richesses, les expose, les défend, mais les partage avec tous. L'érudition de Diderot ou de d'Holbach se renouvelle ainsi sans cesse dans cet effort collectif, en même temps qu'ils y ajustent leurs batteries.

Le tableau le plus complet du salon de d'Holbach a été évoqué par Morellet en des mémoires publiés sous la Restauration. Tout en essayant de ne pas trop se compromettre, il se laisse souvent emporter par l'émotion en évoquant les amis et les souvenirs de sa jeunesse. Ces pages sont souvent citées par fragment, suivant les besoins d'auteurs pour qui le salon de d'Holbach n'est qu'accessoire par rapport à leur sujet principal. Elles importent assez pour qu'elles soient données ici intégralement. Ces pages figurent dans les mémoires de l'année 1761 :

[35]

Mais parmi les sociétés dont mon zèle pour la cause de la philosophie m'ouvrit l'entrée, je dois mettre au premier rang, pour l'utilité, l'agrément et l'instruction que j'en ai retirés, celle du baron d'Holbach.

Le baron d'Holbach, que ses amis appelaient baron parce qu'il était allemand d'origine et qu'il avait possédé en Westphalie une petite terre, avait environ soixante mille livres de rente, fortune que jamais personne n'a employée plus noblement que lui ni surtout plus utilement pour le bien des sciences et des lettres.

Sa maison rassemblait dès lors les plus marquants des hommes de lettres français, Diderot, J.J. Rousseau, Helvétius, Barthès, Venelle, Rouelle et ses disciples Roux et Darcet, Duclos, Savarin, Raynal, Girard, Boulanger, Marmontel, Saint-Lambert, le chevalier de Chastellux, etc...

Le baron lui-même était un des hommes de son temps les plus instruits, sachant plusieurs des langues de l'Europe, et même un peu des langues anciennes, ayant une excellente et nombreuse bibliothèque, une riche collection des dessins des meilleurs maîtres, d'excellents tableaux dont il était bon juge, un cabinet d'histoire naturelle contenant des morceaux précieux, etc... À ces avantages, il joignait une grande politesse, une égale simplicité, un commerce facile, et une bonté visible au premier abord. On comprend comment une société de ce genre devait être recherchée. Aussi y voyait-on, outre les hommes que je viens de nommer, tous les étrangers de quelque mérite et de quelque talent qui venaient à Paris, qui était alors

comme l'appelait Galiani, le café de l'Europe. Je ne finirais pas si je disais tout ce que j'y ai vu d'étrangers de distinction qui se faisaient honneur d'y être admis : Hume, Wilkes, Sterne, Galiani, Beccaria, Caraccioli, le lord Schelburne, le comte de Creutze, Veri, Frizi, Garrick, le prince héréditaire du Brunswick, Franklin, Priestley, le colonel Barré, le baron d'Alberg, depuis électeur de Mayence, etc...

Le baron d'Holbach avait régulièrement deux dîners par semaine, le dimanche et le jeudi ; là se rassemblaient, sans préjudice de quelques autres jours [36] dix, douze et jusqu'à quinze et vingt hommes de lettres et gens *du* monde ou étrangers, qui aimaient et cultivaient même les arts de l'esprit... enfin une société vraiment attachante, ce qu'on pouvait reconnaître à ce seul symptôme, qu'arrivés à deux heures, c'était l'usage de ce temps là, nous y étions souvent encore presque tous à sept ou huit heures du soir.

Or c'est là qu'il fallait entendre la conversation la plus libre, la plus animée et la plus instructive qui fut jamais ; quand je dis libre j'entends en matière de philosophie, de religion, de gouvernement, car les plaisanteries libres dans un autre genre en étaient bannies.

... Souvent un seul y prenait la parole et proposait sa théorie paisiblement et sans être interrompu. D'autres fois, c'était un combat singulier en forme, dont tout le reste de la société était tranquille spectateur : manière d'écouter que je n'ai trouvée ailleurs que bien rarement.

C'est là que j'ai entendu Roux et Darcet exposer leur théorie de la terre ; Marmontel, les excellents principes qu'il a rassemblés dans ses *Éléments de littérature* ; Raynal nous dire à livres, sous et deniers, le commerce des Espagnols aux Philippines et à la Vera Cruz, et celui d'Angleterre dans ses colonies ; l'ambassadeur de Naples et l'abbé Galiani nous faire de ces longs contes à la manière italienne, espèces de drames qu'on écoutait jusqu'au bout ; Diderot traiter une question de philosophie, d'art ou de littérature, et, par son abondance, sa faconde, son air inspiré, captiver longtemps l'attention.

C'est là, s'il m'est permis de me citer à côté de tant d'autres hommes si supérieurs à moi, c'est là que moi-même j'ai développé plus d'une fois mes principes sur l'économie publique ⁵⁰.

Les liaisons externes avec le monde sont assurées par les beaux esprits : Saint-Lambert, Grimm, Marmontel, l'abbé Morellet, qui généralement fréquentent plusieurs salons, (celui [37] d'Helvétius, de Mme Geoffrin, plus tard celui de Mme Necker). Les savants tiennent une

⁵⁰ MORELLET : *Mémoires* (année 1761), chap. VI, p. 127 à 130.

place très importante, sans être tous également assidus. Parmi eux des médecins : Barthez, Venel ; des chimistes : Rouelle, Roux, Darcet ; et des personnages illustres : Buffon, dont les premiers ouvrages sont toujours signalés avec révérence aux lecteurs du baron, mais qui, petit à petit, s'éloignera du cercle, et Jussieu, dont les observations et l'esprit de système plaisaient à d'Holbach.

Même l'amer Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, reconnaît l'agrément et les mérites de cette société, mais des querelles, apparemment mesquines, l'en éloignèrent. Quels que fussent les contours exacts de cette rupture que Rousseau voulut éclatante ⁵¹, elle prit l'allure d'une « trahison », comme le dit souvent Voltaire ⁵², toujours rude pour Jean-Jacques. Même Diderot ne lui pardonnera pas et écrira après sa mort :

Rousseau n'est plus. Quoiqu'il eût accepté de la plupart d'entre nous, pendant de longues années, tous les secours de bienfaisance et tous les services de l'amitié et qu'après avoir reconnu et confessé mon innocence, il m'ait perfidement et lâchement insulté, je ne l'ai ni persécuté, ni haï. J'estimais l'écrivain, mais je n'estimais pas l'homme ; et le mépris est un sentiment froid qui ne pousse à aucun procédé violent. Tout mon ressentiment s'est réduit à repousser les avances réitérées qu'il a faites pour se rapprocher de moi : la confiance n'y était plus.

⁵¹ Voici ce qu'a retenu de ces événements Marmontel, rédigeant ses *Mémoires* après la Révolution : « Le baron avait lui-même accueilli et choyé Rousseau ; sa maison était le rendez-vous de ce qu'on appelait alors les philosophes, et, dans la pleine sécurité qu'inspire à des âmes honnêtes la sainteté inviolable de l'asile qui les rassemble, d'Holbach et ses amis avaient admis Rousseau dans leur commerce le plus intime. Or on peut voir dans son *Émile* comment il les avait notés. Certes, quand l'étiquette d'athéisme qu'il avait attachée à leur société n'aurait été qu'une révélation. elle aurait été odieuse. Mais à l'égard du plus, grand nombre c'était une délation calomnieuse, et il le savait bien, il savait bien que le théisme de son vicaire avait ses prosélytes et ses zéloteurs parmi eux. Le baron avait donc appris à ses dépens à le connaître ». (MARMONTEL : *Mémoires*, t. II, p 8.)

⁵² Cf. Lettre de Voltaire à M. le comte d'Argental :
« Jean-Jacques ! cela n'est pas d'un philosophe, il est infâme d'être délateur, il est abominable de dénoncer son confrère, et de le calomnier aussi injustement » (10 janvier 1764).VOLTAIRE : *Oeuvres complètes*, t. LVIII)

[38]

Il suffit de lire les *Confessions*, dont on a trop tendance à oublier qu'elles furent publiées du vivant même des intéressés, pour comprendre ces durables ressentiments. Rousseau, plus que quiconque, y accreditait en effet un certain nombre de suspicions dont les effets pouvaient être redoutables. Avec lui apparaît tout un vocabulaire réutilisé sans aucun effort d'originalité par tout le XIX^{ème} siècle. Accusé d'être constitué en « secte », en « synagogue », en « coterie holbachique », le noyau militant du salon protesta avec ensemble contre ces calomnies que colportaient avec l'empressement de la haine, dévots, jésuites, anti-philosophes, mercenaires de plume aux gages de quelque grand seigneur, de quelque ministre ou de quelque clan, tel Palissot ou Fréron.. Nous avons vu que le danger n'était point imaginaire. Diderot, dans l'un de ses derniers écrits, *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, tient à s'en défendre tout en rendant un véritable hommage à ses vieux amis ; c'est une réponse directe à « l'affirmation qu'il existe de nos jours une confédération philosophique » :

Nous ne savons pas ce que c'est que cette confédération, et nous sommes portés à croire que, loin d'être réelle, elle n'existe pas même dans la tête des critiques.

Réelle, on serait trop honoré d'y être admis. Réelle ou chimérique, qu'importerait à celui qui vivrait isolé, qui ne fréquenterait guère que dans sa famille ou chez quelques amis dont il s'appliquerait depuis trente ans à cultiver l'estime, en profitant de leur exemple et de leurs conseils, et pour qui la grande ville serait circonscrite dans un espace assez étroit à la vérité, mais où il verrait circuler ceux d'entre ses concitoyens ou d'entre les étrangers illustres par leur naissance, leurs dignités, l'étendue et la variété de leurs connaissances...

... Et j'ajouterai que l'homme rare... à qui l'on s'empresse de rendre cet hommage aurait obtenu depuis longtemps les trois sortes de lauriers dont on couronne les talents, s'il les avait ambitionnés, et que c'est la moindre partie de l'éloge qu'il mérite ⁵³.

⁵³ DIDEROT : t. III, Les Questions naturelles. *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, etc., CIX, p. 385-386-387 (*ouvr. cité*).

[39]

Pourtant, au moins une dizaine ⁵⁴ des familiers de l'hôtel Saint-Roch sait que d'Holbach mène dans le secret de son cabinet une besogne désormais clandestine. Les traverses de l'Encyclopédie, les arrêts du Parlement, de la censure royale et du pape contre les livres de ses amis, la prison des uns, l'exil des autres, le bourreau qui torture, tranche et brûle à Toulouse, à Montpellier, à Arras, lui ont inspiré une résolution farouche de lutte contre le fanatisme et l'intolérance. Il ne rusera pas dans ses écrits. Il parlera clair, mais il a entendu les conseils de Voltaire. Il ne signe plus rien et n'avoue pour sien aucun ouvrage. Par chance, le baron est comme protégé du soupçon par cette espèce de halo d'honorabilité que constituent, lorsqu'ils sont réunis, le rang social, la richesse et une irréprochable vie privée. Pour le reste, ce sera affaire entre lui, Diderot et quelques amis sûrs, sa conscience et sa plume d'oie. Il s'enferme définitivement dans l'anonymat comme en une inexpugnable citadelle.

Le salon permit donc un travail extraordinairement fécond, travail collectif et militant qui naissait chaque jour de ces rencontres sans cesse renouvelées entre les meilleures têtes pensantes de Paris et d'une partie de l'Europe. Son éclat, son prestige aidèrent à dissimuler le double jeu, la double vie du maître de maison. Il nous faut respecter cette volonté si ferme et commencer, parmi tant de travaux menés à bien, par ceux qui, publiés sans mystère, suffirent pour un large public à la renommée de leur auteur : ses traductions d'ouvrages scientifiques allemands.

⁵⁴ Divers recoupements permettent de penser que ces dix initiés au grand secret étaient : Diderot, Marmontel, Saint-Lambert, de Chastellux, Suard, Roux, Darcet, Raynal, Helvétius et Morellet lui-même. « Un bon nombre d'entre nous savaient à n'en pas douter que ces ouvrages étaient du baron, dont nous retrouvions les principes et la conversation dans ce livre. L'idée du danger qu'eût couru notre ami par une indiscretion imposait silence à l'amitié la plus confiante, et j'ai cru qu'un secret si bien gardé honorant la philosophie et les lettres méritait d'être conservé » (MORELLET. *Mémoires* 1821, p. 127). Ce sentiment de solidarité allait pour certains jusqu'à des délicatesses qu'on s'est plu à nous dissimuler. Condorcet, rédigeant pour l'édition de 1785 des œuvres complètes de Voltaire une vie de celui-ci qu'il avait bien connu, précise que Voltaire n'a publié ses observations sur l'ouvrage d'Helvétius qu'après sa mort « par respect pour un philosophe persécuté ».

[40]

Science et conscience

Apprentissage. Premiers écrits.

[Retour à la table des matières](#)

Entre 1750 et 1770, l'aspect public de l'activité intellectuelle de d'Holbach est donc infiniment respectable. La liste des ouvrages de cette nature traduits et édités par les soins de d'Holbach révèle un travail considérable. On comprend en considérant cette liste que beaucoup aient pu penser qu'il y avait là matière suffisante pour absorber les loisirs d'un honnête homme :

NERI, MERRETT et HENCKEL : *L'art de la verrerie* (1752) ; WALLERIUS : *Minéralogie ou Description générale des substances du règne Minéral* (2 Vol.) (1753 ; réimprimé en 1759) ; J. F. HENCKEL : *Introduction à la minéralogie, avec une description abrégée des opérations de métallurgie* (2 vol.) (1756) ; G. E. GELLERT : *Chimie métallurgique* (2 vol.) (1758) ; LEHMANN : *Traité de physique, d'histoire naturelle, de minéralogie et de Métallurgie* (3 vol. - voir notamment le tome 111 : « Essai d'une histoire naturelle des couches de la terre ») (1759) ; J. F. HENCKEL : *Pyritologie ou histoire naturelle de la pyrite* (2 vol.) ; J. C. ORSCHALL : *Œuvres métallurgiques, étude exclusivement technique exposant l'art de la fonderie et de la liquation (fusion) des métaux* (1760) ; *Recueil des mémoires les plus intéressants de chimie et d'histoire naturelle des académies d'Upsal et de Stockholm* (2 Vol.) (1764) ; G. B. STAHL : *Traité du soufre* (1766) ⁵⁵.

Il n'est pas sans intérêt de noter que ces traités ont tous été rédigés non par des savants de cabinet, des techniciens à la recherche d'explications générales, mais par des praticiens moins préoccupés d'hypothèses d'ensemble que d'applications pratiques. Tous sont des expéri-

⁵⁵ Précisons que toutes ces traductions ont été éditées à Paris « avec approbation et privilège du roy. »

mentateurs qui s'en vantent et confrontent le bien-fondé de leurs assertions dans l'action quotidienne des artisans et des ouvriers qu'ils dirigent. Le seul universitaire est Wallerius, professeur royal de chimie, pharmacie et métallurgie à l'Université d'Upsal. Henckel, de l'Académie de Berlin, est médecin et conseiller des mines [41] du roi de Pologne ; Gellert, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, est conseiller des mines de Saxe, expert en fonderie ; Orschall est inspecteur des mines du landgrave de Hesse-Cassel ; Lehmann est médecin et conseiller des mines du roi de Prusse.

Leurs activités et leurs écrits témoignent du grand retard de la France du XVIIIème siècle dans ces domaines techniques, retard reconnu à plusieurs reprises dans *L'Encyclopédie*. En tête du tome II (1751), Diderot le rappelle à ses lecteurs.

... Nous osons en conséquence assurer que notre ouvrage contiendra sur une si vaste matière un grand nombre de choses intéressantes et nouvelles qu'on chercherait en vain dans nos livres français. Ce savant ne s'est pas contenté de nous rendre un si grand service, il nous a fourni encore d'autres articles sur d'autres, matières ; mais il a exigé que son nom demeurât inconnu. C'est ce qui nous empêche de faire connaître au public le nom de ce philosophe-citoyen, qui cultive les sciences sans intérêt ni ambition, sans bruit, et qui, content du plaisir d'être utile, n'aspire pas même à la gloire si légitime de le paraître.

Il signait encore la « nouveauté » des traductions de d'Holbach dans la préface du tome III (1753)

D'Holbach lui-même justifie l'utilité de ses traductions en invoquant l'indifférence des Français pour leurs propres richesses :

Malgré les grands avantages qui peuvent en résulter, la France, d'ailleurs si favorisée par la nature, ne s'est encore occupée que faiblement des trésors qu'elle peut renfermer dans son sein ⁵⁶.

⁵⁶ D'HOLBACH : préface à *L'art des mines* de Lehmann, premier vol. (le plus technique ; destiné à ceux qui veulent exploiter des mines). À Paris, 1759.

Il souhaite orienter les capitaux vers l'exploitation, très rentable, assure-t-il, des mines nombreuses en France, mais jusqu'alors dédaignées.

En effet, pour ne parler que des principaux endroits, l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, l'Auvergne, le [42] Lyonnais, le Dauphiné, le pays des Cévennes, toutes les provinces qui touchent aux Pyrénées, la Bretagne même et une partie de la Normandie, ont toutes des mines de toutes espèces, qu'on traiterait avec d'autant plus d'avantages que ce sont les seules provinces où le bois ne manque point ⁵⁷.

Cette indifférence contrastait avec l'attitude des princes allemands qui depuis longtemps s'étaient souciés d'exploiter les ressources minières de leurs États. Des recherches de caractère scientifique y avaient été menées pour repérer les gisements des minéraux utiles. On avait étudié leur emplacement, leur importance, la qualité des minerais, leur utilisation. En France, les expériences de Réaumur ⁵⁸, dans la première moitié du siècle, correspondaient à l'accumulation des capitaux cherchant un emploi rentable. En Allemagne, la pratique avait permis d'avancer plus vite ; aussi l'initiative du baron d'Holbach fut-elle appréciée à la fois des hommes de science et d'une opinion plus large qui voyait intérêt à la diffusion de ces connaissances.

Si la lecture de ces traités ne peut que déconcerter le lecteur du ^{xx^{ème}} siècle, auprès des contemporains le succès fut grand. D'Holbach est loué, remercié, félicité. Il conquiert l'estime de Rouelle, futur maître de Lavoisier, et de Darcet. Il excite la curiosité de Buffon, qui visite le cabinet d'histoire naturelle que le vieil ami de Montarny avait aidé le baron à réunir. D'Holbach devient membre des Académies impériales de Saint Saint-Pétersbourg et de Mannheim.

Il n'est pas douteux que l'excellent accueil fait aux traductions de d'Holbach s'explique par des curiosités et des préoccupations auxquelles ne répondaient encore qu'avec confusion, hésitation et timidité, les

⁵⁷ D'HOLBACH : « Avertissement », *Oeuvres métallurgiques* d'Orschall, 1760.

⁵⁸ Voir dans J. TORLAIS : *Réaumur*, Éditions Desclée de Brouwer, 1936. les intéressants chapitres relatant ses recherches sur le fer-blanc, la fonte et l'acier.

sciences naissantes que sont alors la chimie, la minéralogie et la géologie ⁵⁹.

Au milieu du XVIII^{ème} siècle, quand d'Holbach commence ses traductions, la confusion la plus extrême règne en chimie. Peut-on même parler de chimie ? Les auteurs les plus sérieux [43] hésitent sur la définition qu'on peut donner à ce vocable encore très récent.

La chimie était devenue une science occulte et mystérieuse ; ses expressions n'étaient que des figures, ses tours de phrase des métaphores, ses axiomes des énigmes ; en un mot le caractère propre de son langage était d'être obscur, inintelligible ⁶⁰.

Même les savants hésitent encore à l'émanciper définitivement de sa redoutable aînée, l'alchimie, bien qu'ils accusent celle-ci d'avoir entraîné les recherches vers des mutations chimériques qui ont retardé l'étude des minerais « inférieurs » et de leurs applications si précieuses pour l'homme.

Dans l'ouvrage de Henckel, traduit et publié par d'Holbach à Paris en 1756, avec approbation et privilège du roi, on est surpris de l'embarras qu'éprouve « ce célèbre naturaliste » à définir la chimie, « chimie physique, chimie pharmaceutique, chimie métallurgique ». Ainsi, dans l'avant-propos du tome II, nous trouvons un mélange étonnant d'errements manifeste et d'appréciations déjà valables :

Le mot chimie, ou chemie, est dérivé, suivant quelques auteurs, du mot grec *xeo* (*fundo*) et, suivant d'autres, de *xèmos* (*fermentum*), à moins qu'on ne veuille entendre par ce mot une ancienne science des Chaldéens : je parle de la science des Démons ; dans ce sens la chimie ferait partie de la théologie.

⁵⁹ Voir notre t. II pour un aperçu plus complet de l'ensemble des sciences de la nature après 1750. Ici nous n'avons à dessein présenté que cela qui ont fait l'objet des travaux de d'Holbach à ses débuts.

⁶⁰ Appréciation formulée par le chimiste français Macquer (1718-1784) dans ses *Éléments de chimie théorique et pratique*. Il découvrit la vraie nature de l'arsenic et la composition du lait.

L'objet de la chimie est la connaissance des corps, jusque dans leur composition la plus intime ; la décomposition de leurs parties essentielles ; la recomposition de ces mêmes parties, la comparaison de ces corps entiers, en les combinant les uns avec les autres. Enfin cette science travaille à développer de toute manière la nature des corps et les rapports qu'ils ont entre eux ⁶¹.

L'utilité de la chimie consiste 1° dans la connaissance qu'elle nous donne de la nature en général et des corps en particulier ; 2° dans l'art de pouvoir [44] à volonté examiner à fond un corps, en juger sainement, et c'est ce qu'on appelle en général la chimie physique ⁶².

Mais, pour conclure, Henckel déclare que « la partie la plus sublime » de cette chimie multiforme c'est « l'alchimie ou chimie par excellence, art d'anoblir les, métaux imparfaits ».

Or cet ouvrage paru à Dresde en 1747 contient « *les principes généraux de la minéralogie et de la métallurgie et doit être regardé comme le précis des leçons que le célèbre naturaliste donnait à ses auditeurs* ».

Cette chimie qu'on hésite encore à reconnaître pour une science autonome, ne dispose d'ailleurs que d'un vocabulaire hésitant et controversé par ceux-là mêmes qui s'en servent. Comme le fait remarquer justement le médecin Tarin dans l'article « Anatomie » de l'Encyclopédie : « *Une science ou un art ne commence à être science ou art que quand les connaissances acquises donnent lieu de lui faire une langue* ⁶³. »

On se débat dans une incroyable confusion de termes, car on n'a pas encore élaboré une nomenclature spécifique. Des mots qui nous paraissent aussi indispensables que « classification » ⁶⁴ sont encore contestés :

⁶¹ HENCKEL. Avant-propos, t. II.

⁶² HENCKEL - Avant-propos, t. II.

⁶³ Voir les précieuses observations de F. BRUNOT *Histoire de la langue française*, Éditions A. Colin, t. VI : « Le XVIIIe siècle. Le mouvement des idées et les vocabulaires techniques », t. 11, chap. IV : « Le problème de l'expression scientifique », et t. IV : « La réforme de la nomenclature chimique ».

⁶⁴ La première nomenclature véritablement scientifique établie par Lavoisier en 1787 rencontrera de longues résistances.

Classification : Mot barbare forgé depuis peu. On dit depuis peu classer, mais personne que je sache n'a encore dit classifier ; ainsi à vouloir exprimer substantivement cette idée, c'est classation qu'il faudrait dire et non classification.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans les articles et traductions de d'Holbach concernant la chimie autre chose que des notions périmées. Ils sont plutôt comme les témoins de l'impasse où se trouvaient les savants les plus réputés avant que la balance de Lavoisier ne vînt substituer aux descriptions la mesure des quantités. On aurait aimé savoir si d'Holbach vieillissant connut les efforts du jeune savant qui, pour imposer [45] ses découvertes, eut à convaincre ses aînés Macquer, Fourcroy, Guyton de Morveau (1737-1816), Berthollet (1748-1822), par des expériences multiples, menées sous leur contrôle, puis avec leur concours. Comment railler d'Holbach d'être sous l'influence de Stahl ⁶⁵, alors que tous ces grands chimistes et même un Lavoisier ou un Berthollet ont commencé par être ses disciples ?

Donc pour d'Holbach, il y a quatre éléments de base : la terre, l'eau, l'air, le feu ou phlogistique. On s'est beaucoup moqué du phlogistique, mais de nombreuses études centrées sur Lavoisier ont fait justice de cette attitude de mépris. Stahl et ses disciples avaient élaboré la première étude sérieuse des phénomènes de la combustion. Ils constatent que tout corps en brûlant se transforme et transforme l'air environnant. Ils voient que le contact de l'air est indispensable dans un certain nombre d'opérations faites sur les métaux calcinés, pour leur rendre leur éclat, leur ductilité, leur densité et leur consistance. L'air fixe, inflammable, « nitreux », dont ils analysent certains effets, c'est l'oxygène de Lavoisier. Du reste, tous étaient orientés vers des applications pratiques. Dans la mesure où ils réussirent à faire progresser notamment la métallurgie, ils furent encouragés à tenir pour valables leurs principes.

⁶⁵ STAHL : médecin et chimiste allemand (1660-1734) dont l'influence prépondérante s'exerça en France jusqu'aux découvertes de Lavoisier, à la veille de la Révolution. Il représente une intéressante réaction contre l'alchimie, qu'il accuse d'avoir détourné les hommes des applications et recherches utiles, et contre le mécanisme cartésien.

Il ne faut pas croire que ces connaissances soient des vérités stériles propres seulement à satisfaire une vaine curiosité, elles ont leur application aux travaux de la métallurgie qui leur doivent la perfection où on les a portés depuis quelque temps ⁶⁶.

Engels soulignera plusieurs fois dans *Dialectique de la nature* l'intérêt des expériences poursuivies tout un siècle sous l'impulsion donnée par Stahl.

De même, en chimie, c'est la théorie du phlogistique qui, grâce à un siècle de travail expérimental, [46] a fourni d'abord les matériaux à l'aide desquels Lavoisier a pu découvrir dans l'oxygène décrit par Priestley le correspondant dans la réalité du phlogiston imaginaire et rejeté de ce fait toute la théorie au phlogistique. Mais cela n'éliminait pas du tout les résultats expérimentaux de la théorie du phlogistique. Au contraire, ils ont subsisté ; seule la façon dont ils étaient formulés a été retournée, traduite de la langue phlogistique dans le langage chimique désormais valable, et ils ont continué à garder leur validité ⁶⁷.

La « langue phlogistique » supporte maintenant le ridicule des erreurs reconnues, mais des hommes comme Lehmann pressentaient, tandis que Lavoisier poursuivait ses premières recherches, que ce phlogistique n'était plus satisfaisant.

Nous avons actuellement à considérer le second des métaux qui est le phlogistique, ou la matière inflammable. Il est difficile d'en donner une définition.

... On dira que c'est une substance composée de parties grasses, salines et d'une très petite portion d'une terre subtile, qui est unie avec la plupart, et même avec tous les corps de la nature, et qui s'en dégage par le moyen

⁶⁶ D'HOLBACH : avertissement à sa traduction du *Traité du soufre ou Remarques sur la dispute qui s'est élevée entre les chimistes au sujet du soufre, tant commun, combustible ou volatil, que fixe*. A Paris, chez Didot le jeune, 1766.

⁶⁷ ENGELS : *Dialectique de la nature*, p. 54, Éditions Sociales, 1953.

du feu. J'avoue que je ne suis pas moi-même entièrement satisfait de cette définition ⁶⁸.

Ne nous laissons donc pas aller trop aisément à railler une hypothèse qui représente une étape nécessaire dans l'apparition et le développement d'une science nouvelle cherchant à la fois son objet, ses méthodes et son vocabulaire. L'influence de Stahl et de ses disciples fut progressive. Elle déblaya le terrain pour Lavoisier. Elle aida le baron à rompre avec le mécanisme cartésien.

Peut-être semble-t-on curieux de savoir comment d'Holbach concevait et pratiquait sa tâche de traducteur ?

Avec la plus extrême liberté, comme il était d'usage alors. Il n'accepte pas le rôle passif d'un écolier aux prises avec un [47] texte étranger. L'allemand est sa langue natale. Les auteurs lui sont familiers, ainsi que les matières dont il s'agit. Il ne vise donc jamais l'exactitude littérale.

Ceux qui ont quelque connaissance de M. Stahl, savent que sa manière d'écrire est presque toujours obscure et embarrassée, et qu'il lui arrive souvent de manquer de précision : nous avons tâché de rendre notre traduction aussi claire qu'il a été possible... ⁶⁹.

D'Holbach considère que ces auteurs sont souvent confus et que leur façon d'exposer ne saurait plaire aux Français. Il se permet donc d'intervenir dans la composition, le style, par souci de clarté. Mais ses préoccupations ne se bornent point à la netteté du texte. Il présente et il commente, soit pour donner une référence, une précision ou informer des progrès accomplis, soit même pour développer une thèse différente de celle de l'auteur :

Le goût de l'histoire naturelle, de la chimie et des connaissances utiles paraît augmenter de jour en jour en France ; on s'est donc flatté que la traduction d'un ouvrage de la nature de celui-ci aurait l'approbation de ceux

⁶⁸ LEHMANN : *ouv. citée* t. II, p. 75-76.

⁶⁹ D'HOLBACH « Avertissement », *Traité du soufre* de Stahl, 1766.

qui s'appliquent à ces sortes d'études. On n'a rien omis pour qu'elle fût exacte, on a rectifié plusieurs fautes qui s'étaient glissées dans l'édition allemande ; et l'on s'est permis de joindre au texte des notes pour indiquer les nouvelles découvertes qui ont été faites depuis M. Henckel, sur quelques substances qui n'étaient connues qu'imparfaitement dans le temps qu'il dictait ces leçons ⁷⁰.

Ces notes et commentaires prouvent que, si d'Holbach traduisait les spécialistes allemands, il connaissait et respectait les résultats acquis par la science française comme leurs recherches et leurs hypothèses. Il cite ainsi volontiers Réaumur, Jussieu, Rouelle, Buffon et son collaborateur Daubenton. Il apprécie l'état avancé des techniques de l'autre côté du Rhin, verrerie et métallurgie principalement. Mais il est contre le fidéisme de Lehmann, qui accepte que le déluge suffise à expliquer toute [48] l'histoire de la terre. Selon la tactique en honneur parmi les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, il glisse dans un ouvrage publié avec « approbation et privilège du Roy » des références à des ouvrages ou interdits ou dont les auteurs ont dû corriger quelques thèses. C'est ainsi qu'il renvoie très volontiers le lecteur au tome 1 de l'*Histoire naturelle* de Buffon, pour qu'il y retrouve précisément les développements que lui, d'Holbach, ne peut se permettre dans une simple note.

On acquiert ainsi la certitude que d'Holbach s'intéressait à ces sciences à la fois en savant et en bourgeois soucieux de trouver des investissements rentables, mais aussi en philosophe qui trouve dans les sciences des arguments, des matériaux pour l'élaboration d'un système où Dieu n'aura plus aucune part.

Les articles pour l'« Encyclopédie ».

Dans l'immédiat, ces traductions, rédigées dans le même temps où se poursuit la difficile publication de l'*Encyclopédie*, permirent à d'Holbach de rédiger, sans doute sans beaucoup de difficultés, les 376 articles parus entre 1751 et 1765. Signés (---) jusqu'en 1753, c'est-à-

⁷⁰ D'HOLBACH Vie de, M. Jean-Frédérique Henckel, en préface à la traduction de l'*Introduction à la minéralogie*, 1756.

dire dans le seul tome II, puis (-) du tome III au tome XVII, ils appartiennent presque tous aux séries groupées sous le titre *Histoire naturelle, métallurgie et minéralogie*. La plupart des minéraux et les mots : « Mines », « Minéraux », « Minéralogie », « Métallurgie » ont été traités par lui. Du reste, c'est l'*Encyclopédie* qui donne droit de cité à minéralogie et géologie. Il rédige « Fossiles », « Glaciers », « Pétrification », « Couches et révolutions de la terre », « Tremblement de terre », « Volcans ». Sans doute parce qu'il était né en terre palatine, donc en terre d'Empire, Diderot juge-t-il tout naturel de lui confier aussi les articles : « Diète de l'Empire », « Empereur », et sans ironie, assurément, « Prononciation ».

Tous ces articles, fort longs et fort érudits, représentent un incontestable effort de réflexion personnelle et d'expression. quoiqu'une partie de leurs éléments viennent des traductions, ils sont tous, chacun isolément, très supérieurs à n'importe quel chapitre de Henckel, de Lehmann ou de Stahl.

On voit apparaître aussi dans certains de ces articles (« Charbon minéral », « Fossiles », « couches de la terre ») des observations encore dispersées, qui, multipliées et rassemblées, constitueront, au XIX^e siècle, la géologie et la paléontologie.

Or on aborde avec ces sciences des problèmes majeurs pour [49] la philosophie du temps. Bien qu'il n'existe pas encore une véritable paléontologie, on voit les naturalistes et les physiciens s'orienter vers les solutions de l'avenir. L'étude des couches de la terre, des fossiles (idée et nom nouveaux aussi) qu'elle recèle, amène à des hypothèses qui contredisent ouvertement toute la tradition biblique. La terre, les plantes, les animaux, l'homme lui-même doivent avoir une histoire dans le temps ⁷¹, une histoire très, très ancienne, beaucoup plus que ne l'apprend la Genèse. Ils ne sont pas apparus tous en même temps. Ils n'ont pas toujours été semblables à ce qu'ils sont devenus. Les espèces ont évolué. Les climats, les reliefs ont été différents, ils ont subi des bouleversements fantastiques dont le reflet dans la conscience des hommes a créé aussi des idées fantastiques, surnaturelles et laissé de tenaces terreurs. Bien sûr il ne s'agit encore que de notations dispersées.

⁷¹ Voir plus loin les articles cités de l'*Encyclopédie*.

L'église veille ⁷². *L'Histoire de la terre* de Buffon recèle trop d'hypothèses dangereuses pour qu'on n'ait pas obligé son auteur à se rétracter. Mais les hypothèses évolutionnistes sont bien nées dans ces années-là (1750-1760) en France et dans ce milieu encyclopédique si cher à d'Holbach. Elles prendront toute leur force dans l'œuvre de Lamarck, disciple de Buffon, battant en brèche et le dogme et le fixisme de Linné.

Mais d'Holbach et Diderot furent des précurseurs ; c'est parce qu'ils avaient su découvrir l'essentiel dans tout ce qu'apportaient de neuf mais d'incertain encore chimie, physique, géologie, minéralogie, qu'ils osèrent généraliser et envisager l'hypothèse d'un grandiose processus évolutif incluant l'homme et son histoire, et que leur conception de la matière, nous le verrons, se fit plus riche et plus nuancée que ce que l'on a l'habitude d'en dire. Aussi, au lieu du pessimisme et du désespoir [50] qu'implique la croyance au retour éternel, crurent-ils l'un et l'autre au progrès infini des êtres et de la connaissance scientifique, seul capable de donner à l'homme une emprise sans cesse plus grande sur la nature et son propre destin.

Mais la place des sciences dans la formation intellectuelle de d'Holbach, quelque importante qu'elle soit, n'explique pas seule son allure propre, son âpreté polémique, son ardeur conquérante, son opiniâtreté dans la dénonciation d'abord de la superstition, puis du sentiment religieux et de leurs conséquences pour l'individu et la société. Il faut en chercher l'aiguillon dans la société même de son temps.

⁷² Une chronologie officielle avait été établie et était seule acceptée par Rome puisqu'elle correspondait aux textes sacrés, c'est-à-dire à l'histoire dictée par Dieu lui-même. On considérait ainsi que 4004 ans s'étaient écoulés depuis la création du monde jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. Les livres de prières du temps comportaient des détails quotidiens qui nous paraissent aujourd'hui ahurissants ; par exemple : le 18 février an -2305 avant la nativité de Notre-Seigneur, Noé envoya hors de l'arche une colombe. Les embarras de la chronologie commencèrent avec la découverte des prétentions des peuples de l'Orient et d'Extrême-Orient, notamment Égyptiens et Chinois, à faire remonter leur passé bien plus loin dans le temps, et avec les premières études des couches de la terre.

Le chemin de l'impiété ⁷³

L'Église gardienne du passé.

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce qui dans l'ancien régime était condamné à disparaître avec la Révolution bourgeoise de 1789, pouvoir absolu, inégalité sociale, était sanctifié par l'autorité religieuse. Depuis les origines de la royauté franque, le roi de France est l'élu de Dieu, l'oint du Seigneur. Le sacre symbolise ce caractère unique du monarque français, son pouvoir est de droit divin. Il convenait que le fils aîné de l'Église accordât à celle-ci une place éminente dans ses États. En toutes circonstances, les représentants de l'Église jouissent dans les cérémonies officielles d'une préséance absolue. Lorsque défilèrent à Versailles, pour se rendre à une messe solennelle en l'église Saint-Louis, les députés des États généraux, s'avanceront en tête des trois Ordres, splendides, dans leurs soies violettes ou pourpres, sous les grandes chapes de dentelles, les prélats du royaume de France.

[51]

Religion du roi, le catholicisme romain doit être la religion de tous, c'est le régime de l'État confessionnel et de l'intolérance légale ⁷⁴.

⁷³ Le rôle de la religion et de l'Église dans la société à la fin de l'ancien régime est bien connu. Mais l'Église tend avec une habile persévérance à faire oublier son passé féodal et monarchique. L'œuvre des philosophes du XVIIIe siècle, athées ou déistes, figure toujours à l'Index. Les vrais bons catholiques ne devraient jamais avoir lu ni Voltaire, ni Rousseau, ni Diderot, ni d'Holbach, ni Helvétius. Du reste, ce qu'ils connaissent des premiers, c'est bien davantage leurs qualités littéraires que leur doctrine, et d'Holbach comme Helvétius n'ont effectivement que peu de lecteurs. Ici, nous avons surtout rassemblé les éléments qui ont plus particulièrement donné prise à la critique de d'Holbach.

⁷⁴ Ce que nous appelons liberté de pensée n'existe pas. Seuls les catholiques jouissent de tous les droits civiques.

Au début du siècle, les conséquences de la révocation de l'édit de Nantes sont loin d'être épuisées. En pleine guerre de Succession d'Espagne, se déve-

Seuls sont pleinement citoyens ceux qui pratiquent la religion catholique romaine. Toute infraction au dogme et au rite est criminelle ⁷⁵.

Les tribunaux d'Église statuent et confient l'exécution de la sentence au bras séculier. On torture, on roue, on brûle, on exécute encore au nom de Dieu au XVIII^{ième} siècle. L'intolérance contre laquelle Voltaire, puis Diderot et la plupart des collaborateurs de l'Encyclopédie mèneront de véritables campagnes d'opinion est si profonde qu'elle entraîne des sentences barbares contre des innocents. C'est l'honneur de nos philosophes d'avoir contribué à réhabiliter des malheureux ; c'est leur honneur d'avoir défendu non des principes abstraits, mais des hommes ; c'est leur honneur de s' être engagés dans la bataille, là où elle se livrait, et d'avoir fait apparaître comme une revendication essentielle le droit à la liberté d'opinion. On oublie trop volontiers qu'il y fallait du courage.

L'Église continue donc à prétendre gouverner les chrétiens en vue de leur fin éternelle. Il s'ensuit qu'elle veille à tout ce qui, dans les écrits scientifiques, littéraires ou philosophiques, peut les détourner de leur fidélité envers Dieu comme envers le souverain. De Rome parviennent les interdits, les excommunications. La police du roi brûle les oeuvres dénoncées et ferait volontiers flamber avec elles leurs auteurs. Les prélats de l'Église catholique participent à la bataille d'idées par de très [52] importants mandements, véritables pamphlets lancés pour justifier les rigueurs qui frappent les coupables, lorsqu'ils sont connus. Celui de l'archevêque de Paris contre le livre d'Helvétius généralise la condamnation en rappelant aux fidèles le caractère « absurde et monstrueux » du matérialisme.

loppe dans les Cévennes la révolte des Camisards, qui oblige le roi à détourner des frontières plusieurs régiments et des chefs de guerre éprouvés. L'apaisement se fait si lentement que la déclaration du 14 mai 1724 aggrave encore sur certains points la révocation de l'Édit de Nantes. Cependant des « Pasteurs du désert » entretiennent la ferveur dans l'Hérault, le Vivarais. On pend et on fusille encore des obstinés pendant tout le règne de Louis XV.

La passion prosélytique de certains dévots encouragés par leurs curés va jusqu'au rapt d'enfants. La tolérance n'apparaît dans la législation qu'à la fin du règne de Louis XVI. L'Édit de Tolérance du 29 novembre 1787 n'est enregistré que le 10 janvier 1788. Déjà il est trop tard.

⁷⁵ D'Holbach a souvent déploré cet ostracisme. Son originalité vient de ce qu'il le fait au nom de l'intérêt même de l'État, au nom de l'unité nationale, et non par sentiment.

Tout en s'adressant à ses « très chers frères », le prélat n'oublie pas non plus de rappeler à l'usage du souverain que seule la religion peut justifier le pouvoir absolu :

Ôtez la religion, tout le pouvoir des législateurs humains se borne à l'extérieur, et c'est aussi ce que prétend l'auteur de *De l'Esprit*.

Enfin, accusation devenue traditionnelle : « Ce funeste ouvrage dépouille l'homme de toute liberté. »

Comme au temps de Copernic, de Galilée ou de Servet, l'Église épie avec inquiétude les progrès des sciences. Elle pratique une censure tatillonne qui gêne le libre exposé des hypothèses comme celui des résultats acquis. Elle retarde dans tous les domaines les pratiques indispensables au progrès. Des personnages d'intérêt mineur comme d'illustres savants subissent ce contrôle souvent ridicule mais toujours dangereux.

Dans les premières années où d'Holbach s'installe à Paris, deux affaires provoquées par l'inquiétude de l'Église firent quelque bruit : l'une concerne un homme d'importance, Buffon, seigneur de Montbard, maître de forges, surintendant du jardin royal de botanique depuis 1738, l'autre un abbé philosophe, l'abbé de Prades ⁷⁶.

Buffon fréquentait alors le salon de d'Holbach ⁷⁷ et aucun de nos amis ne s'étonna qu'il dut capituler. Il se soumet, se rétracte, mais poursuit ses recherches, ses expériences et la publication de son *Histoire*. Malgré son extrême prudence, il n'évita pas [53] les mêmes difficultés avec *Les Époques de la nature*, à la fin de sa vie (1779)

Une mésaventure du même ordre arriva aussi à un essai philosophique bien oublié de Marmontel : Bélisaire. La Faculté de théologie

⁷⁶ Voir pour ces deux affaires DIDEROT : *Textes choisis*, t. 1 et II, et textes choisis de l'« *Encyclopédie* », dans la même collection.

⁷⁷ L'influence de Buffon sur d'Holbach fut d'importance. Il a contribué à lui faire prendre conscience de l'unité de la nature, du long processus évolutif qui mena jusqu'à l'homme. D'Holbach attaque systématiquement, dans ses articles de l'Encyclopédie, toutes les opinions fixistes et créationnistes et renvoie fréquemment le lecteur de préférence au tome premier de Buffon pour mettre en contradiction science et révélation.

extrait du livre 37 propositions condamnables et fait imprimer la liste sous le titre *Indiculus*, titre auquel Voltaire ajouta aussitôt l'épithète : *Ridiculus*. Un très brutal mandement de l'archevêque de Paris (1767) résume les positions officielles de l'Église :

Le prince a reçu le glaive matériel pour non seulement les doctrines qui coupent les nœuds de la société et provoquent à toute espèce de crime, comme le matérialisme, le déisme et Panthéisme, mais aussi tout ce qui peut ébranler les fondements de la doctrine catholique, donner atteinte à la pureté de sa foi et à la sainteté de sa morale ; il a le droit d'empêcher les discours, les écrits, les assemblées, les complots et tous les moyens extérieurs par lesquels on voudrait attaquer la religion, répandre des erreurs et se faire des partisans.

Cette véritable guerre de l'obscurantisme clérical contre tout progrès ne connut guère de répit. Elle explique l'amertume et les sarcasmes des écrivains, des philosophes, des savants, tous obligés à d'incessantes contraintes dans l'exposé de leurs opinions et de leurs travaux - hostilité irréductible pour des raisons de principe clairement exprimées par d'Holbach dans cette phrase lapidaire : « Dès que l'homme ose penser, l'empire du prêtre est détruit ⁷⁸. » (*La Contagion sacrée*, préface.)

Autre tare : le caractère parasitaire d'une Église dont les privilèges inouïs ne correspondaient pas aux services qu'elle prétendait rendre à la société.

⁷⁸ Cf. cette phrase de 1770 qui résume un grief fondamental : « Ennemie-née de l'expérience, la théologie, cette science surnaturelle, fut un obstacle invincible à l'avancement des sciences naturelles, qui la rencontrèrent presque toujours dans leur chemin. Il ne fut point permis à la physique, à l'histoire naturelle, à l'anatomie, de rien voir qu'à travers les yeux malades de la superstition. P (*Système de la nature*, chap. IX, t. II, p. 260.)

[54]

Richesse et parasitisme du clergé.

Premier ordre dans l'État, l'Église était aussi le plus grand propriétaire foncier du royaume.

Dégagée des prescriptions réglementant les droits d'acquisition, l'Église avait pu pendant des siècles constituer et accroître un immense domaine, qui représentait au milieu du XVIII^{ème} siècle environ *le cinquième du territoire français*. Une bonne partie de ces terres était inexploitée. Mais l'Église, qui ne paie pas d'impôt au roi, en accable ses paysans. Double grief, aux yeux de nos Philosophes. Aussi, sous la poussée de l'opinion éclairée et de ses propres besoins fiscaux, le roi publie-t-il en 1749 un édit qui soumet l'acquisition et *l'aliénation* à son autorisation. Les legs de *main-morte* sont interdits. L'intérêt public et l'intérêt des familles ici conspiraient.

L'Église, du reste, conteste posséder quoi que ce soit. Ses biens sont aux pauvres et à Dieu. Mais d'une part nous savons dans quel état atroce se trouvaient les hôpitaux dont elle avait la gestion ; d'autre part nous savons quelle vie fastueuse et déréglée menaient fort publiquement nombre de prélats et les grands bénéficiaires. Par contre les petites églises, les paroisses rurales sont dans un état de délabrement et de saleté qui contraste avec la somptuosité des appartements privés des « vicaires de Dieu ». Il est vrai que ceux-ci n'officient pas. M en laissent le soin aux curés, véritables salariés de l'évêché qui leur verse la « portion congrue ». Cette plèbe en soutanes noires, votera avec le Tiers dans les premières assemblées révolutionnaires. Ainsi au nom de destinations saintes et charitables, dont elle s'acquitte chichement, l'Église jouit d'une entière immunité fiscale. Même sous Louis XIV, le clergé se dérobaient et protestait ⁷⁹.

⁷⁹ «... En effet Sire, quand Abraham présenta la dixième partie des dépouilles de ses ennemis au prêtre Melchisedech, quand Jacob promit à Dieu la même reconnaissance, et quand les chrétiens suivant l'ordre de Moïse, donnent encore tous les jours cette même portion aux ministres de Dieu ; n'est-ce pas pour rendre hommage à la puissance du Créateur, relever de son domaine et lui payer, selon la pensée d'un ancien concile, *cette espèce de cens et de ren-*

[55]

Il faudra les désastres de la guerre de Succession d'Espagne, puis les difficultés financières croissantes de tout le siècle pour que les souverains essaient de limiter ce privilège exorbitant. Lorsque Machault d'Arnouville tente d'étendre le vingtième à l'Église, la clameur est telle que le roi cède, lorsque l'assemblée du clergé de 1749 publie de solennelles remontrances :

Les immunités que nous réclamons sont essentiellement liées avec la forme et la constitution du gouvernement. Vous protégerez, avec le même zèle que tous les rois vos prédécesseurs, *cette religion sainte qui sera toujours le plus solide fondement de l'obéissance des peuples et de la grandeur des souverains* ⁸⁰.

À la place d'un impôt permanent, l'Église accorde des contributions occasionnelles par voie de consentement volontaire, ce qui pour l'avenir sauvegarde la légalité de son immunité fiscale. Ces dons du clergé, 10 millions pour échapper au dixième, 30 millions pendant la guerre de Sept ans, 32 millions pendant la guerre d'Amérique, furent toujours considérés comme dérisoires. Dans l'opinion demeure la certitude d'immenses richesses improductives qu'on ne peut lui pardonner au nom de charges aussi peu désintéressées que la tenue du registre d'état civil et l'enseignement (que certains déjà songent à lui enlever).

Aussi, depuis les grandes sécularisations des biens du clergé opérées par les princes catholiques convertis au Protestantisme dans l'Allemagne du XVIème siècle, l'idée d'une reprise des biens du clergé par la nation a-t-elle cheminé. Dans la seconde moitié du XVIIIème siècle,

te, pour le soleil, l'air, les influences, tes moissons et toutes les autres faveurs, dont sa providence enrichit la terre ? »

Remontrance du Clergé de France, 14 septembre 1675.

(Prononcée par François de Clermont, évêque, comte de Noyon pair de France.)

Assemblée générale du clergé. Dans le Recueil des Actes, Titres et Mémoires concernant la Affaires du Clergé de France. Ed. 1771.

⁸⁰ Dans le *Recueil des Actes, Titres et Mémoires concernant les Affaires du Clergé de France*, 1771. Tout le passage est cité par l'éditeur de *La Contagion sacrée*, dans la note 1. P. 45 de la seconde partie, chap. IX.

cle, un accord à peu près général des philosophes dénonce la propriété d'Église, rendue encore plus impopulaire par le fait que l'Église, dispensée d'impôt, est elle-même collecteur d'impôts. Les Cahiers des États généraux attestent que la dîme est aussi haïe par les paysans que les droits féodaux ou la gabelle. La fraction de la bourgeoisie propriétaire de grands domaines est également hostile à des procédés d'exploitation qui freinent la production agricole. Sur les terres d'Église, le paysan limite son effort et ses besoins plutôt que d'éveiller les convoitises des « décimateurs ».

Pour des hommes comme d'Holbach et Diderot, qui évaluent [56] la valeur du citoyen et de toute institution par rapport à son utilité sociale, ces immenses richesses doivent trouver un autre emploi. D'Holbach proposera, maintes fois, une reprise des biens du clergé par le souverain. Il conseillera cette mesure au jeune Louis XVI comme un des remèdes possibles aux embarras financiers dans lesquels se sont débattus, sans succès, les plus habiles surintendants de la royauté ; il ne se lassera pas de dénoncer le parasitisme des gens d'Église, car il estime que « tout homme qui ne fait rien est un homme dangereux ».

L'anticléricisme virulent de d'Holbach n'était donc pas le fait d'une humeur atrabilaire, mais d'une passion généreuse pour le bien de tous. Dans l'œuvre du baron abondent les textes qui révèlent pourquoi se renouvelle sans cesse son ardeur combative. Son érudition considérable lui permet de généraliser, *mais le prétexte de ces critiques est dans le monde même où il vit*. On lui reproche de s'être beaucoup répété. Critique d'homme de lettres qui lui attrait été légère. Il ne recherche pas l'originalité, mais l'efficacité. Son attitude est celle d'un combattant qui continue à porter des coups parce qu'il le faut bien, puisque l'ennemi est toujours debout ⁸¹. Son opiniâtreté et son optimisme montrent en lui non pas un homme qui pense et agit en isolé, mais un

⁸¹ En 1771 un arrêt du Conseil enjoint à l'Académie de soumettre ses discours à l'approbation de deux docteurs de Sorbonne.

Dans les *Œuvres complètes* de Voltaire (t. LXIX, p. r34), une lettre à d'Alembert confirme ces tentatives : « Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant censeurs royaux, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de superstition, de tyrannie, de tolérance, de persécution et même de Saint-Barthélemy, car soyez sûr qu'on voudrait en faire une dé nous tous » (23 décembre 1772).

homme qui se veut et qui est l'homme lige d'une classe en plein essor, l'homme de ce tiers état qui n'est encore rien dans l'État, mais qui bientôt, dans les grands moments de la Révolution, se confondra avec la nation.

Ainsi l'Église catholique romaine apparaissant comme la clef de voûte de tout l'édifice, ce fut une nécessité historique pour la bourgeoisie française de commencer par la critique du ciel. Elle ne pouvait progresser dans aucun domaine, philosophique, scientifique, économique ou politique, sans d'abord briser les chaînes dans lesquelles la théologie ligotait les consciences et cherchait à éterniser les structures politiques et sociales de la féodalité. Tel fut le contexte historique de l'athéisme de d'Holbach comme des fureurs de Voltaire contre « l'infâme ».

[57]

Suivons le baron escaladant le ciel pour en précipiter les dieux.

« Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur. »

Considérons la liste des ouvrages publiés par les soins de d'Holbach jusqu'en 1770, en Plus des articles pour l'*Encyclopédie* et des traductions d'études scientifiques dont nous avons déjà parlé.

Édition de manuscrits.

1761. BOULANGER : *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*. Ed. à Genève.
1765. FRÉRET : *Lettre de Trasybule à Leucippe*.
1766. BOULANGER : *L'Antiquité dévoilée*. Ed. à Amsterdam.
FRÉRET : *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*.
- [1767]. *Le Militaire philosophe*, par un ancien officier. (Les deux éditions de Londres sont datées 1768.) La dernière partie

est attribuée à d'Holbach.

1770. DUMARSAIS : *Le Philosophe*, in *Recueil philosophique*.

Traductions (et adaptations).

1767. J. DAVISSON : *De l'imposture sacerdotale*. Londres.

TRENCHARD : *L'Esprit du clergé*. Londres.

1768. COLLINS : *Examen des prophéties...* Londres.

JOHN TOLAND : *Lettres philosophiques*. Londres.

LUCRÈCE. *De la Nature des choses* (traduction faite par Lagrange, précepteur des enfants du baron ; il est probable que le baron et Diderot ont revu le texte).

Œuvres personnelles.

1761. ⁸² *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, par feu M. Boulanger.

[1767]. *La Théologie portative, ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, par M. l'abbé Bernier. Londres, 1768.

1768. *La Contagion sacrée, ou Histoire naturelle de la superstition*. Londres.

De la cruauté religieuse. Londres. ⁸³

1769. *L'esprit du judaïsme...* Londres.

⁸² La date et le lieu de parution du *Christianisme dévoilé* sont objets de controverses. Voir plus loin note 1, p. [94].

⁸³ Cette œuvre est souvent indiquée comme étant la traduction d'un ouvrage anglais : *Considerations upon war, upon cruelty in general, and religious cruelty in particular* (1761), mais on y reconnaît les idées et le style propres à d'Holbach.

1770. *Examen critique de la vie et des écrits de saint Paul*, par feu M. Boulanger. Londres.

Histoire critique de Jésus-Christ, ou Analyse raisonnée du Évangiles (s.l.).

Système de la nature, ou Des Lois du monde physique et du monde moral, par M. Mirabaud. Londres.

Cette liste révèle trois filiations bien distinctes : le courant libertin français ⁸⁴, les libres penseurs anglais matérialistes ou non, le matérialisme de l'antiquité ⁸⁵.

Tous les manuscrits français édités par d'Holbach avec le concours de Naigeon (et sans doute de son frère, qui recopiait les manuscrits pour les éditeurs) avaient été rédigés dans la première moitié du siècle par des hommes érudits, distingués, respectables, mais indociles à l'autorité de l'Église, interprétant les Écritures et son propre passé. Au sens où l'entendait Bossuet, ils avaient tous été des hérétiques. Chacun avait en effet cherché pour son propre compte à fonder en raison sa croyance, attitude typiquement rationaliste où se reconnaît l'empreinte maudite de cet esprit de libre examen qui fut l'un des obstacles insurmontables à la réconciliation entre les Églises protestantes et le catholicisme. Les uns et les autres échappent à la confusion qui s'était produite à l'époque de la Régence entre le libertinage d'esprit, attitude philosophique, qui confond sous le même vocable toutes les nuances de l'irréligion, et la débauche la plus crapuleuse. Fréret et Dumarsais, qui, dans leur jeunesse, ont fréquenté la coterie Boulainvilliers ⁸⁶, sont

⁸⁴ Voir dans la préface de J. Varloot à DIDEROT : *Textes Choisis*, t. I, un tableau chronologique des œuvres de la #génération qui entre 1740 et 1750 monte à l'attaque ».

⁸⁵ La vigueur de l'offensive est saluée avec joie par tout le c parti », par tous les e frères ». Voir de nombreuses lettres de Voltaire dans les t. LIX et LX de l'édition citée.

⁸⁶ BOULAINVILLIERS (1658-1722) : anima une société qui se réunissait chez le duc de Noailles. On y discutait fort librement de tous les grands problèmes fondamentaux : origine du monde,

déjà sans conteste des libres penseurs. Dumarsais (1676-1756) avait été tenu par ses contemporains pour un grammairien très subtil, et nul ne s'était étonné qu'il donnât à l'Encyclopédie des articles de [59] grammaire, de linguistique et même d'histoire et de mythologie. Il faisait confiance à l'éducation pour détruire les idées religieuses et apprendre aux hommes à mieux penser pour vivre mieux.

On a parfois attribué son *Essai sur les préjugés* à d'Holbach. Pourtant ce rationalisme idéaliste n'est guère le fait du baron, et c'est bien ce qu'ont pensé les contemporains. La correspondance entre Frédéric II, Voltaire et d'Alembert au cours de l'année 1770 ne laisse aucun doute à ce sujet. L'éditeur des *Œuvres complètes* de Dumarsais ⁸⁷, qui a eu les informations orales les plus sûres (Naigeon vit encore), n'hésite pas davantage sur cette paternité. Par contre on n'a jamais pu éclaircir sérieusement l'origine du *Militaire philosophe*, qui connut un vrai succès auprès d'un large public comme de Voltaire ⁸⁸ Mais dans la dernière partie on crut reconnaître l'intervention de d'Holbach.

Autre relais avec le libertinage philosophique du début du siècle, les travaux de Fréret (1688-1749). Savant fort estimé, il fut membre en 1714 de l'Académie des inscriptions, et, si son zèle de recherches était bien connu, peu supposèrent que ce spécialiste d'histoire ancienne, de mythologie et de chronologie des premiers âges en tirait secrètement des armes contre la religion. Sa *Lettre de Thrasybule à Leucippe* fut appréciée de tous les grands philosophes contemporains de d'Holbach. Elle prépare le sensualisme de Condillac, comme le matérialisme de Diderot et de d'Holbach. La première mention qui est faite

des êtres et des espèces. On y étudiait les grandes doctrines du siècle : Descartes, Spinoza Locke. Fréret, tout jeune, fut le précepteur des enfants du duc de Noailles.

⁸⁷ Dans l'édition Pougin des *Œuvres complètes* de Dumarsais, on précise que le premier essai de Dumarsais, *Le Philosophe*, avait été imprimé à Amsterdam en 1743, dans un petit recueil in-12 : *Nouvelles Libertés de penser*.

⁸⁸ Cf. lettre de Voltaire à Damilaville, 18 novembre 1767 : « On a imprimé en Hollande des Lettres du P. Malebranche ; l'ouvrage est intitulé *Le Militaire philosophe* ; il est excellent ; le P. Malebranche n'aurait jamais pu y répondre. Il fait une très grande impression dans tous les pays où l'on aime raisonner. » (VOLTAIRE : *ouvr. cité*, t. LX, P. 327.) Voir aussi en tête des *Œuvres complètes* de Dumarsais (7 vol., chez Pougin, 1797) l'éloge de Dumarsais par d'Alembert.

de l'édition réalisée par les soins de d'Holbach se trouve d'ailleurs dans une lettre de Voltaire à Damilaville (16 octobre 1765) ⁸⁹.

Tous également connaissaient *l'Examen critique des apologistes de [60] la religion chrétienne* (1767). Ce travail considérable avait introduit en France une méthode historique absolument originale à cette époque, la confrontation entre les dogmes, les pratiques et l'histoire des grandes religions. Voltaire, au moins autant que d'Holbach, y puisera sans fin, de même qu'il empruntera lui aussi beaucoup, dans son ardeur passionnée à détruire toute croyance en l'authenticité des récits bibliques, à M. de Mirabaud (1675-1760).

Ce dernier homme, distingué, comme l'assure d'Holbach, le présentant dans la préface du *Système de la nature* comme l'auteur du livre, contribua de toute son érudition à l'attaque générale contre les « Livres Saints ». On retrouve dans son étude *Opinion des Anciens sur les Juifs* ⁹⁰, éditée en même temps que *l'Examen critique du Nouveau Testament* (1769), nombre de passages dont Voltaire s'est emparé.

Autre allié et ami précieux pour d'Holbach et tout le clan encyclopédique : Nicolas-Antoine Boulanger (1722-1759). Boulanger côtoie par son métier d'ingénieur des Ponts et Chaussées des réalités étrangères à nos amis. Il connaît la dure condition des paysans auxquels il fait remuer des tonnes de terre et de cailloux pour établir des routes, des ponts, des canaux. Il découvre ainsi les aspects les plus criants de l'inégalité sociale. En même temps, il accumule un grand nombre d'observations sur la nature et l'ordre des couches de la terre. Ces observations font germer des hypothèses nouvelles pour expliquer l'histoire de la terre :

Boulanger devine qu'elle ne peut correspondre aucunement au schéma de la Genèse. Il se préoccupe de replacer l'homme dans cette nature primitive et s'efforce de découvrir les étapes de son évolution morale et sociale en liaison avec les transformations, les bouleverse-

⁸⁹ Sur la façon dont se transmettaient les précieux petits volumes et le milieu qui s'y intéressait, voir aussi dans la *Correspondance* de Lavoisier la lettre du 6 juillet 1767. « La lettre à Thrasybule de M. de Villers est chez M. Guettard avec le nom de M. de Villers dedans. Ainsi, il peut être tranquille. »

⁹⁰ Mirabaud a beaucoup puisé lui-même dans les très savants ouvrages d'exégèse de R. Simon (voir plus loin, Introduction à l'Histoire critique de Jésus-Christ).

ments prodigieux dont les premiers hommes ont peut-être été témoins. Il se défie de la métaphysique et son immense érudition vient souvent fournir des suggestions et interprétations jamais entrevues alors à l'entreprise impie du baron. Sa mort prématurée laissa son œuvre inachevée. Diderot et d'Holbach veillèrent à l'édition de deux importants manuscrits : les *Recherches sur l'origine du despotisme oriental* (1761), *L'Antiquité dévoilée par ses usages* (1766), qui témoignent tous deux de la [61] passion avec laquelle Boulanger avait essayé d'esquisser d'un point de vue historique la formation des premières sociétés, l'apparition et le développement du sentiment religieux ⁹¹. Contre les mythes de l'âge d'or et du bon sauvage à la Jean Jacques, il avait essayé avec des moyens encore bien rudimentaires d'élucider le mystère des origines. Ses études et ses opinions contribuèrent beaucoup à persuader le baron du caractère irrationnel et antiscientifique de la cosmogonie enseignée par l'Église. La contradiction entre la foi et la science fut ainsi un des éléments stables du rationalisme athée qui caractérise toutes les œuvres écrites dans cette période de recherches et de lente maturation.

Autre mine et autre notable et durable influence, celle de la philosophie anglaise. Mais, alors que Voltaire s'était attaché à faire connaître surtout Locke ⁹², dont le déisme et l'empirisme lui agréaient, et la physique newtonienne, qu'il oppose sans cesse au ridicule des « tourbillons de Descartes », d'Holbach se rattache à Bacon, à Hobbes, « le premier matérialiste moderne », et à ses continuateurs, moralistes plus

⁹¹ De Boulanger, M. R. Hubert, si incompréhensif parfois du sens même de la bataille menée par d'Holbach contre la religion, a pu écrire : a Boulanger, après avoir frappé tous ceux qui l'approchèrent par l'amplitude de ses connaissances et la sagacité de ses intuitions scientifiques, apparaît comme un véritable précurseur de la sociologie contemporaine, pénétré d'esprit positif ' soucieux des vastes synthèses et avant tout préoccupé de traiter les faits suivant une méthode unique d'*induction* expérimentale. a Ce n'est pas un mince éloge.

⁹² L'ouvrage de Locke qui eut le plus d'influence en France : *An Essay concerning human understanding*, datait de 1690. Deux traductions avaient été faites en français par Pierre Coste en 1700 et en 1729, avant que Voltaire, très jeune, ne s'y intéressât. Mais il est vrai que le grand prestige de Voltaire fut décisif. Ses *Lettres anglaises* (1734) vinrent en un moment opportun proposer une philosophie de compromis à tout un milieu détaché du dogme sans ose aller encore jusqu'à une négation radicale de la religion.

que philosophes, de moindre envergure mais ardents polémistes : Toland et Collins.

De John Toland (1670-1722) il présente les *Letters to Serena* (1704) sous le titre : *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés, du dogme, de L'immortalité de l'âme, de l'idolâtrie et de la superstition, sur le système de Spinoza et sur l'origine du mouvement dans la matière*. D'Holbach en use très librement non seulement avec le titre mais avec le texte. C'était dans la manière du temps. Diderot procède de même avec Shaftesbury, comme avec les Anciens [62] pourtant infiniment révéérés⁹³. La traduction de d'Holbach Laisse ainsi apparaître qu'il était à la fois, mais pour des raisons différentes, anti-spinoziste et anti-leibnizien.

D'Anthony Collins (1676-1729), disciple et ami de Locke, d'Holbach exploite les ouvrages de polémique contre la religion chrétienne et traduit en 1768 *l'Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*. Le nom de Collins était déjà connu en France par les échos de sa dispute avec Clarke, commentateur ecclésiastique de Newton. Il avait été l'animateur d'une secte composée, écrivait-il, d'esprits forts ou de gens qui pensent librement. De son essai : *A Discourse of free thinking* (1713) date une attitude qui devait faire une longue carrière, celle de libre penseur.

Le libre penseur écarte ce qui lui semble faux, mais garde ce qui lui semble vrai ; bien loin d'être un sceptique, il tient pour la puissance effective de la raison, qui fonde la véritable justice.

Les autres études de Collins : *Discours sur la liberté de pensée* (1714) et *Recherches sur la liberté de l'homme* (1715), conduisaient, malgré certaines précautions de forme, au matérialisme.

Pour bien apprécier toute l'intimité de ces liens avec la philosophie anglaise, n'oublions pas les amitiés nouées à Leyde, amitiés auxquel-

⁹³ Voir la traduction par Diderot de *l'Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury (1745). *L'Essai sur les règnes de Claude et de Néron, sur la vie et les écrits de Sénèque* (1778) comporte plus de commentaires que de passages traduits.

les d'Holbach demeurera fidèle ⁹⁴. On verra souvent paraître dans son salon, outre ses vieux amis, les Anglais notables de passage à Paris. Le brillant acteur David Garrick, directeur de théâtre, fabricant de drains, cultivé et à sa façon philosophe, se plut beaucoup dans le salon de d'Holbach et semble avoir pris une part active aux discussions qu'y poursuivaient dans les années 1764-1765 Diderot, Morellet, Marmontel et les amis Helvétius et d'Alembert, qui le reçurent à leur tour. Voltaire, écrivant à Lekain, l'appelait « Monsieur le Garrick de [63] France ». David Hume ⁹⁵ aussi se plaisait dans cette compagnie, mais sans tenir compte des avis de d'Holbach, il emmena Jean-Jacques Rousseau en Angleterre, ce qui lui vaudra la méchante affaire que l'on sait. Walpole, adversaire politique de Wilkes, fréquente aussi l'hôtel de la rue Saint-Roch, mais il affectera toujours de ne s'y être lié avec quiconque.

Ces amitiés, sa grande curiosité, des nécessités peut-être plus pratiques (L'édition de ses manuscrits et l'obligation d'assurer leur va-et-vient entre Londres, Amsterdam et Paris) poussent d'Holbach à risquer comme Rousseau et Helvétius le voyage d'Angleterre. Il y passe l'été 1765 ; mais il n'en revint pas comme Helvétius « fou à lier des Anglais ». Bien qu'il ait sciemment beaucoup emprunté aux Anglais, d'Holbach ne tomba jamais dans l'anglomanie encore de bon ton à cette date. Avec quelle perspicacité il dénonce au contraire à son retour ce régime curieux où l'aristocratie foncière, les « marchands » et le clergé accaparent les richesses.

Ne croyez pas que le partage de la richesse ne soit inégal qu'en France. Il y a deux cents seigneurs anglais qui ont chacun six, sept, neuf jusqu'à dix huit cent mille livres de rente ; un clergé nombreux qui possède, com-

⁹⁴ Wilkes, après son exil sur le continent, était devenu l'homme le plus représentatif du libéralisme anglais. Il lutta avec sincérité pour la réforme parlementaire réelle. Selon une évolution depuis lors bien connue, Il n'en fut pas moins à la fin de sa vie partisan d'une répression brutale contre les rébellions des couches les plus misérables.

⁹⁵ David Hume avait été nommé secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Paris en 1-763. Déiste et empiriste à la manière de Locke, il s'étonna beaucoup des formes d'irréligion à la mode à Paris et, plus encore, qu'on pût être athée. Voir l'anecdote rapportée par DIDEROT Lettre à Sophie Volland », 6 octobre 1765, O.C., t. XIX, p. 185.

me le nôtre, un quart des biens de l'État mais qui fournit proportionnellement aux charges publiques, ce que le nôtre ne fait pas ; des commerçants d'une opulence exorbitante ; jugez du peu qui reste aux autres citoyens.

Il n'est pas dupe non plus des prétentions des Anglais sur le plan politique : « Le monarque... est autant et plus maître de tout qu'aucun autre souverain. » Il moque au passage « le président de Montesquieu qui a dit tant de bien (du gouvernement anglais) sans le connaître ⁹⁶ ». Et, dans cette société, la morgue et la brutalité des grands, la servilité des petits, l'hypocrite austérité puritaine lui ont profondément déplu. Il n'y retournera plus, [64] bien qu'il continue à s'y faire éditer. Il utilisera cette expérience pratique de la monarchie parlementaire dans *Le Système social*, *La Politique naturelle*, *La Morale universelle* et *l'Éthocratie*.

Enfin dans ce creuset où se rassemblent tant d'éléments, il ne faut pas négliger non plus la forte culture classique de d'Holbach. Les maîtres à penser de l'Antiquité qu'il révère le plus sont des historiens, des moralistes et des politiques, et les Latins plus que les Grecs. Son étonnante mémoire lui offre à tout propos quelque citation de Tite-Live ou de Tacite, de Cicéron ou de Sénèque. Et il situera lui même sa philosophie sous le parrainage du *De natura rerum*. Il s'intéresse de très près à la traduction de cette œuvre qui contient sans conteste l'exposé le plus remarquable du matérialisme antique. Il en a chargé Lagrange, précepteur de ses enfants.

Grimm confirme dans sa *Correspondance* la situation de Lagrange auprès du baron et loue la qualité de la traduction :

Nous avons eu cette année deux traductions nouvelles d'ouvrages classiques qui ont occupé le public et dont il faut parler ici.

La première est la traduction du poème de Lucrèce : *De natura rerum*, par M. de Lagrange. Ce traducteur a été anciennement instituteur au collège de Beauvais, où M. Thomas régentait aussi. Il s'est chargé depuis de

⁹⁶ Toutes ces citations concernant l'Angleterre sont extraites d'une lettre de Diderot à Sophie Volland du 6 octobre 1765 dans laquelle il relate longuement les impressions de d'Holbach. Voir aussi dans *Le Système social*, T. II, ch. VI : Réflexions sur le gouvernement britannique (Londres, 1774).

l'éducation des enfants de M. le baron d'Holbach, et c'est dans ses moments de loisir qu'il a entrepris et achevé la traduction de Lucrèce ⁹⁷.

Voltaire considère également avec estime ce travail toujours difficile, mais, orfèvre en la matière, il lit attentivement les commentaires et les notes. Il y décèle, non sans inquiétude, une prise de position matérialiste qu'il distingue fort bien de celle de Lucrèce. Tout en préservant à l'occasion et à sa manière le rigoureux anonymat de d'Holbach, Voltaire dès 1768 engage contre l'athéisme de d'Holbach une controverse qui sera sans issue.

Ce qu'on imagine sans doute fort mal, c'est le succès avec lequel furent accueillies toutes ces publications. Éditées à l'étranger en petit nombre d'exemplaires, diffusées clandestinement, leur prix était abusif : rareté et cherté dont se plaint souvent Voltaire. C'est peut-être dans sa *Correspondance* qu'on [65] devine combien le travail de la « synagogue » fut apprécié des contemporains. Pas une de ces plaquettes ne circule sans que Voltaire en informe ses amis et la commente.

De moins informés que lui furent dupes sans doute de ces faux passeports et attribuèrent à des auteurs disparus : feu M. Boulanger, feu M. Mirabaud, l'honorable John Trenchard, Damilaville ⁹⁸, Dumasais, la plupart de ces œuvres impies. Cela est si vrai qu'après la mort de nos amis philosophes, on retrouvera glissés dans les œuvres complètes des uns et des autres les écrits de d'Holbach demeurés anonymes. Diderot résume avec pittoresque l'impression du public des connaisseurs lorsqu'il écrit à ses amis :

Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur ; je tremble toujours que quelqu'un de ces téméraires artilleurs-là ne s'en trouve mal. Ce sont

⁹⁷ Grimm : *ouvr. cité*, t. VI, première partie, 15 août 1768, p. 142.

⁹⁸ Par contre, Grimm ne s'y trompe pas : « L'éditeur dit que cette note est de M. Damilaville : M. Damilaville aurait plutôt pris la lune avec ses dents que d'écrire une ligne de cette note ; mais vous verrez qu'il en sera de feu M. Damilaville comme de feu M. Boulanger : tout ce que les vivants de l'Ile-de-France et du pays de Gex voudront faire passer en pacotille de vérités hardies sera mis sur leur compte. » (Grimm : *Correspondance littéraire*, t. VI, première partie, avril 1769.)

des *Lettres philosophiques* traduites ou supposées traduites de l'anglais de Toland ; ce sont des *Lettres à Eugénie* ; c'est *La Contagion sacrée* ; c'est *l'Examen des prophéties* ; c'est *la Vie de David* ou de *l'Homme selon le cœur de Dieu*. Ce sont mille diables déchaînés. Ah ! Madame de Blacy, je crains bien que le Fils de l'Homme ne soit à la porte ; que la venue d'Élie ne soit proche, et que nous ne touchions au règne de l'Antéchrist ⁹⁹.

M. R. Hubert a tort de railler « les lourds boulets de pierre de d'Holbach qui venaient quand la bataille était terminée ». Elle ne l'était pas en 1770 ; elle ne l'est pas encore de nos jours. Mais, ce qui est bien vrai, c'est que, dans le chemin de l'impiété, d'Holbach avait été précédé par une avant-garde qui avait découvert, amassé une réserve considérable de principes, d'arguments et de matériaux de valeur. Ce qui est vrai, c'est que nous sommes, au temps où il écrit, en pleine explosion d'irrévérence [66] religieuse. Ce qui est vrai, c'est que d'Holbach n'a jamais dédaigné d'utiliser quoi que ce soit de valable, quelles qu'en fussent les intentions propres, et n'a rien dissimulé de ses emprunts. De toute évidence il n'en est encore qu'à une étape critique, qui est le moment le moins original d'une philosophie. Il n'est pas encore en état de pouvoir substituer à la conception biblique une autre conception du monde. Mais il accumule les fagots du bûcher où déjà il rêve de voir flamber les diableries du passé. Sa rupture avec la « superstition » ne le mènera ni au pyrrhonisme ni au déisme. Pour le moment, tout ce qui est hétérodoxe s'excite en le lisant et applaudit ; chacun pouvant y reconnaître quelque aspect familier d'une de ces doctrines proscrites au cours des siècles par Rome, la Sorbonne et le Trône.

L'athéisme de d'Holbach se situe donc au confluent de courants très divers où se reconnaissent cependant des éléments d'inspiration stable qu'il utilise indifféremment avec pour seul souci l'efficacité des coups qu'il porte.

Ainsi, pendant ces dix années, malgré l'éparpillement apparent des travaux et des préoccupations, tout semble avoir convergé vers un

⁹⁹ DIDEROT : *ŒUVRES* (édition citée), 22 novembre 1768, t. XIX, p. 308. L'éditeur ajoute en note que tous ces ouvrages imprimés en 1768 à Amsterdam sous la rubrique de Londres étaient de la composition du baron d'Holbach.

même but. *L'Histoire critique de Jésus-Christ* met en quelque sorte un terme à cette campagne antireligieuse. La phase critique est close. D'Holbach, commentateur-éditeur des oeuvres d'autrui, a mûri sa propre philosophie : le *Système de la nature* éclate comme une bombe en 1770, dans le même temps que commence à circuler *l'Histoire de Jésus-Christ*.

Toutes les grandes œuvres d'éthique et de politique vont suivre et se grouper entre 1770 et 1776 ¹⁰⁰.

Mais dès la décade 1760-1770 (certains aspects de la pensée de d'Holbach ont acquis leurs contours définitifs et notamment son athéisme. Déjà, nous l'avons vu, les plus avertis de ses contemporains aperçoivent tout ce qui va l'isoler, avec Diderot, loin des déistes comme des sceptiques ou dès empiristes, dans le camp impopulaire et mal peuplé du matérialisme ¹⁰¹.

¹⁰⁰ Voir la liste des œuvres avant 1770, Après 1770 : *Le Bon Sens* (1770) ; *La Politique naturelle du Discours, vrais principes du gouvernement* ; *Le système social* (1773) ; *l'Éthocratie, La Morale universelle* (1776).

¹⁰¹ Cf. Diderot à Sophie Volland : « La religion chrétienne est presque éteinte dans toute l'Angleterre. Les déistes y sont sans nombre ; il n'y a presque point d'athées ; ceux qui le sont s'en cachent. Un athée et un scélérat ne sont que synonymes pour eux. » (DIDEROT, 6 octobre 1765, L XIX, p. 185.)

[67]

Un rationalisme athée, intransigeant et agressif

[Retour à la table des matières](#)

La social-démocratie fait reposer toute sa conception sur le socialisme scientifique, c'est-à-dire sur le marxisme. La base philosophique du marxisme, ainsi que l'ont proclamé maintes fois Marx et Engels, est le matérialisme dialectique qui a pleinement fait siennes les traditions historiques du matérialisme du XVIIIème siècle en France et de Feuerbach (première moitié du XIXème siècle) en Allemagne, matérialisme incontestablement athée, résolument hostile à toute religion. (*LÉNINE,, De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion* ¹⁰².)

Un des traits caractéristiques de l'athéisme de d'Holbach est d'apparaître comme un rationalisme très moderne dont les préoccupations dominantes seront non de résoudre un problème métaphysique, mais de libérer l'homme des funestes effets de ses croyances et de lui enseigner comment ici-bas on peut vivre autrement et mieux, sans dieux et sans prêtres : « Quand on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes, c'est par les dieux du Ciel que la réforme doit commencer ¹⁰³. »

Au cours de ses études et de ses premiers travaux, articles pour l'Encyclopédie et traductions, d'Holbach avait acquis la certitude qu'une seule méthode convient pour parvenir à la vérité, celle des sciences ¹⁰⁴.

¹⁰² *Lénine et la religion*, p. 12, Éditions Sociales, 1949.

¹⁰³ *Système de la nature*, t. II, p. 380.

¹⁰⁴ Certains auteurs se sont demandés si Diderot n'avait pas été pour d'Holbach « l'agent du diable ». Si l'on en croit Garat, rédigeant les *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard* (1820), d'Holbach, arrivant à Paris, croyait encore et « poursuivait l'incrédulité de Diderot » jusque dans les ateliers de

Les hommes se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systèmes enfantés [68] par l'imagination... *C'est dans à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches.* Ce sont elles qu'il doit consulter dans sa religion, dans sa morale, dans sa législation, dans son gouvernement politique, dans les sciences et dans les arts, dans ses plaisirs et dans ses peines. ¹⁰⁵

Elle suppose implicitement que déjà d'Holbach a échappé au dualisme qui oppose Esprit et Matière. Une nature tout entière régie par un ordre universel aux lois immuables est la seule réalité ; le mystère l'exaspère, le miracle le scandalise.

Pour d'Holbach les règles de la logique formelle sont, elles, sacrées et universelles. Tout ce qui leur échappe est suspect. Cette volonté de tout examiner selon une méthode unique de raisonnement donne l'un des fils conducteurs de tous les ouvrages de polémique antireligieuse de d'Holbach. On y retrouve toujours à peu près la même démarche critique précisée par les titres mêmes des premières oeuvres personnelles : *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne ; La Contagion sacrée, ou Histoire naturelle de la superstition ; Histoire critique de Jésus Christ, ou Analyse raisonnée des Évangiles.*

Après Spinoza, Fontenelle, Pierre Bayle, pour ne citer que les plus illustres, d'Holbach pourchasse le surnaturel qui est toujours l'effet d'une cause naturelle dont on ignore la manière d'agir. Il n'y a pas de miracles, il n'y a que des phénomènes que nous ne savons pas encore expliquer. « Un miracle est une chose impossible ; Dieu ne serait point immuable s'il changeait l'ordre de la nature. » Négation du miracle, négation de toute sorcellerie, négation de tout mystère le mène à nier tout ce qui n'est que matière de foi, c'est-à-dire, en fait, toute ré-

l'imprimerie où s'éditionait l'*Encyclopédie*. « Il ne fit point sortir Diderot de cet abîme sans fond et sans espérance de l'athéisme ; Diderot l'y entraîna. » Cette opinion tardive est isolée. On ne possède aucune assertion sérieuse attestant le passage de d'Holbach de la croyance à l'incroyance. Tout semble plutôt l'avoir préparé à une précoce libération : sa forte éducation scientifique, ses amitiés anglaises, le milieu des sceptiques libertins amis de son oncle comme M. de Montamy.

¹⁰⁵ *Système de la nature*, t. 1, chap.2, p.1 et 5 (souligné par nous).

vélation. Aucune religion ne peut résister à des assauts menés selon ces principes.

Au reste, les miracles ne semblent inventés que pour suppléer à de bons raisonnements ; la vérité et l'évidence n'ont pas besoin de miracles pour se faire adopter... Aussi ce sont des choses incroyables qui servent de preuves à d'autres choses incroyables ¹⁰⁶.

[69]

D'Holbach parvient ainsi à la conviction sincère qu'à l'origine des religions on trouve une mystification délibérée. « Il n'y a que des imposteurs qui puissent nous dire de renoncer à l'expérience et de bannir la raison ¹⁰⁷. » Ancien et Nouveau Testaments lui apparaissent donc comme une suite de « rhapsodies informes, ouvrage du fanatisme et du délire ¹⁰⁸ ».

L'immense érudition de d'Holbach, sa méthode d'investigation et de déduction l'amènent à proposer un certain nombre d'explications, en partie encore valables, de la naissance des sentiments religieux et de leur survivance, malgré les progrès des connaissances et des « lumières ».

La peur et l'ignorance ont créé les dieux.

Comment d'Holbach imagine-t-il la naissance des sentiments religieux parmi les premiers hommes ? Pour lui, pas d'idées innées, pas de révélation. Les hommes primitifs, dans leur lutte contre la nature, ressentirent des épouvantes inouïes. Ils ressentirent dans leur chair les conséquences effroyables de leur faiblesse, sans percevoir l'enchaînement des phénomènes entre eux, ni imaginer aucun moyen efficace de protection. Saisons, disettes, déluges, bêtes sauvages, tonnerre, grêle,

¹⁰⁶ Ces citations ont été prises dans le chap. VI du *Christianisme dévoilé*; voir Textes choisis, p. 111. Voir aussi le chap. IV de *La Contagion sacrée* : « Dans les sociétés instruites, il ne se fait plus de miracles ; alors le sacerdoce, faute de pouvoir en opérer de nouveaux, est réduit à faire usage des miracles anciens. » à (*La Contagion sacrée*, chap. IV : « Du sacerdoce », p. 81.)

¹⁰⁷ Voir plus loin *Le Christianisme dévoilé*, chap. VI.

¹⁰⁸ Préface de *l'Histoire critique de Jésus-Christ*.

avalanches, raz de marée, tout leur était également redoutable et incompréhensible :

Toutes les causes durent être des mystères pour nos sauvages ancêtres ; la nature entière fut une énigme pour eux. Du reste, ajoute d'Holbach, il en est toujours ainsi... le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles dans tous les effets frappants dont il ne peut rendre compte.

À ces maux quotidiens, encore faut-il ajouter l'effet des grandes catastrophes, déluges, glaciations, embrasements volcaniques, tremblements de terre, rivages engloutis, qui ne purent qu'affoler de terreur les peuples primitifs. « L'ignorance, les [70] alarmes, les calamités » sont donc les origines communes de toutes les notions religieuses. « L'ignorance et la crainte sont les deux sources fécondes des égarements du génie humain... ¹⁰⁹ ».

Les hommes, en cet état de peur et d'ignorance, tournèrent leurs regards vers le ciel pour y chercher les agents inconnus qui les avaient si cruellement désolés, et, comme les hommes ne jugent jamais des objets qui leur sont inconnus que d'après les modèles qui leur sont familiers, ils prêtèrent aux puissances surnaturelles des mobiles pour eux compréhensibles, l'amour, la haine, la cupidité. Les premières représentations religieuses furent très confuses. A l'animisme succède le fétichisme, qui fit arbitres des destinées humaines, des pierres, des arbres, des animaux.

Avec une grande pertinence, malgré l'état très fragmentaire des connaissances en ce domaine, d'Holbach devine quelques grandes étapes qui, du fétichisme, vont mener l'homme au polythéisme et au monothéisme. C'est dans *le Système de la nature* ¹¹⁰, auquel a certainement collaboré Diderot, qu'on trouvera les analyses les plus fortes en un style ample et dense. Mais, dans *La Contagion sacrée*, il exprime avec beaucoup de force ce qui demeurera toujours pour lui la cause fondamentale des préjugés religieux. Aux terreurs originelles se sont ajoutées les terreurs sociales :

¹⁰⁹ D'HOLBACH : *La Contagion sacrée*, chap. 1 « Origine de la superstition ». Voir *Textes choisis*, p. 155.

¹¹⁰ Voir D'HOLBACH : *Textes choisis*, t. II.

Il n'est point de nation qui n'ait essuyé des revers, des désastres, des infortunes ; on les prit toujours pour des marques de la colère du ciel, faute d'en connaître les causes naturelles ¹¹¹. (*La Contagion sacrée*, chap. 1.)

De très belles sentences résument cette conviction. « Tout homme qui souffre, qui tremble et qui ignore est exposé à la crédulité. »

[71]

Les hommes ont fini par s'élever à la conception d'un dieu unique, monarque tout-puissant de la terre et des cieux. Mais ils n'ont pu l'inventer qu'en empruntant à eux-mêmes et au contexte social environnant, d'où l'anthropomorphisme plus ou moins net de toutes les grandes religions ¹¹². L'objet premier d'un culte fut toujours l'espoir de se concilier les grâces de celui dont on redoute les caprices, les vengeances, les fureurs. Il fallut ainsi sacrifier ce que l'on avait de plus cher, les plus belles bêtes du troupeau, les plus belles gerbes de blé, parfois même les sacrifices humains furent nécessaires. L'évolution des sociétés vint interdire, très tardivement, de telles pratiques. Puis la théologie ajouta à un ensemble de qualités proprement humaines des attributs métaphysiques. Dieu devint un mystère impénétrable ; la raison, la science, des ennemies dangereuses pour la théologie. Nous verrons comment, dans le *Système de la nature*, d'Holbach s'attaque aux preuves de l'existence de Dieu et pourchasse l'idéalisme de Berkeley et toute forme d'idéalisme jusque dans leurs derniers retranchements.

Grâce aux mystères de la révélation, des dogmes, des pratiques, les hommes renoncèrent, en matière de foi, à l'usage de la raison et accep-

¹¹¹ Voir le texte d'Engels : « La religion est née à l'époque extrêmement reculée de la vie arboricole des représentations pleines d'erreurs toutes primitives des hommes concernant leur propre nature et la nature extérieure les environnant. » (« Ludwig Feuerbach », dans MARX-ENGELS. *Études philosophiques*, p. 55, Éditions Sociales, 1952.). La meilleure étude marxiste d'ensemble et la plus récente demeure celle de Ch. HAINCHELIN : *Les Origines de la religion*, Éditions Sociales, 1955. Voir aussi PALFARIC : *De la foi à la raison*.

¹¹² Le mot a été créé par d'Holbach. C'est un de ses apports au vocabulaire philosophique. Un très important développement est consacré à cette idée dans *Système de la nature*, livre II, p. 195.

tèrent des médiateurs entre eux et la divinité Les prêtres, ministres de Dieu, possèdent le droit exclusif

d'entendre et d'expliquer les Saintes Écritures, et nul mortel ne peut se promettre d'obtenir le bonheur futur s'il n'a pour leurs décisions la soumission qui leur est due ¹¹³.

Dès cette époque aussi, d'Holbach explique par des raisons sociales et politiques la persistance des « préjugés » religieux. Certes, il dénonce la paresse d'esprit des individus à qui l'on a inculqué dès l'enfance des opinions dont on les persuade ensuite qu'elles étaient innées :

L'éducation l'accoutuma dès l'enfance à porter le joug ; l'habitude lui rendit ce joug nécessaire ; la tyrannie le força de le porter toute sa vie ; l'ignorance [72] l'empêcha de connaître sa propre dignité et d'examiner les droits de ceux qui la foulaient à leurs pieds ¹¹⁴.

Mais l'aspect le plus original de la démonstration de d'Holbach c'est la lucidité avec laquelle, partant du fait que « la liberté de penser sera toujours funeste au sacerdoce », il a vu que toutes les forces de l'État doivent peser sur les consciences pour maintenir des « opinions absurdes ».

Conscient du rôle de l'État et, dans une certaine mesure, de la nature de l'État, qui n'est le plus souvent qu'une ligue de quelques-uns « pour tromper et dépouiller tous les autres », il veut démontrer qu'il peut y avoir une morale sans religion. Dès ses premiers écrits, il va donc dénoncer l'échec de la morale religieuse et le rôle réactionnaire de l'Église dans la société, le lien d'intérêt existant entre les tyrannies religieuse et politique.

¹¹³ Préface à l'*Histoire critique de Jésus-Christ*. Voir aussi *La Contagion sacrée*, chap. V. « Du sacerdoce ».

¹¹⁴ *Le Christianisme dévoilé*, chap. I : « De la nécessité d'examiner sa religion et des obstacles que l'on rencontre dans cet examen ».

D'Holbach prend pour critère de cet échec le bonheur individuel et l'utilité sociale. Il attache la plus grande importance à cette démonstration, car les déistes lui opposeront comme vérité d'évidence qu'il faut maintenir la religion comme gendarme de la moralité publique. Voltaire ne cessera jamais de l'attaquer sur ce point et, en 1768, alors qu'il a lu *Le Christianisme dévoilé* et *La Contagion sacrée*, il écrit au marquis de Villevieille :

Mon cher marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et le fanatisme ; il eut détester la persécution ; il rend service au genre humain s'il répand les principes humains de la tolérance ; mais quel service peut-il rendre s'il répand l'athéisme ? (*Lettre au marquis de Villevieille*, 26 août 1768.)

Quoique Voltaire sente très bien sur ce point la faiblesse de son raisonnement, il ne capitulera pas, car son obstination avait des raisons de classe, raisons par nature inébranlables.

C'est par rapport à de tels adversaires qu'il faut interpréter maints passages de *La Contagion sacrée*, du *Christianisme dévoilé* ¹¹⁵ et plus tard, du *Système de la nature*, de l'*Éthocratie* ou de *La Morale* [73] *universelle*. D'Holbach se soucie pas plus de l'opinion des déistes voltairiens que des défenseurs de la morale chrétienne selon, la tradition, ou de ceux qui expriment le scepticisme des milieux aristocratiques, finalement aussi indifférents en matière de morale que de religion.

D'Holbach, utilisant en cette affaire les critiques accumulées par deux siècles de querelles érudites et passionnées, les ordonne autour de trois lignes principales d'attaques, fournies par l'examen du dogme lui-même, de l'histoire des sociétés, des rapports de la politique et de la religion.

Premier coupable : le dogme, avec ses incertitudes et ses contradictions. Depuis le XVIII^{ème} siècle, on a volontiers repris ces thèmes indispensables aux morales sans Dieu du monde moderne. Quelle

¹¹⁵ On trouvera notamment cette condamnation de la morale religieuse aux chap. XI, XII et XIII du *Christianisme dévoilé* et aux chap. VII, X, XI et XII de *La Contagion sacrée* (voir la table des chapitres en tête des extraits).

image de Dieu propose-t-on aux hommes pour modèle ? Le Yahvé de l'Ancien Testament, monarque absolu, despote sanguinaire, ou un Christ de douceur et de pardon ? Chacun choisit selon les circonstances et son tempérament, car la théologie ne peut rien sacrifier du passé. L'Ancien Testament, aux yeux, du chrétien, est aussi respectable et sacré que le Nouveau :

On nous dira peut-être que toutes les religions du monde s'accordent à faire adorer des dieux méchants, mais que l'on pourrait remédier aux inconvénients qui résultent de ces notions fausses, en supposant un dieu parfaitement bon. je répons que cette supposition est totalement impossible. Dès qu'on suppose Dieu l'auteur de toutes choses, on se trouve obligé de lui attribuer également les biens et les maux dont ce monde est le théâtre : si l'on s'obstine à ne lui attribuer que-le bien, en voyant les maux auxquels l'innocence et la vertu même sont exposées ici-bas, on se trouvera forcé de convenir ou que ce dieu si bon ne peut les empêcher ou que ce dieu si parfait y consent, ou que ce dieu si sage les permet, idées qui sont également contraires à la toute-puissance et aux perfections divines ; si un dieu bon est le maître de la nature, les désordres, tant physiques que moraux, que nous trouvons dans le monde, démentiront à tout moment la bonté qu'on lui attribue. Il est donc impossible de proposer aux hommes un dieu qu'il puisse être constamment le modèle de leur conduite et l'objet de leur amour sincère ¹¹⁶.

[74]

Du reste, cette incapacité est confirmée par les textes sacrés eux-mêmes et par l'histoire profane. Les crimes commis au nom de Dieu sont innombrables et monstrueux. Aucun despote connu n'égale Dieu en ce domaine, et les hommes égarés par la certitude de détenir la seule vérité se sont livrés aux sévices les plus cruels sur leurs semblables, allant jusqu'à les détruire physiquement. Sous le prétexte de sauver les âmes, les corps furent torturés et anéantis.

Admettons qu'il ne s'agisse là que d'excès. Mais dans la vie quotidienne, demande d'Holbach, où voit-on qu'un dévot soit forcément honnête homme ? Bien loin de guider, d'obliger l'homme à la vertu, la religion lui fournit les moyens de se dispenser de l'être. La pratique du

¹¹⁶ *La Contagion sacrée*, chap. II. « Des différentes religions ; il ne peut y en avoir de véritable. Des révélations. »

confessionnal, des pénitences, l'espoir que le repentir suprême annulera les fautes de toute une vie, toutes ces manœuvres entretiennent bien plus l'homme dans le péché qu'elles ne l'en arrachent. Du reste, d'Holbach reconnaît souvent que l'idéal moral proposé par l'Église lui fait horreur. Le moine, le saint, loin de provoquer son respect ou son admiration, le scandalisent. Il voit avant tout en eux des illuminés et des égoïstes. L'ascétisme, la retraite hors du monde, la contemplation, tout cela fut inspiré par le désir forcené de conquérir pour soi seul le bonheur éternel. Une société où chacun aurait obéi à l'appel de Dieu dépérirait et s'éteindrait.

Enfin, une religion dont les maximes tendent à rendre les hommes intolérants, les souverains persécuteurs, les sujets esclaves ou rebelles ; une religion dont les dogmes obscurs sont des sujets éternels de disputes ; une religion dont les principes découragent les hommes et les détournent de songer à leurs vrais intérêts ; une telle religion, dis-je, est destructive pour toute société ¹¹⁷.

Cette idéologie immorale et asociale, ennemie des hommes et de l'intérêt bien entendu de l'État, n'a pu survivre qu'en raison de la communauté d'intérêts entre les prêtres et les tyrans. Pour la tyrannie, nul soutien ne s'est avéré plus efficace que celui d'une religion qui justifie ses crimes en en promettant compensation dans l'autre monde. Mais en revanche les prêtres ont toujours eu besoin de l'épée des princes et de leurs bourreaux.

[75]

Le prêtre et le tyran ont la même politique et les mêmes intérêts ; il ne faut à l'un et à l'autre que des sujets imbéciles et soumis ; le bonheur, la LIBERTÉ, la prospérité des peuples leur paraît inquiétante ; ils se plaisent à régner par la crainte, la faiblesse et la misère : ils ne se trouvent forts que lorsque ceux qui les entourent sont énervés et malheureux. Tous deux sont corrompus par le pouvoir absolu, la licence et l'impunité ; tous deux corrompent, l'un pour régner et l'autre pour expier ; tous deux se réunissent pour étouffer les lumières, pour écraser la raison et pour éteindre jusqu'au désir de la LIBERTÉ dans le cœur des hommes. ¹¹⁸

¹¹⁷ Voir plus loin, *Le Christianisme dévoilé*, fin du chap. XIV.

¹¹⁸ *La Contagion sacrée*, chap. V, p. 109.

Une partie du chapitre V et tout le chapitre VI de *La Contagion sacrée* dénoncent ce soutien réciproque que s'accordent le trône et l'autel ¹¹⁹.

Cette attitude de l'Église assure la stabilité des régimes les plus despotiques et freine, quand elle ne peut les empêcher tout à fait, toute recherche, tout progrès. Dans la lettre-préface de *Christianisme dévoilé*, d'Holbach résume fort bien ce qui sera le sens général de son irréductible hostilité :

Comme citoyen, je l'attaque, parce qu'elle me paraît nuisible au bonheur l'État, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se séparer.

Cette conclusion est reprise dans *La Contagion* à peu près dans les mêmes termes, mais on notera qu'elle se trouve en quelque sorte renforcée par l'annonce que le philosophe compte être bientôt en état de remplacer les religions par un système général qui comprendra à la fois une explication du monde et des règles de conduite pour l'individu et les sociétés.

[76]

L'histoire et l'expérience de l'humanité prouvent que les religions surnaturelles sont sans utilité morale ; politiquement dangereuses ; contraires au progrès de la raison scientifique ; vicieuses dans leur origine, leur dogme, leurs représentants.

L'heure est donc venue de les remplacer par un système de croyances naturelles, conformes aux données réelles de la nature et utiles à l'homme et à la société ¹²⁰.

¹¹⁹ D'Holbach ne subit les effets : dans le tome X 11, p. 113 de l'édition Brière (1821) des *Œuvres complètes* de Diderot, il est indiqué que des arrêts du Parlement du 18 août 1770 et du 16 février 1776 condamnèrent un certain nombre d'ouvrages de d'Holbach à être brûlés de la main du bourreau. Parmi eux figurent *Le Christianisme dévoilé*, *La Contagion sacrée*, *La Théologie portative* et *Système de la nature*.

¹²⁰ Voir *La Contagion sacrée*, préface.

Intérêt et limites de l'athéisme de d'Holbach.

On voit de quel profit avaient été pour d'Holbach ses studieuses années de jeunesse, sa collaboration à *l'Encyclopédie*, son amitié avec Diderot, son commerce familial avec les meilleurs écrivains et savants de son temps. Dans ce terreau d'expériences et de connaissances lentement constitué, avait mûri cet athéisme agressif qui caractérise ses premières œuvres. S'il doit beaucoup au passé, il se place cependant d'un coup sur les positions non encore abandonnées par le rationalisme moderne.

On ne peut contester, après avoir lu attentivement *Le Christianisme dévoilé* et *La Contagion sacrée*, que d'Holbach n'ait vu pour l'essentiel les causes profondes de la naissance et de la permanence du sentiment religieux. De plus, avec lucidité, souvent avec talent aussi, il dénonce les intérêts de classe :

Les grands, les riches, les gens du monde, lors même qu'ils sont plus éclairés que le vulgaire, se trouvent intéressés à se conformer aux préjugés reçus, et même à les maintenir ; ou bien livrés à la mollesse, à la dissipation et aux plaisirs, ils sont totalement incapables de s'occuper d'une religion qu'ils font toujours céder à leurs passions, à leurs penchants et au désir de s'amuser ¹²¹,

¹²¹ *Le Christianisme dévoilé*, chap. 1. Voir le texte d'Engels :

« Toute religion n'est que le reflet fantastique, dans le cerveau des hommes, des puissances extérieures qui dominent leur existence quotidienne, reflet dans lequel les puissances terrestres prennent la forme des puissances supra-terrestres. Dans les débuts de l'histoire, ce sont d'abord les puissances de la nature qui sont sujettes à ce reflet et qui dans la suite du développement passent, chez les différents peuples, par les personnifications les plus diverses et les plus variées... Mais, bientôt, à côté des puissances naturelles entrent en action aussi des puissances sociales, puissances qui se dressent en face des hommes, tout aussi étrangères et au début tout aussi inexplicables, et les dominent avec la même apparence de nécessité naturelle que les forces de la nature elles-mêmes. Les personnages fantastiques dans lesquels ne se reflétaient au début que les forces mystérieuses de la nature reçoivent par là des attributs sociaux, deviennent les représentants de puissances historiques. » (*Anti-Dühring*, p. 355, Éditions Sociales, Paris, 1956.)

[77]

et les intérêts d'État qui veillent à leur maintien :

La religion est l'art d'enivrer les hommes de l'enthousiasme, pour les empêcher de s'occuper des maux dont ceux qui les gouvernent les accablent ici-bas. À l'aide des puissances invisibles dont on les menace, on les force de souffrir en silence les misères dont ils sont affligés par les puissances visibles ; on leur fait espérer que s'ils consentent à être malheureux en ce monde ils seront plus heureux dans l'autre ¹²².

Cependant une forme d'incertitude apparaît parfois dans la façon dont d'Holbach imagine les rapports à l'origine de la religion et de l'État. Alors qu'il a si bien saisi le rôle d'auxiliaire de la religion envers certaines formes de domination et d'exploitation des masses par une poignée de privilégiés :

Dans chaque État, le gouvernement ne fut qu'une ligue du souverain avec un petit nombre de sujets favorisés, pour tromper et dépouiller tous les autres ¹²³

et le rôle de cet État dans le triomphe de telle ou telle religion.

Le parti pour lequel le prince se déclara fut toujours orthodoxe, et partant se crut en droit d'exterminer tous les autres ; les orthodoxes dans l'Église furent toujours ceux qui eurent le pouvoir de faire exiler, emprisonner et détruire leurs adversaires ¹²⁴,

il lui arrive de se contredire en affirmant que la religion est « la Boîte de Pandore » d'où sortent tous les malheurs du genre humain, renversant ainsi l'ordre des effets et des causes, que par ailleurs il a le plus souvent correctement déduit. Il a aussi simplifié la complexité des processus psychologiques, sociaux et historiques en imaginant que la

¹²² *Le Christianisme dévoilé*, conclusion.

¹²³ *La Contagion sacrée*, chap. vit, voir plus loin, p. 162.

¹²⁴ *Histoire critique de Jésus-Christ*, p. 378.

religion fut imposée aux peuples par une sorte d'imposture monumentale et délibérée.

[78]

Si nous examinons les choses sans préjugés, tout nous convaincra que la religion ne fut inventée que pour suppléer aux lumières, aux talents, aux vertus et aux soins de ceux qui gouvernent les peuples. ¹²⁵

Pourtant d'Holbach a su voir dans la volonté du prince, c'est à dire dans un changement politique, la clé de la libération des consciences. Sa faiblesse, encore à cette étape, c'est de ne pas voir, ou en tout cas de ne pas dire, déjà, par quels moyens on décidera ces souverains aux réformes escomptées. Là encore, dans la mesure où d'Holbach passe de la critique du ciel à celle de la terre, on aperçoit quelques-unes de ses préoccupations dominantes : critique des grands, de l'inégalité sociale et de la monarchie de droit divin :

Dès lors la justice ne fut faite que pour le misérable ; les grands, les favoris, les riches, les heureux furent dispensés de ses rigueurs ; tout le monde soupira pour le rang, le pouvoir, les titres, les dignités, les emplois ; toutes les voies qui les procurèrent furent réputées légitimes et honnêtes ; chacun voulut se soustraire à la force pour l'exercer sur les autres ; chacun voulut acquérir les moyens d'être méchant sans péril. *De cette manière les citoyens partout se sont partagés en deux classes : l'une composée de la multitude fut opprimée ; l'insolence, l'orgueil, le faste, le luxe, les plaisirs furent le partage de la première ; le travail, le mépris, l'indigence, la faim ; et les larmes furent le partage de la seconde ; l'une eut le privilège de piller, d'outrager, de vexer les malheureux ; l'autre n'eut pas même le droit de se plaindre et fut obligée de digérer en silence les affronts les plus sanglants* ¹²⁶.

¹²⁵ *La Contagion sacrée*, chap. VI, p. 129. Il dit aussi dans le même ouvrage, même chapitre, p. 155 « C'est de la superstition que naissent tous nos préjugés politiques. »

¹²⁶ Ibidem, chap. VII. Voir *Textes choisis*, p. 164.

Critique aussi du régime féodal :

Dans quelques pays de l'Europe, il y a autant de distance entre un noble et un roturier, entre un homme de qualité et un bourgeois qu'entre un homme et un chien. En Pologne, en Allemagne, etc., les seigneurs sont propriétaires des biens et même de la [79] personne de leurs vassaux. Les courtisans et les grands dans les pays despotiques sont des espèces de prêtres qui écartent avec dédain le vulgaire profane de leur idole révéérée ; de même que les prêtres des dieux, ils veulent qu'on leur immole la nature et la raison : tout homme obscur qui ose réclamer contre eux les droits de la justice et de l'humanité leur paraît un insolent ¹²⁷.

Enfin dans son adjuration aux princes et aux souverains qui termine le chapitre, d'Holbach, comme il l'avait déjà fait en conclusion du *Christianisme dévoilé*, réclame non seulement la liberté d'opinion et de croyance, mais aussi des changements politiques non définis et l'amélioration des conditions matérielles d'existence.

D'Holbach ne pouvait évidemment franchir ni les limites que lui imposait l'état des connaissances de son époque, ni les perspectives de sa classe. Aussi, tout en ayant en quelque sorte pressenti des liens organiques entre le pouvoir politique et le rôle de la religion dans la société, il ne pouvait parvenir à une définition exacte de l'État et des rapports de classes. Encore moins pouvait-il concevoir que la lutte des classes était le vrai moteur de l'histoire. Ne perdons pas de vue qu'il s'exprime au nom d'une bourgeoisie qui espère encore beaucoup de la royauté elle-même, au nom d'une bourgeoisie qui portera jusqu'au cœur de la révolution son espoir de réformes opérées par la royauté elle-même, conviction et espoir qu'entretenait le spectacle d'une Angleterre en plein essor commercial et industriel dans le cadre d'une monarchie constitutionnelle.

On peut certes reprocher à d'Holbach ses incertitudes, ses contradictions qui expriment toutes des illusions idéalistes - qu'il s'agisse du passé ou de l'avenir :

¹²⁷ Voir *Textes choisis*, note de d'Holbach, p. 166.

La superstition tombera d'elle-même si le prince, rendant aux esclaves la liberté, permet à la raison de combattre ses folies. La vraie tolérance et la liberté de penser sont les véritables contrepoisons du fanatisme religieux ¹²⁸.

Mais ne perdons pas de vue que ces illusions devaient être nécessairement celles d'un philosophe qui, par sa position dans [80] le temps et dans la société, ne pouvait, un siècle à l'avance, avoir de ces phénomènes si complexes la conception qu'implique la philosophie matérialiste de l'histoire.

Sans estomper les limites de cet athéisme, il faut bien convenir que le chemin de l'impiété fut aussi celui d'idées qui, de réformatrices qu'elles furent souvent dans l'intention de nos philosophes, devinrent, lorsqu'elles pénétrèrent les masses, des idées révolutionnaires.

Ainsi, sans nul doute, le bilan de ces vingt années de travaux si divers, articles, traductions, premiers essais personnels, est positif. Ce grand effort de critique rationaliste a détruit à sa source le droit divin des féodaux et de leur monarque, ébranlé la structure même de la société féodale. Le critère du bien n'est plus l'accord avec les commandements de Dieu interprétés par l'Église, mais l'accord avec l'expérience et la raison si heureusement définie comme « la science de la nature appliquée à la conduite de l'homme en société ». Le bonheur ne se concevra plus dans un au-delà surnaturel, mais dans l'accomplissement même de la destinée « naturelle » de l'homme et de ses devoirs de citoyen envers la collectivité. Le bonheur de l'individu devient inséparable du bien public.

La place est libre pour un nouveau système du monde dont l'énoncé d'ailleurs soulèvera des controverses passionnées, tandis que ses conclusions morales et politiques passeront en partie dans la pratique sociale de la bourgeoisie parvenue au pouvoir.

Il n'était pas possible d'aborder l'étude du *Système de la nature* sans en avoir saisi la genèse, sans avoir assuré le sérieux et l'ardeur des recherches, des travaux qui lui frayent la voie. Dans le même temps s'opéraient les profondes transformations économiques et socia-

¹²⁸ *Le Christianisme dévoilé*, conclusion.

les qui devaient porter l'état-major dirigeant du mouvement philosophique à une rupture totale avec toute forme d'idéalisme.

Ce sera l'objet de notre tome II de présenter et d'expliquer cet authentique matérialisme. Dans celui-ci nous avons groupé les œuvres parues entre 1750 et 1770, où se préparent et s'élaborent les futures idées maîtresses du *Système*. Nous pensons que ces pages justifient l'intérêt qu'ont toujours témoigné au mouvement philosophique français du XVIIIème siècle les maîtres du marxisme-léninisme ¹²⁹ [81] et notre propre effort pour rendre à d'Holbach la place qui lui est due parmi ces « grands hommes qui, en France, ont éclairé les esprits pour la révolution qui venait ¹³⁰ ».

[82]

¹²⁹ Voir, en plus des textes déjà cités, G. PLÉKHANOV : *Essais sur l'histoire du matérialisme*, Éditions Sociales, 1957.

¹³⁰ Friedrich ENGELS : *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, p. 3, Éditions Sociales, 1945. - « Engels a toujours recommandé aux dirigeants du prolétariat contemporain de traduire, pour la diffuser en masse dans le peuple, la littérature militante des athées de la fin du XVIIIème siècle. » (LÉNINE : « Du rôle du matérialisme militant », *Karl Marx et sa doctrine*, p. 86, Éditions Sociales, 1953.)

[83]

PREMIÈRES OEUVRES

TEXTES CHOISIS

[Retour à la table des matières](#)

[84]

[85]

**PREMIÈRES OEUVRES
TEXTES CHOISIS**

**ARTICLES DE
L'“ENCYCLOPÉDIE”**

CHARBON MINÉRAL
(Histoire naturelle minéralogique.)

L'article « charbon minéral » comprend une description du « charbon minéral » des mines et une sorte de traité des différentes méthodes d'exploitation. On pourra constater que d'Holbach fait habituellement le point des connaissances sur le sujet, mais ne s'en tient pas à un exposé livresque. Il prend parti, combat les hypothèses qui lui paraissent périmées. Il ajoute ce qui concerne l'histoire de la terre atteste que d'Holbach et ses amis se tenaient au courant de toutes les recherches. Sans pouvoir devancer la science, ils en savaient déjà assez pour s'attaquer à la Genèse.

[Retour à la table des matières](#)

... C'est une substance inflammable composée d'un mélange de terre, de pierre, de bitume et de soufre - elle est d'un noir foncé, formée par un assemblage de feuillets ou de lames étroitement unies les unes aux autres, dont la consistance, les propriétés, les effets et les accidents varient suivant les différents endroits d'où elle est tirée. Quand cette matière est allumée, elle conserve le feu plus longtemps et produit une chaleur plus vive qu'aucune autre substance inflammable : l'action du feu la réduit en cendres ou en une masse poreuse et spongieuse qui ressemble à des scories ou à de la pierre ponce...

[86]

Puis d'Holbach combat l'hypothèse de Wallerius, « savant minéralogiste suédois dont l'opinion est que Les charbons sont produits par une huile de pétrole ou du naphte qui, après s'être joints à de la marne ou du limon, se sont durcis par la suite des temps et ont formé des couches de charbon, après qu'une vapeur sulfureuse passagère est venue s'y joindre. » Quelle est l'opinion de d'Holbach ? Une opinion moderne et que le XIXe siècle a vérifiée.

Quoi qu'il en soit de tous ces sentiments, il paraît très probable qu'on doit attribuer au charbon minéral, ainsi qu'aux différents bitumes, au jarget et au succin ¹³¹, *une origine végétale* ; et il semble qu'en rapprochant toutes les circonstances on ne trouvera rien de plus plausible que ce sentiment. Les veines et couches de charbon minéral sont ordinairement couvertes d'une espèce de pierres feuilletées et écailleuses, semblables à l'ardoise, sur lesquelles on trouve très souvent des empreintes de plantes des forêts, et surtout de fougère et de capillaire dont les analogues ne sont point de notre continent : c'est ce qu'on peut voir dans l'excellent mémoire que M. de Jussieu a donné sur les empreintes qui se trouvent dans certaines pierres des environs de Saint-Chaumont-en-Lyonnais (voir les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris*, année 1718).

Il arrive très souvent qu'on remarque une texture parfaitement semblable à celle des couches ligneuses dans les feuilles ou lames dont le charbon minéral est composé, et Stedler rapporte qu'on a trouvé en Franconie, près de Grunsbourg, une espèce de charbon de terre qui était composé de fibres ou de filaments parallèles les uns des autres comme ceux du bois ; le même ajoute que, quand on cassait ce charbon, l'endroit de la fracture était luisant comme de la poix...

... Mais ce qui prouve d'une manière encore plus convaincante que c'est à du bois que le charbon de terre doit son origine, c'est le bois fossile qui a été trouvé depuis quelques années en Allemagne dans le comté de Nassau : est arrangé dans la terre et y forme une couche qui a la même direction que celle du charbon minéral, c'est à dire qui est

¹³¹ *Succin* : ambre jaune.

inclinée à l'horizon. À la surface de la terre on [87] rencontre un vrai bois résineux, assez semblable à celui de Gayac et qui n'est certainement point de notre continent ; plus on enfonce en terre, plus on trouve ce bois décomposé c'est-à-dire feuilleté et d'une consistance terreuse ; enfin, eh fouillant plus bas encore, on trouve un vrai charbon minéral.

Il y a donc tout lieu de croire que, par des révolutions arrivées à notre globe dans les temps les plus reculés, des forêts entières de bois résineux ont été englouties et ensevelies dans le sein de la terre, où, peu à peu et au bout de plusieurs siècles, le bois, après avoir souffert une décomposition, s'est ou changé en limon, ou en une pierre, qui ont été pénétrés par la matière résineuse que le bois lui même contenait avant sa décomposition.

Tome III (1753), p. 190

CUIVRE

*(Histoire naturelle métallurgique et minéralogique.
Cuprum, aes, venus, etc.)*

[Retour à la table des matières](#)

L'article « cuivre » comporte de très importants développements technologiques. Nous nous contentons ~en donner un bref aperçu. Mais nous avons tenu à faire connaître Les passages qui révèlent des préoccupations très modernes. D'Holbach, tout en se plaçant au point de vue des chefs d'entreprises, est sans doute l'un des premiers à s'être préoccupé de ce qu'on a appelé au XIXe siècle les maladies professionnelles.

On voit aussi comment il est partisan de l'intervention de l'État, dès que l'intérêt du public lui paraît l'exiger. En ce sens, il n'est pas « libéral ».

... C'est un métal imparfait d'un rouge éclatant, très sonore, très dur, ductile et malléable. Il paraît composé d'une substance terreuse rouge et de beaucoup de phlogistique ou de principe inflammable...

Le cuivre est de tous les métaux celui dont les mines sont les plus variées, soit pour les couleurs, soit pour l'arrangement des parties : quelquefois on le trouve par filons, quelquefois par couches dilatées, d'autres fois par [88] morceaux détachés répandus dans la terre. (*Suit une description de douze espèces de mines connues.*)

... Les différentes opérations en usage pour tirer le cuivre de sa mine sont un chef-d'oeuvre de la métallurgie : il n'y a point de métal plus difficile à traiter.

Suit tout le détail des opérations : triage, criblage, calcination, fonderie, battage, raffinage, en deux pages entières, puis la description des instruments, avec report aux volumes de planches ; après avoir donné la référence des grands traités, d'Holbach étudie Les alliages possibles du cuivre, les amalgames, l'effet des dissolvants ; enfin il mentionne ses utilisations, et en vient à la médecine.

... Quoi qu'il en soit de ce sentiment, il est certain que le cuivre est un poison très dangereux ; en effet, les ouvriers qui travaillent le cuivre sont sujets à l'asthme et à la phtisie ; cela vient des particules cuivreuses répandues dans leurs ateliers et qu'ils respirent continuellement ; d'ailleurs le cuivre est un violent émétique, il excite de cruelles nausées et donne à l'estomac des secousses épouvantables accompagnées de douleurs très aiguës et de spasmes parce qu'il est très corrosif. Boerhaave entre autres a beaucoup célébré la teinture de cuivre faite par l'alcali volatil comme un puissant remède contre l'hydropisie...

...Un abus pour le moins aussi dangereux et contre lequel tout bon citoyen devrait s'élever, c'est l'usage que font quelques apothicaires de mortiers de bronze pour préparer leurs médicaments et piler des drogues... C'est de là qu'on voit souvent des remèdes opérer d'une façon tout à fait contraire au but que s'est proposé celui qui les a ordonnés et produire chez les malades des vomissements, des spasmes, des nausées et d'autres accidents fâcheux auxquels on n'avait point lieu de s'attendre et qui peuvent se terminer par la mort.

Il serait donc bien à souhaiter que ceux qui sont dépositaires de l'autorité publique prissent ces abus en considération et cherchassent à y remédier efficacement. Quiconque voudrait venir à bout de produire

un changement si favorable à l'humanité mériterait qu'on lui élevât, du métal qu'il aurait fait proscrire, une statue au [89] pied de laquelle on mettrait *Ob cives servatos*¹³² ; inscription mille fois plus glorieuse que celle qu'on pourrait graver sur la statue d'un conquérant dont les armes victorieuses n'auraient fait que désoler une portion de l'univers.

T. IV (1754), p. 146-147

TERRE (COUCHES DE LA): *stratatelluris.* (*Histoire naturelle. Minéralogie.*)

[Retour à la table des matières](#)

Cet article nous a paru suffisamment remarquable pour être cité plus longuement. On y trouve en effet un exemple typique de la méthode d'exposition de d'Holbach dans l'Encyclopédie : présentation des faits ou description ; rappel de l'explication traditionnelle, ici le déluge ; critique inspirée par des faits contredisant la doctrine orthodoxe ; proposition de nouvelles hypothèses nées de l'examen des faits ou de l'expérience.

Malgré le petit nombre d'observations encore rassemblées d'Holbach s'est dégagé de l'explication sacrée et lui substitue quelques affirmations qui ne seront vérifiées par l'observation qu'au cours du XIXe siècle. On n'avait pas encore divisé l'histoire du globe en ères géologiques représentant chacune plusieurs millions d'années. Mais, à plusieurs reprises, d'Holbach répète que les phénomènes ayant pu constituer, les couches de la terre (expression elle-même nouvelle et toujours en italique dans le texte) ont duré plusieurs siècles ou ont été séparés les uns des autres par plusieurs siècles. Il affirme donc qu'il n'y a pas eu de création, mais une évolution et des « révolutions ».

Sans parvenir à situer convenablement les phénomènes les uns par rapport aux autres, d'Holbach discerne déjà : les noyaux primitifs des montagnes ; les couches secondaires stratifiées au fond des océans ; les bouleversements de l'époque tertiaire où peuvent être juxtaposées, comme dans les Alpes ou les Pyrénées, les noyaux granitiques et les couches se-

¹³² Inscription latine signifiant. *Au service des citoyens.*

condaires, relevées, ployées, charriées (mot qu'il crée et qui est resté), enfin, les alluvionnements quaternaires (limon).

Si l'on ajoute à tout cela qu'il estime qu'il y a eu au cours de l'évolution de très importants changements de climat et des transgressions « marines », on ne peut nier qu'il ait pressenti autre chose que Le « retour éternel » des anciens, mais bien l'évolution telle qu'elle fut imaginée seulement au [90] XIX^{ème} siècle Par Darwin. C'est ce que prouvent quelques-unes des conclusions de d'Holbach.

« Ces changements si considérables ont pu influencer sur les productions de la nature, c'est-à-dire faire disparaître de dessus la terre certaines espèces d'êtres et *donner naissance à des êtres nouveaux* ; telles sont les révolutions les plus générales que nous présumons avoir été éprouvées par la terre... »

« Concluons donc que la terre a été et est encore exposée à des révolutions continuelles, qui contribuent sans cesse, soit promptement, soit peu à peu, à lui faire changer de face. Voyez les articles « Fossiles », « Tremblements de terre », « Volcans », « Limon », etc... »

L'on nomme *couches de la terre* les différents lits, ou bancs, de terre, de pierre, de sables, etc., dont notre globe est composé. Pour peu qu'on observe la nature, on s'aperçoit que le globe que nous habitons est recouvert d'un grand nombre de différentes substances, disposées par couches horizontales et parallèles les unes aux autres, lorsque quelque cause extraordinaire n'a point mis obstacle à ce parallélisme. Ces couches varient en différents endroits, pour le nombre, pour leur épaisseur et pour la qualité des matières qu'elles contiennent ; dans quelques terrains, on ne trouvera en fouillant à une très grande profondeur que deux, trois ou quatre couches différentes, tandis que dans d'autres on trouvera trente ou quarante couches placées les unes au-dessus des autres. Quelques-unes sont purement composées de terres, telles que la glaise, la craie, *l'argile*, etc. ; d'autres sont composées de sable, de gravier ; d'autres sont remplies de cailloux et de galets ou de pierres arrondies semblables à celles que l'on trouve sur le bord des mers et des rivières ; d'autres contiennent des fragments de roches qui ont été arrachées ailleurs et rassemblées dans les lieux où on les trouve actuellement ; d'autres couches ne sont composées que d'une roche suivie qui occupe un espace de terrain quelquefois considérable ; ces roches ne sont point partout de la même nature de pierre ; tantôt c'est

de la pierre à chaux, tantôt c'est du gypse, du marbre, de l'albâtre, du grès, du schiste ou de l'ardoise, et souvent il arrive que la roche qui forme une couche est elle-même composée de plusieurs bancs, ou lits, de pierres qui diffèrent entre elles : [91] on trouve des couches qui sont remplies de matières bitumeuses ; c'est ainsi que sont les mines de charbon de terre. Voyez « Charbon minéral ». D'autres sont un amas de matières salines ; c'est ainsi que se trouvent le natron ¹³³ et le sel gemme. *Voyez ces articles.*

Plusieurs couches enfin ne sont que des amas de substances métalliques et de mines qui semblent avoir été transportées par les eaux dans les endroits où nous les trouvons après avoir été arrachées des endroits où elles avaient pris naissance. *Voir l'article « Mines ».* Toutes ces différentes couches sont quelquefois remplies de coquilles, de madrépores, de corps marins, de bois et d'autres substances végétales, d'ossements de poissons et de quadrupèdes et d'un grand nombre de corps entièrement étrangers à la terre.

Toutes ces circonstances qui accompagnent les couches de la terre ont tout le temps exercé l'imagination des physiciens...

Serait ce l'effet du Déluge, se demande alors d'Holbach

... Cette hypothèse plus ingénieuse que vraie a eu un grand nombre de sectateurs ; cependant, pour peu que l'on y fasse attention, on verra que le prétendu détrempelement de toute la masse de notre globe est une idée très chimérique... En effet, comment concevoir qu'une inondation passagère qui, suivant le récit de Moïse, n'a même pas duré une année, ait pu produire toutes les couches de substances si différentes dont les différentes parties de notre globe sont composées ¹³⁴ ?

Le sentiment le plus vraisemblable sur la formation des couches de la terre est celui qui en attribue la plus grande partie au séjour des

¹³³ *Natron* : carbonate hydraté de soude, produit qui servait aux Égyptiens à la conservation des momies.

¹³⁴ À propos de la chronologie de l'Église catholique au XVIIIème siècle, voir dans notre introduction la note de la p. 49.

mers qui ont, successivement et pendant plusieurs siècles, occupé les continents qui sont aujourd'hui habités...

Ce serait cependant se tromper que d'attribuer à la mer seule la formation de toutes les couches que nous [92] voyons sur la terre ; les débordements des rivières portent sur les terrains qu'elles inondent une quantité prodigieuse de limon qui, au bout de plusieurs siècles, forme des lits que l'oeil distingue facilement, et par lesquels on pourrait compter le nombre des débordements de ces rivières, dont le lit par là même est souvent forcé de changer.

Quelques pays présentent aux yeux des couches d'une nature très différente de celles dont nous avons parlé Jusqu'ici; ces couches sont des amas immenses de cendres, de pierres calcinées et vitrifiées, de pierres ponce, etc. Il est aisé de sentir que ces couches n'ont point été produites par les eaux; elles sont l'ouvrage des embrasements souterrains et des volcans qui, dans différentes éruptions, ont vomi ces matières à des intervalles quelquefois très éloignés les uns des autres : telles sont les couches que l'on trouve en Sicile près du mont Etna, en Italie près du mont Vésuve, en Islande près du mont Hécla, et c'est l'inspection de ces sortes de couches qui a fait croire à Lazzaro Moro que toutes les couches de là terre n'avaient été produites que par des volcans, d'où l'on voit qu'il a étendu à tout notre globe des phénomènes qui n'existaient que dans la contrée qu'il habitait et dans d'autres qui sont sujettes aux mêmes révolutions.

Un grand nombre de montagnes ne sont formées que d'un assemblage de couches de terre, de pierres, de sable, et placées les unes au-dessus des autres. On a fait voir en quoi elles diffèrent des montagnes primitives qui sont aussi anciennes que le monde. *Voir l'article « Montagnes »*. Les montagnes par couches sont d'une formation plus récente que les autres puisqu'elles contiennent souvent des substances qui ne sont que des débris des montagnes primitives. Quelques-unes des montagnes composées de couches sont souvent très élevées. M. Sulzer ¹³⁵ a fait une observation en Suisse qui prouve qu'elles ont été autrefois couvertes par les eaux ; en effet ce savant naturaliste a trouvé que le mont Rigi était couvert d'une couche composée d'un amas de

¹³⁵ SULZER (1720-1779) Théologien et physicien, ami de Maupertuis, membre de l'Académie royale des Sciences de Berlin 1750.

cailloux et de pierres roulées de toutes sortes d'espèces et liées par un gluten sablonneux et limoneux qui n'en faisait qu'une seule masse.

[93]

À l'égard du dépôt qui a formé les couches de la terre, il ne s'est point toujours fait de la même manière. Quelquefois, ce dépôt s'est fait dans des eaux tranquilles et sur un fond uni ; alors les couches produites par ce dépôt se sont trouvées horizontales et unies ; mais, lorsque le dépôt est venu à se faire dans des eaux violemment agitées, ces couches ont eu des inégalités, voilà pourquoi on rencontre parfois des lits dans lesquels on remarque comme des fosses et des ondulations et des substances en désordre et confondues ensemble. Lorsque le dépôt des matières détrempées et charriées par les eaux s'est fait contre la croupe d'une montagne primitive, les couches qui ont été déposées ont dû nécessairement prendre la même inclinaison que le terrain qui leur a servi d'appui ; de là vient l'inclinaison que l'on remarque dans certaines couches.

Enfin l'on remarque que les couches de la terre sont quelquefois brisées et interrompues dans leur cours ; il paraît naturel d'attribuer ces interruptions aux ébranlements causés par les tremblements de terre, par les affaissements de certains terrains, occasionnés par les excavations qu'ont faites les eaux souterraines ¹³⁶.

T. XVI (1765), pp. 169-172

¹³⁶ De tels textes font hésiter à suivre complètement le jugement de Plékhanov, dans *Essais sur l'histoire du matérialisme*, sur l'a évolutionnisme » de d'Holbach. Certes, ni d'Holbach, ni Diderot, ni même Buffon ne soutiennent fermement le principe de l'évolution. Comment cela leur aurait-il été possible ? Mais c'est pour eux, en définitive, l'hypothèse la plus satisfaisante. Là est leur mérite. Leur pressentiment philosophique devança les découvertes scientifiques. Mais cela rend compte aussi de leurs hésitations et même de leurs contradictions.

[94]

**PREMIÈRES ŒUVRES
TEXTES CHOISIS**

**LE CHRISTIANISME
DÉVOILÉ**

**OU
EXAMEN DES PRINCIPES ET DES EFFETS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE**

[Retour à la table des matières](#)

*La date de parution du *Christianisme dévoilé* pose un certain nombre de questions. Il semble d'après Barbier ¹³⁷ que le premier manuscrit ait été confié à Saint-Lambert ¹³⁸, alors en garnison à Nancy où le libéralisme de Stanislas Leczinski permet certains écarts ¹³⁹.*

¹³⁷ In *Le Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Paris, 1806. A. Barbier (1765-1825), chargé par le Directoire, le Consulat, l'Empire et même la Restauration, de la constitution des bibliothèques de travail des membres du gouvernement et du Conseil d'État, a accompli un travail remarquable qui permit de regrouper et d'identifier des milliers de livres dispersés pendant la tourmente révolutionnaire. De plus, Barbier assure qu'un tiers des livres trouvés dans les bibliothèques privées étaient anonymes. Il puisait ses renseignements aux meilleures sources. C'est Naigeon lui-même qui lui raconta les tribulations du *Christianisme dévoilé*. Pour Barbier, l'édition datée Londres 1756 était celle de Nancy chez Leclerc 1761. Par contre, il ne signale pas la réédition en Hollande de 1766, à laquelle se réfèrent toujours les notes des ouvrages postérieurs du baron.

¹³⁸ « Imitez notre grand roi Stanislas, père de notre illustre reine, qui a daigné quelquefois faire imprimer de petits livres chrétiens entièrement à ses dépens. » (VOLTAIRE : « Lettre à Helvétius », 25 août 1763, *Oeuvres complètes*, t. LVIII, p. 179).

¹³⁹ Saint-Lambert (1715-1802), poète et officier, était alors le rival heureux de Rousseau auprès de Mme d'Houdetot. Sa présence à Nancy nous est bien

Un libraire [95] de la ville, Leclerc, tire quelques exemplaires que des officiers amis de Saint-Lambert apportèrent à Paris. Ils durent être très rares, car les contemporains ne se réfèrent qu'aux éditions ultérieures, soit à celle de 1766 en Hollande, soit à celle de 1767 à Paris. Les témoignages de l'ami Diderot et celui de Voltaire, tous deux fort bien informés, paraissent attester l'importance de ces deux éditions :

Diderot écrit dans une lettre à Falconet, alors à Saint-Pétersbourg : « Pourriez-vous me dire à qui vous attribuez Le dévoilé ? J'entends faire autour de moi des conjectures dont je ris sous cape ; mais chut ! » Une note indique : Londres, 1767, comme date de référence pour Le dévoilé ¹⁴⁰.

On trouve aussi d'autres indications précieuses dans la correspondance de Voltaire. Presque toujours Voltaire signale Les « nouveautés » de l'édition à ses amis dans les semaines qui suivent leur parution. Or Le Christianisme dévoilé a provoqué chez Voltaire des réactions complexes comme la plupart des oeuvres de d'Holbach, qui intéressent

Voltaire en même temps qu'elles l'inquiètent. De plus, ses jugements dépendent visiblement de la confiance qu'il éprouve envers son interlocuteur et de l'usage probable qu'on fera de la lettre dans tel ou tel milieu. Quand il écrit à Damilaville - le sûr confident et commissionnaire des petits « colis » les plus compromettants, son approbation est presque sans réserve.

Par contre, dans une lettre à Madame de Saint-Junien, il désavoue Le dévoilé en le critiquant vivement, car c'est un ouvrage capable de perdre « ceux qu'on en soupçonne ».

« Savez-vous bien, Madame, que j'ai des choses très sérieuses à répondre à la lettre très morale que vous n'avez point datée. Vous m'apprenez que, dans votre société, on m'attribue Le Christianisme dévoilé par feu M. Boulanger ; mais je vous assure que les gens au fait ne m'attribuent point du tout cet ouvrage. J'avoue qu'il y a de la

confirmée par Jean-Jacques, qui précise même, au début du livre XI des *Confessions*, que Saint-Lambert lut à Stanislas *La Nouvelle Héloïse* dès sa parution.

¹⁴⁰ *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, t. III, Paris, 1834, 13- 447.

clarté, de la chaleur et quelquefois de l'éloquence ; mais il est plein de répétitions, de négligences, de fautes contre la langue ; et je serais très fâché de l'avoir fait, non seulement comme académicien, mais comme philosophe, et encore plus comme citoyen. Il est entièrement opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme, que je déteste... Je ne réproûve pas moins ce livre comme citoyen ; l'auteur paraît trop ennemi des puissances ¹⁴¹. »

Entre temps, il manifestait sa solidarité de principe envers l'auteur en recommandant à Helvétius la plus extrême discrétion. « De qui est cet ouvrage attribué à Bolingbroke, à Boulanger, à Frérot ? Eh ! [96] mes amis, qu'importe l'auteur de l'ouvrage ? Ne voyez-vous Pas que les vains plaisir de deviner devient une accusation formelle dont les scélérats abusent ? Vous exposez l'auteur que vous soupçonnez ; vous le livrez à toute la rage des fanatiques ; vous perdez celui que vous voudriez sauver. Loin de vous piquer de deviner si cruellement, faites au contraire tous les efforts possibles pour détourner les soupçons. Aidons nous les uns les autres dans la cruelle persécution élevée contre la philosophie ¹⁴². » (Souligné par nous.)

C'est seulement eux années plus tard et dans une lettre à d'Alembert qu'il reconnaît ne pas ignorer quel était l'auteur du Dévoilé et encore, sans formuler son nom :

« Je sais qui a fait Le Christianisme dévoilé, Le Despotisme oriental, Énoch et Élie, etc., et je ne l'ai jamais dit. »

Enfin une note de l'éditeur de l'Histoire critique de Jésus-Christ (chap. XVIII, dernière ligne) nous paraît décisive : « Voyez Le Christianisme dévoilé, par M. Boulanger, publié en 1766, in-8°, chap. XV, et La Contagion sacrée, ouvrage traduit de l'anglais de Trenchard et publié en 1768, où l'on fait voir la fâcheuse influence do la superstition sur le gouvernement. »

Reste à considérer le singulier jeu de dates qui, dans l'édition de 1767, tend à faire antidater Le Christianisme dévoilé, en même temps qu'à le faire attribuer à un auteur décédé, feu M. Boulanger. Ne serait-ce pas une manoeuvre (classique dans les murs du temps) pour

¹⁴¹ VOLTAIRE : Lettre à Mme de Saint-Junien, 15 déc. 1766, t. LIX, p. 552.

¹⁴² VOLTAIRE : « Lettre à Helvétius » 27 oct. 1766, t. LIX, p. 103.

duper la censure ? La préface est datée du 4 mai 1758 et n'est pas signée. Mais une note suggère qu'elle est bien de Boulanger.

« J'ai mis cette vérité dans tout son jour dans mes Recherches sur l'origine du despotisme oriental. » Or Boulanger était mort en 1759. Ce procédé serait invraisemblable du vivant de Boulanger et, au contraire, de bonne guerre après sa mort. Ajoutons que cette allusion ne pouvait avoir de sens que si le lecteur était supposé connaître les ouvrages de Boulanger qui ne furent édités par les soins de Diderot et de d'Holbach qu'en 1761 (Recherches sur l'origine du despotisme oriental) et 1766 (L'Antiquité dévoilée par ses usages). Voir notre introduction, p. 60.

Ainsi, apparaît très clairement que chaque ouvrage de d'Holbach, ou sorti de son officine, était ce que l'on appellerait maintenant un événement littéraire et la première édition du Christianisme dévoilé qui atteignit un public le plus averti fut bien celle de 1766.

Il y eut 8 rééditions du vivant de l'auteur. Toutes les rééditions et traductions depuis 1789 attestent d'urgentes préoccupations politiques. ¹⁴³ Le Christianisme dévoilé est demeuré un livre de combat.

¹⁴³ Rééditions : France, 1791, 1793, 1794 ; Angleterre, 1795, 1819 ; Espagne, 1821 ; Moscou 1924.

[97]

TABLE DES CHAPITRES ¹⁴⁴

[Retour à la table des matières](#)

I*. De la nécessité d'examiner sa religion et des obstacles que l'on rencontre dans cet examen. - II. Histoire abrégée du peuple Juif - III. Histoire abrégée du christianisme. - IV. De la mythologie chrétienne, ou des idées que le christianisme donne de Dieu et de sa conduite. - V. De la révélation. - VI*. Des preuves de la religion chrétienne, des miracles, des prophéties, des martyrs. - VII. Des mystères de la religion chrétienne. - VIII. Autres mystères et dogmes du christianisme. - IX. Des rites, des cérémonies, ou de la théurgie des chrétiens. - X. Des livres saints des chrétiens. - XI. De la morale chrétienne. - XII. Des vertus chrétiennes. - XIII. Des pratiques et des devoirs de la religion chrétienne. - XIV*. Des effets politiques de la religion chrétienne. - XV. De l'Église, ou du sacerdoce des chrétiens. - XVI*. Conclusion.

PRÉFACE (LETTRE DE L'AUTEUR)

(Extrait)

... Je me flatte, Monsieur, que ces réflexions me disculperont à vos yeux. je ne prétends point aux suffrages de ceux qui se croient intéressés aux maux de leurs concitoyens ; ce n'est point eux que je cherche à convaincre ; on ne peut rien prouver à des hommes vicieux et déraisonnables. J'ose donc espérer que vous cesserez de regarder mon livre comme dangereux et mes espérances comme totalement chimériques.

¹⁴⁴ Il nous a paru utile de faire connaître au lecteur la table complète des chapitres du Christianisme dévoilé. Nous n'avons pu dans le cadre de cette collection que choisir quelques-uns d'entre eux (ils sont signalés dans la table ci-dessus par un astérisque) ; chaque chapitre étant désigné par un intitulé explicatif, il sera ainsi plus facile de suivre l'argumentation de d'Holbach et de situer chaque chapitre cité dans l'ensemble.

Les textes ont été établis d'après l'édition de Paris, 1767, chez les Libraires associés, éditeurs, comme on sait, de l'*Encyclopédie*.

Beaucoup d'hommes sans moeurs ont attaqué la religion, parce qu'elle contrariait leurs [98] penchants ; beaucoup de sages l'ont méprisée, parce qu'elle leur paraissait ridicule ; beaucoup de personnes l'ont regardée comme indifférente, parce qu'elles n'en ont point senti les vrais inconvénients : comme citoyen, je l'attaque, parce qu'elle me paraît nuisible au bonheur de l'État, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se séparer. Il me reste à vous dire avec un poète ennemi comme moi de la superstition :

*Si tibi vera videtur,
Dede manus ; et si falsa est accingere contra.
Je suis, etc.*

Paris, 4 mai 1758.

CHAPITRE 1er.

DE LA NÉCESSITÉ D'EXAMINER SA RELIGION ET DES OBSTACLES QUE L'ON RENCONTRE DANS CET EXAMEN

[Retour à la table des matières](#)

Un être raisonnable doit dans toutes ses actions se proposer son propre bonheur et celui de ses semblables ¹⁴⁵. La religion que tout concourt à nous montrer comme l'objet le plus important à notre féli-

¹⁴⁵ Pour d'Holbach, Diderot et Helvétius le bonheur de l'individu ne peut être que le résultat d'une sorte d'équilibre entre ses besoins et ses désirs, en même temps que l'expression de son utilité sociale. Ils se séparent ainsi à la fois de la tradition chrétienne et de la sagesse antique. Leur position provoquera de leur vivant d'ardentes controverses, car, si leur doctrine ne pouvait être réfutée, ce serait la preuve qu'il peut y avoir des « athées – honnêtes hommes » et une morale indépendante de la religion. Tel n'était pas l'avis de l'Église, ni même des déistes. *La Morale universelle*, rédigée bien plus tard (1776), demeure l'un des traités les plus remarquables de cette morale utilitariste, bien que Bentham et Stuart Mill en soient devenus les représentants les plus connus. (Mais ne serait-ce pas parce qu'ils offraient plus facilement prise aux réfutations d'inspiration religieuse ou idéaliste ?)

cité temporelle et éternelle n'a des avantages pour nous qu'autant qu'elle rend notre existence heureuse en ce monde, et qu'autant que nous sommes assurés qu'elle remplira les promesses flatteuses qu'elle nous fait pour un autre. Nos devoirs [99] envers le Dieu que nous regardons comme le maître de nos destinées ne peuvent être fondés que sur les biens que nous en attendons, ou sur les maux que nous craignons de sa part : il est donc nécessaire que l'homme examine les motifs de ses craintes ; il doit pour cet effet consulter l'expérience et la raison qui, seules, peuvent le guider ici-bas. Par les avantages que la religion lui procure dans le monde visible qu'il habite, il pourra juger de la réalité de ceux qu'elle lui fait espérer dans un monde invisible vers lequel elle lui ordonne de tourner ses regards.

Les hommes, pour la plupart, ne tiennent à leur religion que par habitude ; ils n'ont jamais examiné sérieusement les raisons qui les y attachent, les motifs de leur conduite, les fondements de leurs opinions : ainsi la chose que tous regardent comme la plus importante pour eux fut toujours celle qu'ils craignirent le plus d'approfondir ; ils suivent les routes que leurs pères leur ont tracées ; ils croient parce qu'on leur a dit dès l'enfance qu'il fallait croire ; ils espèrent parce que leurs ancêtres ont espéré ; ils tremblent parce que leurs devanciers ont tremblé : presque jamais ils n'ont daigné se rendre compte des motifs de leur croyance.

Très peu d'hommes ont le loisir d'examiner, ou la capacité d'envisager les objets de leur vénération habituelle, de leur attachement peu raisonné, de leurs craintes traditionnelles ; les nations sont toujours entraînées par le torrent de l'habitude, de l'exemple, du préjugé : l'éducation habitue l'esprit aux opinions les plus monstrueuses, comme le corps aux attitudes les plus gênantes ¹⁴⁶ ; tout [100] ce qui a duré

¹⁴⁶ Dès son premier ouvrage philosophique, d'Holbach révèle sa confiance dans le pouvoir de l'éducation et de l'habitude. Il y reviendra très souvent et polémiquera à diverses reprises et avec vivacité contre Descartes et Berkeley, qui défendent tous deux le principe des idées innées. Or, pour d'Holbach, supposer qu'il y a en l'homme, dès sa naissance, un certain nombre d'idées immuables est un obstacle à toute transformation, à tout progrès. Voir sa polémique contre Berkeley dans le *Système de la nature* (t. 1, chap. x) et le chapitre qu'il consacre dans cette oeuvre capitale aux problèmes de l'éducation et au rôle de l'habitude dans celle-ci. Des idées identiques sont reprises dans sa *Morale universelle* (rôle de l'habitude, importance de l'éducation).

longtemps paraît sacré aux hommes ; ils se croiraient coupables, s'ils portaient leurs regards téméraires sur les choses revêtues du sceau de l'antiquité : prévenus en faveur de la sagesse de leurs pères, ils n'ont point la présomption d'examiner après eux ; ils ne voient point que de tout temps l'homme fut la dupe de ses préjugés, de ses espérances et de ses craintes, et que les mêmes raisons lui rendirent presque toujours l'examen également impossible.

Le vulgaire, occupé de travaux nécessaires à sa subsistance, accorde une confiance aveugle à ceux qui prétendent le guider ; il se repose sur eux du souci de penser pour lui, il souscrit sans peine à tout ce qu'ils lui prescrivent, il croirait offenser son Dieu s'il doutait un instant de la bonne foi de ceux qui lui parlent en son nom. Les grands, les riches, les gens du monde, lors même qu'ils sont plus éclairés que le vulgaire, se trouvent intéressés à se conformer aux préjugés reçus, et même à les maintenir ¹⁴⁷ ; ou bien livrés à la mollesse, à la dissipation et aux plaisirs, ils sont totalement incapables de s'occuper d'une religion qu'ils font toujours céder à leurs passions, à leurs penchants et au désir de s'amuser. Dans l'enfance nous recevons toutes les impressions qu'on veut nous donner ; nous n'avons ni la capacité, ni l'expérience, ni le courage nécessaires pour douter de ce que nous enseignent ceux dans la dépendance desquels notre faiblesse nous met. Dans l'adolescence, les passions fougueuses et l'ivresse continuelle de nos sens nous empêchent de songer à une religion trop épineuse et trop triste pour nous occuper agréablement ; si par hasard un jeune homme l'examine, c'est sans suite et avec partialité, un coup d'oeil superficiel le dégoûte bientôt d'un objet déplaisant. Dans l'âge mur, des soins divers, des passions nouvelles, des idées d'ambition, de grandeur, de pouvoir, le désir des richesses, des occupations suivies absorbent toute l'attention de l'homme fait ; on ne lui laisse que peu de moments pour songer à cette religion que jamais il n'a le loisir d'approfondir. Dans la vieillesse, des facultés engourdies, [101] des habitudes identifiées avec la machine, des organes affaiblis par l'âge et les infirmités ne

Elles étaient aussi dans le livre condamné d'Helvétius : *De l'esprit* (1758). Elles seront reprises pour une fin pratique en pleine révolution dans le plan enthousiaste du marquis de Condorcet.

¹⁴⁷ D'Holbach a toujours discerné avec lucidité le caractère de classe de l'attachement à la religion des privilégiés de l'ordre social (voir *La Contagion sacrée*, chap. V, VI, VII).

nous permettent plus de remonter à la source de nos opinions enracinées ; la crainte de la mort, que nous avons devant les yeux, rendrait d'ailleurs très suspect un examen auquel la terreur préside communément.

C'est ainsi que les opinions religieuses, une fois admises, se maintiennent pendant une longue suite de siècles ; c'est ainsi que d'âge en âge les nations se transmettent des idées qu'elles n'ont jamais examinées ; elles croient que leur bonheur est attaché à des institutions dans lesquelles un examen plus mûr leur montrerait la source de la plupart de leurs maux. L'autorité vient encore à l'appui des préjugés des hommes, elle leur défend l'examen, elle les force à l'ignorance, elle se tient toujours prête à punir quiconque tenterait de la désabuser.

Ne soyons donc point surpris si nous voyons l'erreur presque identifiée avec la race humaine ; tout semble concourir à éterniser son aveuglement ; toutes les forces se réunissent pour lui cacher la vérité : les tyrans la détestent et l'oppriment parce qu'elle ose discuter leurs titres injustes et chimériques ; le sacerdoce la décrie parce qu'elle met au néant ses prétentions fastueuses ; l'ignorance, l'inertie et les passions des peuples les rendent complices de ceux qui se trouvent intéressés à les aveugler, pour les tenir sous le joug et pour tirer parti de leurs infortunes ; par là les nations gémissent sous des maux héréditaires, jamais elles ne songent à y remédier, soit parce qu'elles n'en connaissent point la source, soit parce que l'habitude les accoutume au malheur et leur ôte même le désir de se soulager.

Si la religion est l'objet le plus important pour nous, si elle influence nécessairement sur toute la conduite de la vie, si ses influences s'étendent non seulement à notre existence en ce monde, mais encore à celle que l'homme se promet pour la suite, il n'est sans doute rien qui demande un examen plus sérieux de notre part ; cependant c'est de toutes les choses celle dans laquelle le commun des hommes montre le plus de crédulité ; le même homme, qui apportera l'examen le plus sérieux dans la chose la moins intéressante à son bien-être, ne se donne aucune peine pour s'assurer des motifs qui le déterminent à croire [102] ou à faire. des choses desquelles, de son aveu, dépend sa félicité temporelle et éternelle ; il s'en rapporte aveuglément à ceux que le hasard lui a donnés pour guides, il se repose sur eux du soin d'y penser pour lui et parvient à se faire un mérite de sa paresse même et de sa crédulité :

en matière de religion, les hommes se font une gloire de rester toujours dans l'enfance et dans la barbarie.

Pendant il se trouva dans tous les siècles des hommes qui, démentés des préjugés de leurs concitoyens, osèrent leur montrer la vérité. Mais que pouvait leur faible voix contre des erreurs sucées avec le lait, confirmées par l'habitude, autorisées par l'exemple, fortifiées par une politique souvent complice de sa propre ruine ? Les cris imposants de l'imposture ¹⁴⁸ réduisirent bientôt au silence ceux qui voulaient réclamer en faveur de la raison ; en vain le philosophe essayait-il d'inspirer aux hommes du courage tant que leurs prêtres et leurs rois les forcèrent de trembler.

Le plus sûr moyen de tromper les hommes et de perpétuer leurs préjugés, c'est de les tromper dans l'enfance : chez presque tous les peuples modernes, l'éducation ne semble avoir pour objet que de former des fanatiques, des dévots, des moines, c'est-à-dire des hommes nuisibles ou inutiles à la société ; on ne songe nulle part à former des citoyens : les princes eux-mêmes, communément victimes de l'éducation superstitieuse qu'on leur donne, demeurent toute leur vie dans l'ignorance la plus profonde de leurs devoirs et des vrais intérêts de leurs États ; ils s'imaginent avoir tout fait pour leurs sujets s'ils leur [103] font remplir l'esprit d'idées religieuses qui tiennent lieu de bonnes lois et qui dispensent leurs maîtres du soin pénible de les bien gouverner. La religion ne semble imaginée que pour rendre les souverains et les peuples esclaves du sacerdoce ; celui-ci n'est occupé qu'à susciter des obstacles continuels au bonheur des nations ; partout où il

¹⁴⁸ Le mot imposture est d'un usage habituel tout au long du XVIIIème siècle, dans la littérature antireligieuse. Diderot, Voltaire en usent de la même façon et traitent volontiers d'imposteurs les serviteurs zélés de la religion. S'inspirant les uns et les autres du matérialisme antique, et surtout de Lucrèce en ce qui concerne d'Holbach, ils surent discerner le rôle de la peur et de l'ignorance dans l'apparition du sentiment religieux chez les peuples les plus primitifs, bien que les bases scientifiques dont ils disposaient alors ne leur aient pas permis de reconstituer tout le processus complexe d'élaboration des religions. (Voir Ch. HAINCHELIN : *Les Origines de la religion*, Éd. Sociales, 1955.)

Cette terminologie était avant tout inspirée d'un souci polémique. Elle avait été propagée par les manuscrits clandestins de la première moitié du XVIIIème siècle, parmi lesquels le *Traité des trois imposteurs* (*Moïse, Jésus, Mahomet*) connut un grand succès.

règne, le souverain n'a qu'un pouvoir précaire... et les sujets sont dépourvus d'activité, de science et de grandeur d'âme, d'industrie, en un mot des qualités nécessaires au soutien de la société.

Si dans un État chrétien on voit quelque activité, si l'on y trouve de la science, si l'on y rencontre des moeurs sociales, c'est qu'en dépit de leurs opinions religieuses la nature, toutes les fois qu'elle le peut, ramène les hommes à la raison et les force de travailler à leur propre bonheur. Toutes les nations chrétiennes, si elles étaient conséquentes à leurs principes, devraient être plongées dans la plus profonde inertie ¹⁴⁹ ; nos, contrées seraient habitées par un petit nombre de peuples sauvages qui ne se rencontreraient que pour se nuire. En effet, à quoi bon s'occuper d'un monde que la religion ne montre à ses disciples que comme un lieu de passage ? Quelle peut être l'industrie d'un peuple à qui l'on répète tous les jours que son Dieu veut qu'il prie, qu'il s'afflige, qu'il vive dans la crainte, qu'il gémisses sans cesse ¹⁵⁰ ? Comment pourrait subsister une société composée d'hommes à qui l'on persuade qu'il faut avoir du zèle pour la religion et que l'on doit haïr [104] et détruire ses semblables pour des opinions ? Enfin, comment peut-on attendre de l'humanité la justice, des vertus d'une foule de fanatiques à qui l'on propose pour modèle un Dieu cruel, dissimulé, méchant, qui se plaît à voir couler les larmes de ses malheureuses

¹⁴⁹ L'idéal humain proposé par l'Église était encore le moine, le saint. Si à l'époque de d'Holbach la sainteté fut rarement atteinte par ses contemporains, par contre les couvents d'hommes et de femmes étaient trop peuplés à son goût par des êtres socialement improductifs. Ce n'était d'ailleurs pas la piété qui expliquait alors leur nombre, mais des raisons sociales bien connues de tous les philosophes et fréquemment dénoncées par eux. Le roman de Diderot : *La Religieuse*, dont certains n'ont voulu retenir que le libertinage, avait été inspiré par une histoire bien réelle, dont nos philosophes s'étaient emparés pour dénoncer les vocations forcées et les moeurs dépravées d'un grand nombre de couvents.

¹⁵⁰ Nous trouverons dans *Le Christianisme dévoilé* de très nombreux passages où d'Holbach paraphrase plus ou moins librement les textes sacrés. Ici voir l'Épître de saint Paul aux Philippiens, chap. II, V. 12 : « Ainsi mes bien-aimés, comme vous avez été toujours soumis, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement... »

créatures, qui leur tend des embûches, qui les punit pour y avoir succombé, qui ordonne le vol, le crime et le carnage ¹⁵¹ ?

Tels sont pourtant les traits sous lesquels le christianisme nous peint Dieu ; Dieu fut un sultan, un despote ¹⁵², un tyran à qui tout fut permis ; l'on fit pourtant de ce Dieu le modèle de la perfection ; l'on commit en son nom les crimes les plus révoltants, et les plus grands forfaits furent toujours justifiés dès qu'on les commit pour soutenir sa cause ou pour mériter sa faveur. Ainsi la religion chrétienne, qui se vante de prêter un appui inébranlable à la morale et de présenter aux hommes les motifs les plus forts pour les exciter à la vertu, fut pour eux une source de divisions, de fureur et de crimes ; sous prétexte de leur apporter la paix, elle ne leur apporta que la fureur, la haine, la discorde et la guerre ; elle leur fournit mille moyens ingénieux de se tourmenter ; elle répandit sur eux des fléaux inconnus à leurs pères, et le chrétien, s'il n'eût été insensé, eût mille fois regretté la paisible ignorance de ses ancêtres idolâtres. Si les mœurs des peuples n'eurent rien à gagner avec la religion chrétienne, ce pouvoir des rois, dont elle prétend être l'appui, n'en retira pas de plus grands avantages ; il s'établit dans chaque État deux pouvoirs distincts : celui de la religion, [105] fondé sur Dieu lui-même, l'emporte presque toujours sur celui du souverain ; celui-ci fut forcé de devenir le serviteur des prêtres, et, toutes les fois qu'il refusa de fléchir le genou devant eux, il fut proscrit, dépouillé de ses droits, exterminé par des sujets que la religion excitait à la révolte, ou par des fanatiques aux mains desquels elle re-

¹⁵¹ Il n'est pas niable que de nombreux passages de l'Ancien Testament permettent de telles affirmations. Le Dieu de l'Apocalypse selon saint Jean n'est pas moins redoutable.

D'Holbach possédait dans sa bibliothèque un très grand nombre d'éditions de l'Ancien et du Nouveau Testament dont plusieurs en grec et latin. Il disposait aussi de nombreux commentaires savants sur le texte hébreu, d'éditions où les textes latins et français étaient établis en regard les uns des autres, et même d'une Bible en langue espagnole et d'une autre en anglais. Le nombre de volumes de théologie dans sa bibliothèque atteste la diversité de son information et l'intérêt passionné qu'il porte à ces questions. Voir *Le catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le baron d'Holbach*, Paris, 1789.

¹⁵² Dans l'édition de 1767, nous trouvons : « ... Le christianisme nous peint le Dieu, fut un sultan », etc. Le sens impose : « ... Nous peint Dieu », ou : « Dieu fut un sultan, un despote », etc.

mettait son couteau. Avant le christianisme, le souverain de l'État fut communément le souverain du prêtre ¹⁵³ ; depuis que le monde est chrétien, le souverain n'est plus que le premier esclave du sacerdoce, que l'exécuteur de ses vengeances et de ses décrets.

Concluons donc que la religion chrétienne n'a point de titre pour se vanter des avantages qu'elle procure à la morale, ou à la politique. Arrachons-lui donc le voile dont elle se couvre ; remontons à sa source ; analysons ses principes ; suivons-la dans sa marche et nous trouverons que, fondée sur l'imposture, sur l'ignorance et sur la crédulité, elle ne fut jamais utile ¹⁵⁴ qu'à des hommes qui se croyaient intéressés à tromper le genre humain ; qu'elle ne cessa jamais de causer les plus grands maux aux nations, et qu'au lieu du bonheur qu'elle leur avait elle ne servit qu'à les enivrer de fureurs, qu'à les inonder de sang, qu'à les plonger dans le délire et dans le crime, qu'à leur faire méconnaître leurs véritables intérêts et leurs devoirs les plus saints ¹⁵⁵.

¹⁵³ Allusion aux sociétés pré chrétiennes du monde méditerranéen oriental dont l'histoire semble avoir été assez familière à d'Holbach, grâce en partie à l'érudition d'orientaliste de son ami Boulanger. Dans ces États, par exemple en Chaldée, Assyrie, Perse, Égypte, le souverain était en même temps le prêtre suprême de la Divinité ; il détenait ainsi la totalité du pouvoir religieux et politique.

¹⁵⁴ Le double critère de l'utilité sociale et du bonheur individuel est une des préoccupations persistantes de la philosophie de d'Holbach. C'est une attitude résolument anti métaphysique.

¹⁵⁵ Le Dieu chrétien du Moyen âge était bien un Dieu de courroux un monarque absolu qui dispute l'empire des âmes et des corps par des moyens où la violence l'emporte sans cesse sur la persuasion. Le dogme est immuable, mais les visages de Dieu offerts à l'adoration des foules ont changé. Celui du XXème siècle n'est pas celui de la Renaissance ou de la Réforme, ci celui du XVIème siècle n'était, déjà plus celui du Moyen Age.

[106]

CHAPITRE VI.**- DES PREUVES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,
DES MIRACLES, DES PROPHÉTIES, DES MARTYRS ¹⁵⁶**[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu dans les chapitres précédents ¹⁵⁷ les motifs légitimes que nous avons de douter de la révélation faite aux Juifs et aux chrétiens : d'ailleurs relativement à cet article, le christianisme n'a aucun avantage Sur toutes les autres religions du monde qui, toutes,

¹⁵⁶ Dans ce chapitre, la brutalité de certaines appréciations concernant le peuple juif mérite quelques précisions. Elles pourraient en, effet choquer le lecteur peu averti et prêter à des interprétations tout à fait fâcheuses.

Il importe de se rappeler que pour l'Église Ancien et Nouveau Testaments sont également textes sacrés. Le peuple Juif apparaît ainsi comme le peuple élu par excellence. Les commentateurs orthodoxes faisaient de lui la source non seulement de la religion catholique, seule universelle à leurs yeux, mais de toute civilisation. Injures et mépris font donc partie de l'attaque générale du clan holbachique contre la conception catholique du monde. Cette attitude fut à son époque progressiste. Ce serait une grave erreur de la confondre avec l'antisémitisme et le racisme barbares des régimes fascistes du XXème siècle. Il nous a paru intéressant de rapprocher certains passages (voir p. 108 : « je vois ces prétendues merveilles... » et tout le paragraphe) d'un texte tout aussi brutal de F. Engels que voici : « Ce fut un temps où, à Rome et en Grèce, mais bien davantage encore en Asie Mineure, en Syrie et en Égypte, un mélange hasardeux des plus crasses superstitions des peuples les plus divers était accepté sans examen et complété par de pieuses fraudes et un charlatanisme direct, où les miracles, les extases, les visions, la divination, l'alchimie, la cabale et autres sorcelleries occultes tenaient le premier rôle. Ce fut là l'atmosphère où le christianisme primitif prit naissance, et cela dans une classe de gens qui, plus que toute autre, était ouverte à ces phantasmes. » (F. ENGELS : « Contribution à l'histoire du christianisme primitif. » En annexe à Ch. HAINCHELIN : *Les Origines de la religion.*)

¹⁵⁷ On peut aussi se reporter à plusieurs articles de l'*Encyclopédie* : « Âme », « Astronomie », « Langue hébraïque », « Médecine », « Théocratie », qui traitent les Juifs de peuple grossier, brutal, inculte. Ils visent, comme d'Holbach, la tradition biblique amplement explicitée par Bossuet dans son Discours sur l'Histoire universelle.

malgré leur discordance, se disent émanées de la Divinité et prétendent avoir un droit exclusif à ses faveurs. L'Indien assure que le Brahma lui-même est l'auteur de son culte. Le Scandinave tenait le sien du redoutable Odin. Si le juif et le chrétien ont reçu le leur de Jéhovah par le ministère de Moïse et de Jésus, le mahométan assure qu'il a reçu [107] le sien par son prophète, inspiré du même Dieu. Ainsi toutes les religions se disent émanées du ciel ; toutes interdisent l'usage de la raison pour examiner leurs titres sacrés ; toutes se prétendent vraies à l'exclusion des autres, toutes menacent du courroux divin ceux qui refuseront de se soumettre à leur autorité ; enfin toutes ont le caractère de la fausseté par les contradictions palpables dont elles sont remplies ; par les idées informes, obscures et souvent odieuses qu'elles donnent de la Divinité ; par les lois bizarres qu'elles lui attribuent ; par les disputes qu'elles font naître entre leurs sectateurs ; enfin toutes les religions que nous voyons sur la terre ne nous montrent qu'un amas d'impostures et de rêveries qui révoltent également la raison. Ainsi du côté des prétentions, la religion chrétienne n'a aucun avantage sur les autres superstitions dont l'univers est infecté, et son origine céleste lui est contestée par toutes les autres avec autant de raison qu'elle conteste la leur ¹⁵⁸.

Comment donc se décider en sa faveur ? Par où prouver la bonté de ses titres ? A-t-elle des caractères distinctifs qui méritent qu'on lui donne la préférence et quels sont-ils ? Nous fait-elle connaître mieux que toutes les autres l'essence et la nature de la Divinité ? Hélas ! elle ne fait que la rendre plus inconcevable ; elle ne montre en elle qu'un tyran capricieux dont les fantaisies sont tantôt favorables et le plus souvent nuisibles à l'espèce humaine. Rend-elle les hommes meilleurs ? Hélas ! nous voyons que partout elle les divise, elle les force d'être les bourreaux de leurs frères ¹⁵⁹. Rend-elle les empires floriss-

¹⁵⁸ Sur la place de l'oeuvre de d'Holbach dans l'histoire des religions, voir notre introduction à *l'Histoire critique de Jésus-Christ* et la fin de l'introduction générale.

¹⁵⁹ Nouvel exemple de paraphrase des textes sacrés. Voir ici, dans l'Évangile selon saint Mathieu :

V. 35 . « Car je suis venu diviser l'homme d'avec son père, et la fille d'avec sa mère et la belle-fille d'avec sa belle-mère. »

V. 37 : « Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi ».

sants et puissants ? Partout où elle règne, ne voyons-nous pas les peuples asservis, dépourvus de vigueur, d'énergie, d'activité croupir dans une honteuse léthargie et n'avoir aucune idée de la vraie morale. Quels sont donc les signes auxquels on veut que nous reconnaissons la [108] supériorité du christianisme sur les autres religions ? C'est, nous dit-on, à ses martyrs. Mais je vois des miracles, des prophéties et des martyrs dans toutes les religions du monde. je vois partout des hommes plus rusés et plus instruits que le vulgaire tromper par des prestiges, et l'éblouir par des oeuvres qu'il croit surnaturelles, et parce qu'il ignore les secrets de la nature et les ressources de l'art.

Si le juif me cite des miracles de Moïse, je vois ces prétendues merveilles opérées aux yeux du peuple le plus ignorant, le plus stupide, le plus abject ¹⁶⁰, le plus crédule dont le témoignage n'est d'aucun poids pour moi. D'ailleurs, je puis soupçonner que ces miracles ont été insérés dans les livres sacrés des Hébreux longtemps après la mort de ceux qui auraient pu les démentir. Si le chrétien me cite Jérusalem et le témoignage de toute la Galilée pour me prouver les miracles de Jésus-Christ, je ne vois encore qu'une populace ignorante qui puisse les attester ou je demande comment il fut possible qu'un peuple entier, témoin des miracles du messie, consentît à sa mort, la demandât même avec empressement. Le peuple de Londres ou de Paris souffrirait-il qu'on mît à mort sous ses yeux un homme qui aurait ressuscité des morts, rendu la vue aux aveugles, redressé le boiteux, guéri des paralytiques ? Si les juifs ont demandé la mort de jésus, tous ses miracles sont anéantis pour tout homme non prévenu ¹⁶¹.

D'un autre côté, ne peut-on pas opposer aux miracles de Moïse, ainsi qu'à ceux de Jésus, ceux que Mahomet opéra aux yeux de La Mecque et de l'Arabie assemblées ? L'effet des miracles de Mahomet fut au moins de convaincre les Arabes qu'il était un homme divin. Les miracles de jésus n'ont convaincu personne de sa mission : saint Paul lui-même, qui devint le plus ardent de ses disciples, ne fut point convaincu par les miracles dont, de son temps, il existait tant de té-

¹⁶⁰ Voir la note en tête de ce chapitre.

¹⁶¹ Argument discutable. L'histoire n'offre que trop d'exemples d'hommes de valeur ou de bien qui ont pu être exécutés avec l'accord de foules ignorantes, fanatiques, abusées ou indifférentes.

moins : il a fallu un nouveau miracle pour convaincre son esprit ¹⁶². De quel [109] droit veut-on donc nous faire croire aujourd'hui des merveilles qui n'étaient point convaincantes du temps même des apôtres, c'est-à-dire peu de temps après qu'elles furent opérées ?

Que l'on ne nous dise point que les miracles de Jésus Christ nous sont aussi bien attestés qu'aucun fait de l'histoire profane et que vouloir en douter est aussi ridicule que de douter de l'existence de Scipion ou de César, que nous ne croyons que sur le rapport des historiens qui nous en ont parlé. ¹⁶³ L'existence d'un homme, d'un général d'armée, d'un héros, n'est pas incroyable ; il n'en est pas de même d'un miracle * ; nous ajoutons foi aux faits vraisemblables rapportés par Tite-Live, tandis que nous rejetons avec mépris les miracles qu'il nous raconte. Un homme joint souvent la crédulité la plus stupide aux talents

¹⁶² Allusion à l'« apôtre des gentils », Paul, né à Tarse et martyrisé à Rome en 67. Dans les Actes des Apôtres, on trouve le récit du miracle qui, sur le chemin de Damas, provoqua la conversion à la religion nouvelle de Saul, jusqu'alors membre du Sanhédrin et acharné à persécuter ses coreligionnaires juifs déjà convertis.

Les historiens modernes, mythologues ou historicistes, qui attribuent un rôle décisif à Paul dans l'élaboration de la doctrine chrétienne encore informelle, ont tous souligné combien l'homme Jésus, la vie même de Jésus, tiennent peu de place dans sa prédication. Ils trouvent à cela des explications subtiles selon les thèses qu'ils défendent. Le fait reste surprenant de la part d'un homme pour qui cette vie aurait dû être familière, grâce aux récits des apôtres survivants et des multiples témoins contemporains des événements dont la trame devait fournir l'Évangile.

Voir notamment : D. F. STRAUSS : *Vie de Jésus*, Paris, 1839 (traduction E. Littré) ; A. Loisy : *La Naissance du christianisme*, Paris, 1933 ; Ch. GUIGNEBERT : *Jésus et Le Christ*, collection « L'Évolution de l'Humanité Paris, 1938 ; J. MARITAIN : *Saint Paul* ; Ch. HAINCHELIN *ouvr. cité*, chap. v et annexe F. ENGELS : « Contribution à l'histoire du christianisme primitif ».

¹⁶³ Cet aveu est important. Un matérialiste comme d'Holbach ne doute pas encore de l'existence même de Jésus, mais du caractère divin de sa mission.

* Un fait surnaturel demande, pour être cru, des témoignages plus forts qu'un fait qui n'a rien contre la vraisemblance. Il est facile de croire qu'Apollonius de Tyane a existé - je m'en rapporte là-dessus à Philostrate, parce que son existence n'a rien qui choque la raison ; mais je ne crois plus Philostrate quand il me dit qu'Apollonius faisait des miracles. je crois bien que Jésus-Christ est mort ; mais je ne crois point qu'il soit ressuscité. (*Note de d'Holbach.*)

les plus distingués : le christianisme lui-même nous en fournit des exemples sans nombre. En matière de religion tous les témoignages sont suspects ; l'homme le plus [110] éclairé voit très mal, lorsqu'il est saisi d'enthousiasme et ivre de fanatisme, ou séduit par son imagination. Un miracle est une chose impossible ; Dieu ne serait point immuable, s'il changeait l'ordre de la nature ¹⁶⁴.

On nous dira peut-être que, sans changer l'ordre des choses, Dieu ou ses favoris peuvent trouver dans la nature des ressources inconnues aux autres hommes ; mais alors leurs oeuvres ne seront point surnaturelles et n'auront rien de merveilleux : un miracle est un effet contraire aux lois constantes de la nature, par conséquent Dieu lui-même, sans blesser sa sagesse, ne peut faire des miracles. Un homme sage qui verrait un miracle serait en droit de douter s'il a bien vu ; il devrait examiner si l'effet extraordinaire, qu'il ne comprend pas, n'est pas dû à quelque cause naturelle dont il ignore la manière d' agir ¹⁶⁵.

Mais accordons-nous pour un instant que les miracles soient possibles et que ceux de jésus ont été véritables, ou du moins n'ont pas été insérés dans les Évangiles après le temps ils ont été opérés. Les témoins qui les ont transmis, les apôtres qui les ont vus, sont-ils bien dignes de foi et leur témoignage n'est-il pas récusable ? Ces témoins étaient-ils bien éclairés ? De l'aveu même des chrétiens, c'étaient des hommes sans lumière, tirés de la lie du peuple, par conséquent crédules et incapables d'examiner. Ces témoins étaient-ils désintéressés ? Non, ils avaient sans doute le plus grand intérêt à soutenir des faits

¹⁶⁴ Le miracle, étant par essence une rupture de l'ordre naturel, c'est-à-dire pour les croyants de l'ordre divin, est par là même la négation de Dieu lui-même. On sait que les miracles les plus invraisemblables sont toujours défendus avec fermeté par les pieux commentateurs de la Bible. Néanmoins les commentateurs modernes sont prudents ; aussi l'abbé Delaunay écrit-il. « Le don des miracles était indispensable aux premiers prédicateurs de l'Évangile pour prouver la divinité de la religion qu'ils annonçaient, mais aujourd'hui cela n'est plus nécessaire ».

¹⁶⁵ Attitude très prudente commune aux premiers penseurs rationalistes de cette époque. La capacité d'explication des hommes évolue avec les progrès de la science. Il ne faut pas « inventer » une explication. Il faut s'arrêter là où l'on ne peut plus expliquer. Voir Diderot : « Le comment se tire des êtres ; le pourquoi de notre entendement ; il tient à nos systèmes ; il dépend du progrès de nos connaissances. » (DIDEROT : « De l'Interprétation de la nature » *Textes choisis*, t. II, p. 98, 99 même collection.)

merveilleux [111] qui prouvaient la divinité de leur maître et la vérité de la religion qu'ils voulaient rétablir. Ces mêmes faits ont-ils été confirmés par les historiens contemporains ? Aucun d'eux n'en a parlé et, dans une ville aussi superstitieuse que Jérusalem, il ne s'est trouvé ni un seul juif, ni un seul païen qui ait entendu parler des faits les plus extraordinaires et les plus multipliés que l'histoire ait jamais rapportés. Ce ne sont jamais que des chrétiens qui nous attestent les miracles du Christ. On veut que nous croyions qu'à la mort du fils de Dieu la terre ait tremblé, le soleil se soit éclipsé, les morts soient sortis du tombeau. Comment des événements aussi extraordinaires n'ont-ils été remarqués que par quelques chrétiens ? Furent-ils donc les seuls qui s'en aperçurent ? On veut que nous croyions que le Christ ait ressuscité : on nous cite pour témoins des apôtres, des femmes, des disciples. Une apparition solennelle, faite dans une place publique, n'eût-elle pas été plus décisive que toutes ces apparitions clandestines faites à des hommes intéressés à former une nouvelle secte ? La foi chrétienne est fondée, selon saint Paul, sur la résurrection de Jésus-Christ ; il fallait donc que ce fait fût prouvé aux nations de la façon la plus claire et la plus indubitable *. Ne peut-on point accuser de malice le Sauveur du monde pour ne s'être montré qu'à ses disciples et à ses favoris ? Il ne voulait donc point que tout le monde crût en lui ? Les

Juifs me dira-t-on, en mettant le Christ à mort méritaient d'être aveuglés. Mais, dans ce cas, pourquoi les apôtres leur prêchaient-ils l'Évangile ? Pouvaient-ils espérer qu'on ajoutât plus de foi à leur rapport qu'à ses propres yeux ¹⁶⁶ ?

Au reste, les miracles ne semblent inventés que pour suppléer à de bons raisonnements ; la vérité et l'évidence [112] n'ont pas besoin de miracles pour se faire adopter. N'est-il pas bien surprenant que la Divinité trouve plus facile déranger l'ordre de la nature que d'enseigner

* « Les Bazilidiens et les Cérentiens, hérétiques qui vivaient du temps de la naissance du christianisme, soutenaient que Jésus n'était point mort et que Simon le Cyrénéen avait été crucifié à sa place. Voyez Épiphane, ch. XXVIII ; voilà, dès le berceau de l'Église, des hommes qui révoquent en doute la mort et par conséquent la résurrection de Jésus Christ, et l'on veut que nous la croyions aujourd'hui. » (*Note de d'Holbach.*)

¹⁶⁶ Il y a là tout un ensemble de difficultés qui, pour l'Église, demeurent très gênantes, car elles frappent le lecteur par leur bon sens plus que des exégèses si savantes, si subtiles qu'on ne les retient pas.

aux hommes des vérités claires, propres à les convaincre, capables d'arracher leur assentiment ? Les miracles n'ont été inventés que pour prouver aux hommes des choses impossibles à croire ; il ne serait pas besoin de miracles si on leur parlait raison. Aussi ce sont des choses incroyables qui servent de preuves à d'autres choses incroyables. Presque tous les imposteurs qui ont apporté des religions aux peuples leur ont annoncé des choses improbables ; ensuite ils ont fait des miracles pour les obliger à croire les choses qu'ils leur annonçaient.

Vous ne pouvez, ont-ils dit, comprendre ce que je vous dis : mais le vous prouve que je dis vrai en faisant à vos yeux des choses que vous ne pouvez pas comprendre ¹⁶⁷. Les peuples se sont payés de ces raisons ; la passion pour le merveilleux les empêcha toujours de raisonner ; ils ne virent point que des miracles ne pouvaient prouver des choses impossibles, ni changer l'essence de la vérité. Quelques merveilles que pût faire un homme, ou si l'on veut un Dieu lui-même, elles ne prouveront jamais que deux et deux ne font point quatre, et que trois ne font qu'un, qu'un être immatériel et dépourvu d'organes ait pu parler aux hommes ; qu'un être sage, juste et bon ait pu ordonner des folies, des injustices, des cruautés, etc. D'où l'on voit que les miracles ne prouvent rien, sinon l'adresse et l'imposture de ceux qui veulent tromper les hommes pour confirmer les mensonges qu'ils leur ont annoncés, et la crédulité stupide de ceux que ces imposteurs séduisent. Ces derniers ont toujours commencé par mentir, par donner des idées fausses de la Divinité, par prétendre avoir eu un commerce intime avec elle ¹⁶⁸ ; et, pour prouver ces [113] merveilles incroyables, ils faisaient des oeuvres incroyables qu'ils attribuaient à la toute-puissance de l'être qui les envoyait. Tout homme qui fait des miracles n'a point de vérités, mais des mensonges à prouver. La vérité est simple et claire ; le merveilleux annonce toujours la fausseté. La nature

¹⁶⁷ L'argumentation devient ici serrée, rapide, vivante comme un dialogue. Voir DIDEROT : « L'Apologie de l'Abbé de Prades », *Textes choisis*, t. 1, p. 125. Ce sont de tels passages qui évoquent la collaboration de Diderot. « Et il (l'impie) a dit : *Un miracle ne prouve rien, il ne suppose que des fourbes adroits et des témoins imbéciles.* »

Il y a cette fois encore non seulement identité de pensée, mais presque d'expression entre d'Holbach et son ami Diderot.

¹⁶⁸ Ce sont encore les procédés de sectes et religions plus modernes : par exemple, le mormonisme à ses débuts, avec les multiples impostures de son premier « grand prêtre », Joseph Smith.

est toujours vraie ; elle agit par des lois qui ne se démentent jamais. Dire que Dieu fait des miracles, c'est dire qu'il se contredit lui-même ; qu'il dément des lois qu'il a prescrites à la nature ; qu'il rend inutile la raison humaine, dont on le fait l'auteur. Il n'y a que des imposteurs qui puissent nous dire de renoncer à l'expérience et de Bannir la raison ¹⁶⁹.

Ainsi, les prétendus miracles que le christianisme nous raconte n'ont, comme ceux de toutes les autres religions, que la crédulité des peuples, leur enthousiasme, leur ignorance et l'adresse des imposteurs pour base. Nous pouvons en dire autant des prophéties. Les hommes furent de tout temps curieux de connaître l'avenir ; ils trouvèrent en conséquence des hommes disposés à les servir. Nous voyons des enchanteurs, des devins, des prophètes dans toutes les nations du monde. Les juifs ne furent pas plus favorisés à cet égard que les Tartares, les nègres, les sauvages et tous les autres peuples de la terre, qui tous possédèrent des imposteurs prêts à les tromper pour des présents. Ces hommes merveilleux durent sentir bientôt que leurs oracles devaient être vagues et ambigus pour n'être point démentis par les faits. Il ne faut donc point être surpris si les prophéties judaïques sont obscures et de nature à y trouver tout ce qu'on veut y chercher. Celles que les chrétiens attribuent à Jésus-Christ ne sont point vues du même ?il par les juifs, qui attendent encore ce Messie, que les premiers croient arrivé depuis dix huit siècles. Les prophètes du judaïsme ont annoncé de tout temps à une nation inquiète et mécontente de son [114] sort un libérateur qui fut pareillement l'objet de l'attente des Romains, et de presque toutes les nations du monde ¹⁷⁰. Tous les hommes par un pen-

¹⁶⁹ Le phénomène de la foi est si étranger à la rigueur rationaliste de d'Holbach qu'il dénierait toujours toute sincérité à ceux qui ont contribué à convertir les hommes à une religion quelle qu'elle soit, ou qui contribuent à les maintenir dans la « superstition ». Aussi n'hésite-t-il pas à les accuser de charlatanisme, de cupidité, de despotisme et autres méfaits. Il donne en tout cas, avant la lettre, le ton d'un anticléricalisme encore virulent sous cette forme dans bien des milieux. Par contre, la critique savante des philosophes et des historiens s'en est complètement dégagée.

¹⁷⁰ L'idée orphique du salut de l'âme humaine, l'espoir d'une survie compensatrice des malheurs subis en ce monde se combinent dans de nombreuses religions du monde gréco-romain préchrétien avec le sentiment qu'une intercession divine est nécessaire pour obtenir cette éternité bienheureuse. Il y

chant naturel espèrent la fin de leurs malheurs et croient que la providence ne peut se dispenser de les rendre plus fortunés. Les juifs, plus superstitieux que tous les autres peuples, se fondant sur la promesse de leur Dieu, ont dû toujours attendre un conquérant, ou un monarque, qui fût changer leur sort et qui les tirât de l'opprobre.

Comment peut-on voir ce libérateur dans la personne de Jésus, le destructeur et non le restaurateur de la nation hébraïque qui, depuis lui, n'eut plus aucune part à la faveur de son Dieu ?

On ne manquera pas de dire que la destruction du peuple juif, et la dispersion furent elles-mêmes prédites, et qu'elles fournissent une preuve convaincante des prophéties des chrétiens. Je réponds qu'il était facile de prédire la dispersion et la destruction d'un peuple toujours inquiet, turbulent et rebelle à ses maîtres ; toujours déchiré par des divisions intestines : d'ailleurs, ce peuple fut souvent conquis et dispersé ; le temple, détruit par Titus, l'avait déjà été par Nabuchodonosor, qui amena les tribus captives en Assyrie, et les répandit dans ses États. Nous nous apercevons de la dispersion des juifs, et non de celle des autres nations conquises, parce que celles-ci au bout d'un certain temps, se sont toujours confondues avec la nation conquérante, au lieu que les juifs ne se mêlent point avec les nations parmi lesquelles ils habitent, et en demeurent toujours distingués ¹⁷¹. N'en est-il pas de

eut bien une sorte d'attente « ésotérique » commune au monde juif et gréco-romain bien qu'elle prenne des aspects très divers.

¹⁷¹ La dispersion des juifs a été à dessein présentée par les chrétiens comme un « châtement providentiel ». Elle était réalisée depuis des siècles avant l'ère chrétienne. Les juifs de la Diaspora étaient sans doute même la majorité et ceux demeurés en Palestine la minorité. D'Holbach a donc raison de refuser l'explication traditionnelle, mais la sienne est également inacceptable. Au 1^{er} et au 2^{ème} siècle de notre ère, les juifs de Palestine ont été décimés et éparpillés dans l'empire romain après leurs deux farouches guerres d'indépendance (66-70 et 132-135). Longtemps après, lorsque la chrétienté triomphante l'emporta dans une partie de l'Occident, les papes imposèrent aux souverains catholiques une politique de ségrégation rendue plus efficace du fait que, pour les chrétiens, le peuple juif, déicide, était demeuré dans son ensemble rebelle à la religion nouvelle. Du XI au XVII^{ème} siècle, ils furent peu à peu expulsés de tous les grands pays d'Europe et, là où ils subsistaient, enfermés dans les ghettos. À la veille de la Révolution, ils ne sont pas 2 000 à Paris. Ils n'ont le droit de résidence qu'à condition de se prétendre « convertis ». Encore se sentent-ils si peu en sécurité qu'ils vivent presque tous en hôtel ou en meublé.

même des Guèbres [115] ou Parsis de la Perse et de l'Hindoustani, ainsi que des Arméniens qui vivent dans les pays mahométans ? Les juifs demeurent dispersés, parce qu'ils sont insociables, intolérants, aveuglément attachés à leurs superstitions *.

Ainsi, les chrétiens n'ont aucune raison pour se vanter des prophéties contenues dans les livres mêmes des Hébreux, ni de s'en prévaloir contre ceux-ci qu'ils regardent comme les conservateurs des titres d'une religion qu'ils abhorrent. La Judée fut de tous temps soumise aux prêtres qui eurent une influence très grande sur les affaires de l'État, qui se mêlèrent de la politique et de prédire les événements heureux ou malheureux qu'elle avait lieu d'attendre. Nul pays ne renferma un plus grand nombre d'inspirés ; nous voyons que les prophètes tenaient des écoles publiques, où ils initiaient aux mystères de leur art ceux qu'ils en trouvaient dignes, ou qui voulaient, en trompant un peuple crédule, s'attirer des respects et se procurer des moyens de subsister à ses dépens **.

L'art de prophétiser fut donc un vrai métier, ou, si l'on [116] veut, une branche de commerce fort utile et fort lucrative dans une nation misérable et persuadée que son Dieu n'était sans cesse occupé que d'elle. Les grands profits qui résultaient de ce trafic d'impostures furent cause de la division entre les prophètes juifs : aussi voyons-nous qu'ils se décriaient les uns les autres ; chacun traitait son rival de *faux prophète* et prétendait qu'il était inspiré de l'esprit malin. Il y eut toujours des querelles entre les imposteurs pour savoir à qui demeurerait le privilège de tromper leurs concitoyens...

Voir M. ROBLIN : *Les juifs de Paris*, et sur des responsabilités plus proches : J. Isaac : *Jésus et Israël*, Paris, 1948.

* Les Actes des apôtres prouvent évidemment que, dès avant Jésus Christ, les juifs étaient dispersés. Il en vint de la Grèce, de la Perse, de l'Arabie, etc., à Jérusalem, pour la fête de la Pentecôte. Voyez les Actes, chap. II, v. 8. Ainsi, après Jésus, il n'y eut que les habitants de la Judée qui furent dispersés par les Romains. (*Note de d'Holbach.*)

** Saint Jérôme prétend que les Saducéens n'adoptaient point les prophètes, se contentant d'admettre les cinq livres de Moïse. DODWELL : *De jure laicorum*, dit que c'était en buvant du vin que les prophètes se disposaient à prophétiser. Il paraît qu'ils étaient des jongleurs, des poètes et des musiciens qui apprenaient comme partout leur métier. (*Note de d'Holbach.*)

Les hommes ne se rendent point difficiles sur les choses qui s'accordent avec leurs vues. Quand nous voudrions envisager sans prévention les prophéties des Hébreux, nous n'y verrons que des rhapsodies informes qui ne sont que l'ouvrage du fanatisme et du délire ; nous trouverons ces prophéties obscures et énigmatiques comme les oracles des païens ; enfin tout nous prouvera que ces prétendus oracles divins n'étaient que les délires et les impostures de quelques hommes accoutumés à tirer parti de la crédulité d'un peuple superstitieux qui ajoutait foi aux songes, aux visions, aux apparitions, aux sortilèges, et qui recevait avidement toutes les rêveries qu'on voulait lui débiter pourvu qu'elles fussent ornées du merveilleux. Partout où les hommes seront ignorants, il y aura des prophètes, des inspirés, des faiseurs de miracles ; ces deux branches de commerce diminueront toujours dans la même proportion que les nations s'éclaireront ¹⁷².

Enfin le christianisme met au nombre des preuves des vérités de ses dogmes un grand nombre de martyrs qui ont scellé de leur sang la vérité des opinions religieuses qu'ils avaient embrassées. Il n'est point de religion sur la terre qui n'ait eu ses défenseurs ardents, prêts à sacrifier leur vie pour les idées auxquelles on leur avait persuadé [117] que leur bonheur éternel était attaché ¹⁷³. L'homme superstitieux et ignorant est opiniâtre dans ses préjugés ; sa crédulité l'empêche de soupçonner que ses guides spirituels aient jamais pu le tromper ; sa vanité lui fait croire que lui-même il n'a pu prendre le change ; enfin, s'il a l'imagination assez forte pour voir les cieux ouverts et la divinité prête à récompenser son courage, il n'est point de supplice qu'il ne brave et qu'il n'endure. Dans son ivresse, il méprisera des tourments de peu de durée ; il rira au milieu des bourreaux ; son esprit aliéné le rendra même insensible à la douleur. La pitié amollit alors le coeur des spec-

¹⁷² L'évolution des grandes nations européennes aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles donne raison à cette affirmation. Le fétichisme demeure le fait des peuples et tribus les plus arriérés de l'Afrique noire ou des Indiens de l'Amérique du Sud. Cependant, même dans les nations où l'instruction est le bien de tous, d'habiles charlatans réussissent encore à exploiter la crédulité publique, du reste avec impunité. Contrairement à ce qu'imaginait l'optimisme idéaliste de nos athées la « diffusion des lumières » ne résout pas à elle seule le problème religieux.

¹⁷³ « C'est l'incroyable audace avec laquelle ces fanatiques ont affronté la persécution qui a presque anéanti la preuve des martyrs. » (DIDEROT : *Textes choisis*, t. 1, p. 124, Ed. Sociales.)

tateurs ; ils admirent la fermeté merveilleuse du martyr ; son enthousiasme les gagne ; ils croient la cause juste ; et son courage, qui leur paraît surnaturel et divin, devient une preuve indubitable de la vérité de ses opinions. C'est ainsi que, par une espèce de contagion, l'enthousiasme se communique ; l'homme s'intéresse toujours à celui qui montre le plus de fermeté, et la tyrannie attire des partisans à tous ceux qu'elle persécute. Ainsi la constance des premiers chrétiens dut, par un effet naturel, lui former des prosélytes, et les martyrs ne prouvent rien sinon la force de l'enthousiasme, de l'aveuglement, de l'opiniâtreté que la superstition peut produire, et la cruelle démente de tous ceux qui persécutent leurs semblables pour des opinions religieuses. Toutes les passions fortes ont leurs martyrs ; l'orgueil, la vanité, les préjugés, l'amour, l'enthousiasme du bien public, le crime même, font tous les jours des martyrs, ou du moins font que ceux que ses objets enivrent ferment les yeux sur les dangers. Est-il donc surprenant que l'enthousiasme et le fanatisme, les deux passions les plus fortes chez les hommes, aient si souvent fait affronter la mort à ceux qu'elles ont enivrés des espérances qu'elles donnent ? D'ailleurs, si le christianisme a ses martyrs, dont il se glorifie, le judaïsme n'a-t-il pas les siens ? Les juifs infortunés, que l'Inquisition condamne aux flammes, ne sont-ils pas des martyrs de leur religion, dont la constance prouve autant en sa faveur que celle des martyrs chrétiens peut [118] prouver en faveur du christianisme ? Si les martyrs prouvaient la vérité d'une religion, il n'est point de religion ni de secte qui ne pût être regardée comme véritable.

Enfin, parmi le nombre peut-être exagéré des martyrs dont le christianisme se fait honneur, il en est plusieurs qui furent plutôt les victimes d'un zèle inconsidéré, d'une humeur turbulente, d'un esprit séditieux, que d'un esprit religieux. L'Église elle-même n'ose point justifier ceux que leur fougue imprudente a quelquefois poussés jusqu'à troubler l'ordre public, à briser les idoles, à renverser les temples du paganisme. Si des hommes de cette espèce étaient regardés comme des martyrs, tous les séditieux, tous les perturbateurs de la société, auraient droit à ce titre lorsqu'on les fait punir ¹⁷⁴.

¹⁷⁴ D'Holbach n'en est pas encore arrivé à l'élaboration de son système social et politique ; vingt ans plus tard, il lui arrivera, par logique plus que par sentiment, et jamais sans regret, d'estimer qu'il y a des rébellions nécessaires

CHAPITRE XIV.

- DES EFFETS POLITIQUES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir vu l'inutilité et même le danger des perfections, des vertus et des devoirs que la religion chrétienne nous propose, voyons si elle a de plus heureuses influences sur la politique, ou si elle procure un bien-être réel aux nations chez qui cette religion est établie, et serait fidèlement observée. D'abord nous trouvons que partout où le christianisme est admis, il s'établit deux législations opposées l'une à l'autre et qui se combattent réciproquement. La politique est faite pour maintenir l'union et la concorde entre les citoyens. La religion chrétienne, quoiqu'elle leur prêche de s'aimer et de vivre en paix, anéantit bientôt ce précepte par les divisions nécessaires qui doivent s'élever parmi ses sectateurs, qui sont forcés d'entendre diversement les oracles ambigus que les livres saints leur annoncent. Dès le commencement du christianisme, nous voyons des disputes très [119] vives entre ses docteurs *. Depuis, nous ne trouvons dans tous les siècles que des schismes, des hérésies, suivis de persécutions et de combats, très propres à détruire cette concorde si vantée, qui devient impossible dans une religion où tout est obscurité. Dans toutes les disputes religieuses,

contre l'ordre établi, lorsque celui-ci a démontré sa propre incapacité à se réformer.

* Dès la première fois ne les apôtres s'assemblèrent dans le concile de Jérusalem, nous voyons saint Paul en querelle avec saint Pierre, pour savoir s'il fallait observer les rites judaïques, ou bien y renoncer. Les hommes qui tenaient la foi de la première main ne purent être d'accord ; ils ne l'ont pas été davantage depuis. (*Note de d'Holbach.*)^a

^a Engels, dans sa *Contribution à l'histoire du christianisme primitif*, compare les difficultés du christianisme primitif à celles du socialisme du milieu du XIX^{ème} siècle : « Et tout mouvement de masses se meut d'abord dans des contradictions parce qu'il manque de clarté et de cohérence, confus encore précisément à cause du rôle qu'y jouent les prophètes dans les commencements. Cette confusion se manifeste dans la formation de nombreuses sectes qui se combattent entre elles avec au moins autant d'acharnement qu'elles combattent l'ennemi commun du dehors. »

les deux partis croient avoir Dieu de leur côté ; par conséquent, ils sont opiniâtres. Comment ne le seraient-ils pas puisqu'ils confondent la cause de Dieu avec celle de leur vanité ? Ainsi peu disposés à se céder de part et d'autre, ils se combattent, se tourmentent, se déchirent, jusqu'à ce que la force ait décidé des querelles qui jamais ne sont du ressort du bon sens ; en effet, dans toutes les dissensions qui se sont élevées parmi les chrétiens, l'autorité politique fut toujours obligée d'intervenir ; les souverains prirent parti dans les disputes frivoles des prêtres, qu'ils regardèrent comme des objets de la dernière importance. Dans une religion établie par un dieu lui-même, il n'est pas de minutie ; en conséquence, les princes s'armèrent contre une partie de leurs sujets ; la façon de penser de la cour décida de la croyance et de la foi des sujets ¹⁷⁶ ; les opinions qu'elle appuya furent [120] les gardiens de l'orthodoxie, les autres devinrent des hérétiques, des rebelles, que les premiers se firent un devoir d'exterminer.

Les préjugés des princes, ou leur fausse politique leur ont toujours fait regarder ceux de leurs sujets qui n'avaient point les mêmes opinions qu'eux sur la religion comme de mauvais citoyens, dangereux pour l'État, comme des ennemis de leur pouvoir. Si, laissant aux prêtres le soin de vider leurs querelles impertinentes, ils n'eussent point persécuté pour leur donner du poids, ces querelles se seraient assoupies d'elles-mêmes, n'eussent point intéressé la tranquillité publique. Si ces rois impartiaux eussent récompensé les bons et puni les méchants, sans avoir égard à leurs spéculations, à leur culte, à des cérémonies, ils n'eussent pas force un grand nombre de leurs sujets à devenir les ennemis-nés du pouvoir qui les opprimait. C'est à force d'injustices, de violences et de persécutions que les princes chrétiens ont cherché de tout temps à ramener les hérétiques *. Le bon sens n'eût-il

¹⁷⁶ Allusion à la Confession d'Augsbourg (1555) qui fait encore autorité pour 80 millions de luthériens. Elle mettait fin aux guerres religieuses allemandes en reconnaissant l'existence du luthéranisme et en consacrant le droit des princes selon le principe *Cujus regio, ejus religio*, que traduit presque exactement la phrase de d'Holbach. Dans les pays catholiques, si ce principe ne fut jamais formulé, on sait que l'intolérance n'y fut pas moindre. La France connut des périodes de relatif apaisement entré la signature de [l'Édit de Nantes](#) (1598) et sa révocation (1685).

* Un homme d'esprit disait que la religion orthodoxe était dans chaque État celle dont était le bourreau. En effet, si l'on y fait attention, on conviendra que ce sont les rois et les soldats qui ont établi tous les dogmes de la religion

pas dû leur montrer que cette conduite n'était propre qu'à faire des hypocrites, des ennemis cachés ou même à produire des révoltes ** ?

[121]

Mais ces réflexions ne sont point faites pour des princes que le christianisme travaille dès l'enfance à remplir de fanatisme et de préjugés. Il leur inspire, pour toute vertu, un attachement opiniâtre à des frivolités, une ardeur impétueuse pour des dogmes étrangers au bien de l'État, une colère emportée pour tous ceux qui refusent de plier sous leurs opinions despotiques. Dès lors, les souverains trouvent plus court de détruire que de ramener par la douceur : leur despotisme altier ne s'abaisse point à raisonner. La religion leur persuade que la tyrannie est légitime, que la cruauté est méritoire, quand il s'agit de la cause du ciel.

En effet, le christianisme changea toujours en despotes et en tyrans les souverains qui le favorisèrent ; il les représenta comme des divinités sur la terre ; il fit respecter leurs caprices comme les volontés du ciel même ; il leur livra les peuples comme des troupeaux d'esclaves dont ils pouvaient disposer à leur gré. En faveur de leur zèle pour la

chrétienne. Si Louis XIV eût vécu, la constitution *Unigenitus* serait devenue un article de foi parmi nous. (*Note de d'Holbach.*)^a

a Ceci est une allusion au long conflit entre les jansénistes et les jésuites. À la fin du règne de Louis XIV, la persécution contre les jansénistes se fit plus rude sous l'impulsion des confesseurs jésuites du roi, le père La Chaise et le père Le Tellier. 1709 et 1710 virent l'expulsion des dernières religieuses de Port-Royal, la destruction des derniers bâtiments et même du cimetière ; c'est en 1713 que le pape Clément XI renouvela la condamnation du jansénisme dans une nouvelle bulle, la bulle *Unigenitus*, en vertu de laquelle de deux mille personnes étaient emprisonnées à la fin du règne (1713). Cependant cette allusion à Louis XIV ne devait guère masquer pour les contemporains une rude critique envers le renouveau de rigueur provoqué au milieu du siècle par l'affaire dite des billets de confession. Le soupçon de jansénisme allait jusqu'au refus d'inhumation en terre chrétienne. Après une longue bataille, les Parlements ordonnèrent la suppression de la Compagnie de Jésus (1762).

****** Louis XIV, après la révocation de l'Édit de Nantes, fit, comme l'on sait, tourmenter les Huguenots et leur défendit en même temps de sortir de la France. Cette conduite paraît aussi sensée que celle de ces enfants qui tourmentent des oiseaux qu'ils ont enfermés dans une cage, et qui pleurent ensuite quand ils les ont tués. (*Note de d'Holbach.*)

religion, il pardonna souvent aux monarques les plus pervers les injustices, les violences, les crimes, et, sous peine d'irriter le Très-Haut, il commanda aux nations de gémir sans murmurer sous le glaive qui les frappait au lieu de les protéger ¹⁷⁷. Ne soyons donc pas surpris [122] si, depuis que la religion chrétienne s'est établie ¹⁷⁸, nous voyons tant de nations gémir sous des tyrans dévots qui n'eurent d'autre mérite qu'un attachement aveugle pour la religion, et qui d'ailleurs se permirent les crimes les plus révoltants, la tyrannie la plus affreuse, les débordements les plus honteux, la licence la plus effrénée. Quelles que furent les injustices, les oppressions, les rapines des souverains, ou religieux, ou hypocrites, les prêtres eurent soin de contenir leurs su-

¹⁷⁷ On peut multiplier les textes qui confirment à toutes les époques le rôle profondément réactionnaire de l'Église. En voici quelques-uns des premiers temps de l'Église.

- Épître de saint Paul, aux Romains, chap. XIII:

V. 1 : « Que toute personne soit soumise aux puissances d'un ordre supérieur, car il n'y a point de puissance qui ne soit établie de Dieu, et à l'égard de celles qui le sont, c'est Dieu qui y a mis l'ordre. »

V. 2 : « Celui donc qui s'oppose aux puissances s'oppose à un ordre dont Dieu est l'auteur, et ceux qui le font se procurent eux-mêmes leur condamnation. »

V. 3 : « Car on n'a rien à craindre des princes en faisant bien, mais en faisant mal. »

V. 7 : « Rendez donc à chacun ce que vous lui devez, le tribut à qui est dû le tribut, les impôts à qui sont dus les impôts, la crainte, l'honneur à qui est dû l'honneur. »

- Première épître aux Corinthiens :

V. 33 : « Car un esclave que le seigneur a appelé est l'affranchi du seigneur, et de même une personne libre qu'il a appelée est l'esclave de Jésus-Christ. »

Au Moyen âge :

« La mission de l'Église n'est pas de faire les esclaves libres, mais de les faire bons » (saint Augustin, Ps. CXXIV). (Voir R. GARAUDY : *L'Église, et Communisme et les Chrétiens*, chap. I.)

Si certains ont pu croire que depuis les grands bouleversements des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles l'Église avait abandonné ses thèses, qu'ils lisent les grandes Encycliques *Rerum novarum* (Léon XIII, 1891), *Quadragesimo anno* (Pie XI. 1931)- Seul le vocabulaire est celui du siècle. L'esprit est bien celui des grands textes de L'Écriture Sainte. Aux riches, la charité, aux pauvres, le travail, le respect, l'obéissance. Dieu le veut ainsi.

¹⁷⁸ Le « despotisme oriental » si familier à Boulanger et à d'Holbach leur avait pourtant appris que, si despotismes politique et religieux vont de pair, la religion chrétienne n'a pas créé ce lien ni cette nécessité.

jets. Ne soyons donc point non plus étonnés de voir tant de princes, incapables ou méchants, soutenir à leur tour les intérêts d'une religion dont leur fausse politique avait besoin Pour soutenir leur autorité. Les rois n'auraient aucun besoin de la superstition pour gouverner les peuples s'ils avaient de l'équité, des lumières et des vertus, s'ils connaissaient et pratiquaient leurs vrais devoirs, s'ils s'occupaient véritablement du bonheur de leurs sujets ; mais comme il est plus aisé de se conformer à des rites que d'avoir des talents, ou de pratiquer la vertu, le christianisme trouva trop souvent dans les princes des appuis disposés à le soutenir, et même des bourreaux prêts à le servir ¹⁷⁹.

Les ministres de la religion n'eurent pas la même complaisance pour les souverains qui refusèrent de faire cause commune avec eux, d'embrasser leurs querelles, de servir leurs passions ; ils se soulevèrent contre ceux qui voulurent leur résister, les punir de leurs excès, les ramener à la raison, modérer leurs prétentions ambitieuses, [123] toucher à leurs *immunités* ¹⁸⁰. Les prêtres crièrent alors à *l'impiété*, au *sacrilège* ; ils prétendirent que le souverain *mettait la main à l'encensoir*, usurpait des droits accordés par Dieu lui-même ; en un mot ils cherchèrent à soulever les peuples contre l'autorité la plus légitime ; ils armèrent des fanatiques contre les souverains, travestis en tyrans, pour n'avoir pas été soumis à l'Église. Le ciel fut toujours prêt à venger les injustices faites à ses ministres ; ceux-ci ne furent soumis eux-mêmes et ne prêchèrent la soumission aux autres que quand il leur fut permis de partager

l'autorité, ou quand ils furent trop faibles pour leur résister. Voilà pourquoi, dans la naissance du christianisme, nous voyons ses apôtres sans pouvoir prêcher la subordination ; dès qu'il se vit soutenu, il prêcha la révolte, il déposa des rois, il les fit égorger ¹⁸¹.

¹⁷⁹ Les tribunaux d'Église livraient ceux qu'ils avaient décrétés coupables, pour exécution de leur sentence, au bras séculier, c'est-à-dire aux bourreaux des seigneurs, princes ou souverains.

¹⁸⁰ Sur l'origine des immunités, voir la note de d'Holbach, chap. XV, p. 193. Aucun roi ne put obtenir sur ce point sa soumission.

¹⁸¹ Dans l'histoire de France même les faits abondent pour illustrer cette affirmation. Pendant les guerres de religion du XVI^{ème} siècle, les moines ont prêché le régicide et conduit en armes les révoltes parisiennes contre Henri III, qui finalement fut assassiné par un dominicain, Jacques Clément (15 août 1589). D'Holbach la rappelle fort souvent.

Dans toutes les sociétés politiques où le christianisme est établi, il subsiste deux puissances rivales qui luttent continuellement l'une contre l'autre, et par le combat desquelles l'État est ordinairement déchiré. Les sujets se partagent, les uns combattent pour leur souverain, les autres combattent ou croient combattre pour leur dieu. Ces derniers doivent toujours à la fin l'emporter, tant qu'il sera permis au sacerdoce d'empoisonner l'esprit des peuples de fanatisme et de préjugés. C'est en éclairant les sujets qu'on les empêchera de se livrer au fanatisme ; c'est en les affranchissant peu à peu de la superstition qu'on diminuera le pouvoir sacerdotal, qui sera toujours sans bornes et plus fort que celui des rois dans un pays ignorant et couvert de ténèbres.

Mais la plupart des souverains craignent qu'on éclaire les hommes ; complices du sacerdoce, ils se liguent avec lui pour étouffer la raison et pour persécuter tous ceux qui ont le courage de l'annoncer. Aveugles sur leurs propres intérêts et sur ceux de leurs nations, ils ne [124] cherchent à commander qu'à des esclaves, que les prêtres rendront déraisonnables à volonté. Aussi voyons nous une honteuse ignorance, un découragement total régner dans les pays où le christianisme domine de la façon la plus absolue : les souverains, ligés avec leurs prêtres, semblent y conjurer la ruine de la science, des arts, de l'industrie qui ne peuvent être que les enfants de la liberté de penser. Parmi les nations chrétiennes, les moins superstitieuses sont les plus libres, les plus puissantes, les plus heureuses ¹⁸². Dans le pays où le despotisme spirituel est d'intelligence avec le despotisme temporel, les peuples croupissent dans l'inaction, dans la paresse, dans l'engourdissement. Les peuples de l'Europe qui se vantent de posséder la foi la plus pure ne sont pas assurément les plus florissants et les plus puissants ; les souverains, esclaves eux-mêmes de la religion, ne commandent qu'à d'autres esclaves, qui n'ont point assez d'énergie et de courage

¹⁸² Ce texte a été rédigé dans les années qui suivirent le désastreux Traité de Paris de 1763. Aussi peut-on penser, qu'il s'agit, d'une part, pour les nations puissantes et heureuses de l'Angleterre et de la Prusse, qui échappent toutes deux à l'autorité de Rome et de ses prêtres, d'autre part, de l'Italie morcelée en nombreux États où la misère populaire contraste avec le faste des petites cours princières. Il vise aussi l'Espagne ; ces deux pays « qui se vantent de posséder la foi la plus pure de l'Europe » servent en effet fréquemment d'exemple (voir la note suivante de l'auteur).

pour s'enrichir eux-mêmes et pour travailler au bonheur de l'État. Dans ces sortes de contrées, le prêtre seul est opulent, le reste languit dans la plus profonde indigence. Mais qu'importe la puissance et le bonheur des nations à une religion qui veut que ses sectateurs ne s'occupent point de leur bonheur en ce monde, qui regarde les richesses comme nuisibles, qui prêche un Dieu pauvre, qui recommande l'abjection d'âme et la mortification des sens ? C'est, sans doute, pour obliger les peuples à pratiquer ces maximes que le sacerdoce, dans plusieurs États chrétiens, s'est emparé de la plus grande partie des richesses et vit dans la splendeur, tandis que le reste des citoyens fait son salut dans la misère *

[125]

Tels sont les avantages que la religion chrétienne procure aux sociétés politiques ; elle forme un État indépendant dans l'État ; elle rend les peuples esclaves ; elle favorise la tyrannie des souverains, quand ils sont complaisants pour elle ; elle rend leurs sujets rebelles et fanatiques, quand ces souverains manquent de complaisance. Quand elle s'accorde avec la politique, elle écrase, elle avilit, elle appauvrit les nations et les prive de science et d'industrie ; quand elle se sépare d'elle, elle rend les citoyens insociables, turbulents, intolérants et rebelles.

Si nous examinons en détail les préceptes de cette religion et les maximes qui découlent de ses principes, nous verrons qu'elle interdit tout ce qui peut rendre un État florissant. Nous avons déjà vu les idées d'imperfection que le christianisme attache au mariage, et l'estime

* Pour peu qu'on veuille calculer, on verra qu'en Italie, en Espagne, au Portugal, en Allemagne, les revenus ecclésiastiques doivent excéder non seulement ceux des souverains, mais encore ceux du reste des citoyens ; on prétend que l'Espagne seule renferme plus de cinq cent mille prêtres qui jouissent de revenus immenses. Assurément le roi d'Espagne n'a pas le sixième des revenus pour défendre l'État. Si les moines et les prêtres sont nécessaires à un pays, il faut convenir que le ciel lui fait payer bien chèrement des prières. L'expulsion des Maures a ruiné l'Espagne, il n'y a que l'extinction des moines qui puisse la rétablir. Mais cette opération demande beaucoup d'adresse ; un roi qui la tenterait trop brusquement serait à coup sûr détrôné par des peuples qui ne sentiraient point le bien qu'il voudrait leur faire. Il faut avant toutes choses que l'Espagne soit instruite, et que le peuple soit content de son maître. (*Note de d'Holbach.*)

qu'il fait du célibat ¹⁸³ : ces idées ne sont point faites pour favoriser la population, qui est, sans contredit, la première source de puissance pour un État.

Le commerce n'est pas moins contraire aux vues d'une religion dont le fondateur prononce l'anathème contre les riches et les exclut du royaume des cieux. Toute industrie est également interdite à des chrétiens parfaits [126] qui mènent une vie provisoire sur la terre et qui ne doivent jamais s'occuper du lendemain * ¹⁸⁴.

Ne faut-il pas qu'un chrétien soit aussi téméraire qu'inconséquent, lorsqu'il consent à servir dans des armées ? Un homme qui n'est jamais en droit de présumer qu'il soit agréable à son Dieu, ou en état de grâce, n'est-il pas un extravagant de s'exposer à la damnation éternelle ? Un chrétien qui a de la charité pour son prochain et qui doit aimer ses ennemis, ne devient-il pas coupable du plus grand des crimes lorsqu'il donne la mort à un homme dont il ignore les dispositions et qu'il

¹⁸³ D'Holbach connaît intimement l'ennemi qu'il veut abattre. Ici encore, son propre texte de critique s'inspire au plus près de passages connus de l'Évangile. On peut relire un texte très curieux de saint Paul au sujet du célibat et du mariage (Première Ép. aux Corinthiens, chap. VII) :

« Contenance et célibat sont préférables tant pour les jeunes hommes que pour les vierges parce que c'est ainsi que l'on est plus apte à adorer exclusivement le Seigneur, sans en rien distraire par des soucis temporels.

« Mais celui qui ne peut s'astreindre à la chasteté doit se marier. »

V. 9 : « Que s'ils ne savent pas garder la continence, qu'ils se marient. Car il vaut mieux se marier que de brûler. »

C'est donc bien un pis aller à l'usage des plus faibles.

* Saint Jean Chrysostome dit qu'un marchand ne peut jamais plaire à son Dieu, qu'un chrétien ne peut être marchand et qu'il faut le chasser de l'Église. Il se fonde sur un passage du Psaume LXX : « je n'ai point connu le négoce. » Si ce principe est vrai, toute la rue Saint-Honoré est damnée. (*Note de d'Holbach.*)

¹⁸⁴ Cf. Évangile selon saint Matthieu, chap. VI:

V. 26 : « Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? »

V. 28 . « Voyez les lis de la campagne comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent. »

peut tout d'un coup précipiter dans l'enfer ** ? un soldat est un monstre dans le christianisme, a moins qu'il ne combatte pour la cause de Dieu. S'il meurt alors, il devient un martyr. Le christianisme déclara toujours la guerre aux sciences et aux connaissances humaines : elles furent regardées comme un obstacle au salut ¹⁸⁵ ; la science enfle, dit un apôtre. Il ne faut ni raison ni étude à des hommes qui doivent soumettre leur raison au joug de la foi. De l'aveu des chrétiens, les fondateurs de leur religion furent des hommes grossiers et ignorants ; il faut que leurs disciples ne soient pas plus éclairés qu'eux pour admettre les fables et les rêveries que ces ignorants révévés leur ont transmises. On a toujours remarqué que les hommes les plus éclairés ne font communément que de mauvais chrétiens. Indépendamment de la foi, que la science peut [127] ébranler, elle détourne le chrétien de l'oeuvre du salut, qui est la seule véritablement nécessaire. Si la science est utile à la société politique, l'ignorance est bien plus utile à la religion et à ses ministres ¹⁸⁶. Les siècles dépourvus de sciences et d'industrie furent des siècles d'or pour l'Église de Jésus-Christ. Ce fut alors que les rois lui furent le plus soumis, c'est alors que ses ministres attirèrent dans leurs mains toutes les richesses de la société. Les prêtres d'une secte très nombreuse veulent que les hommes qui leur sont soumis ignorent les livres saints qui contiennent les règles qu'ils doivent suivre. Leur conduite est sans doute très sage ; la lecture de la Bible est la plus

** Lactance dit qu'« un chrétien ne peut être ni soldat, ni accusateur ». Voyez tome 1, p. 137. Les Quakers et les Mennonites ne portent point les armes, ils sont plus conséquents que les autres chrétiens. (*Note de d'Holbach.*)

¹⁸⁵ « Car il est dit : je perdrai la sagesse des sages et je mettrai à bas l'intelligence des intelligents ; où sont les philosophes ; où sont les docteurs de la loi ; où sont les savants de ce siècle ? » (PAUL : I Cor., v. 19, 20.)

¹⁸⁶ Sans pouvoir énumérer, ici les persécutions dont furent victimes les chercheurs, les savants, les philosophes, nous demandons simplement au lecteur d'imaginer à quelle étape du développement de la civilisation nous en serions encore si simplement l'Église avait eu pouvoir d'interdire effectivement la lecture et la diffusion de tous les ouvrages qui figurent à l'Index. Citons au hasard des siècles et des disciplines : Descartes, A. France, V. Hugo (oeuvres diverses, dont *Les Misérables*), Michelet, l'*Encyclopédie* et le *Dictionnaire Larousse*, Darwin, Pascal, Presque toute la civilisation moderne est condamnée.

propre de toutes à désabuser un chrétien de son respect pour la Bible*.

En un mot, en suivant à la rigueur les maximes du christianisme, nulle société politique ne pourrait subsister. Si l'on doutait de cette assertion, que l'on écoute ce que disent les premiers docteurs de l'Église, on verra que leur [128] morale est complètement incompatible avec la conservation et la puissance de l'État. On verra que, selon Lactance, nul homme ne peut être soldat ; que, selon saint Justin, nul homme ne peut être magistrat ; que, selon saint Chrysostome, nul homme ne doit faire de commerce ; que, suivant un très grand nombre, nul homme ne doit étudier. Enfin, en joignant ces maximes à celles du sauveur du monde, qui, comme il le doit, tend à sa perfection est le membre le plus inutile à son pays, à sa famille, à tous ceux qui l'entourent ; c'est un contemplateur oisif qui ne pense qu'à l'autre vie, qui n'a rien de commun avec les intérêts de ce monde et n'a rien de plus pressé que d'en sortir promptement*.

* Le pape saint Grégoire fit détruire de son temps un grand nombre de livres des païens. Dès le commencement du christianisme, nous voyons que saint Paul se fit apporter des livres pour les faire brûler, méthode qui s'est toujours depuis pratiquée dans l'Église. Les fondateurs du christianisme auraient dû défendre, sous peine de damnation, de jamais apprendre à lire. L'Église romaine a fait très sagement d'ôter les livres saints des mains du vulgaire. Dès qu'on eut commencé à les lire, dans le XVI^e siècle, tout se remplit d'hérésies et de révoltes contre les prêtres. L'heureux temps pour l'Église, où les moines seuls savaient écrire et où ils se faisaient des titres de possession ! Si l'on doutait de la haine ou du mépris des pères de l'Église pour les sciences, on trouvera les preuves dans les passages suivants. Saint Jérôme dit : « Geometrica, arithmetica, musica habent in sua scientia veritatem, sed non ex scientia illa scientia pietatis. Scientia pietatis est noscere scripturas et intelligere prophetas, Evangelica credere, prophetas non ignorare. » Vide HIER., *Ep. ad Titum*. Saint Ambroise dit : « Quid tam absurdum quam de astronomia et geometria tractare, et profunda aeris spatia metiri, relinquere causas salutis, errores quaerere. » Vide S. AMBR. : *De officiis*, lib. I. Saint Augustin dit : « Astrologia et geometria, et alia ejus modi, ideo despecta sunt a nostris quia nihil ad salutem pertinent. » Vide S. AUG. : *De ordinis disciplina*. La géométrie, la justesse qu'elle donne à l'esprit devait être défendue dans tout État chrétien. (*Note de d'Holbach.*)

* Tertullien dit : « Nil nostra refert in hoc aevo, nisi de eo, celeriter recedere. » Lactance fait voir que l'idée de la fin prochaine du monde fut une des principales causes de la propagation du christianisme. (*Note de d'Holbach.*)

Écoutons Eusèbe de Césarée, et voyons si le chrétien n'est pas un vrai fanatique dont la société ne peut tirer aucun fruit. « Le genre de vie, dit-il, de l'Église chrétienne surpasse notre nature présente et la vie commune des hommes ; on n'y cherche ni noces, ni enfants, ni richesses ; enfin elle est totalement étrangère à la façon humaine de vivre ; elle n'est livrée qu'à un amour immense des choses célestes. Ceux qui la suivent ainsi, presque détachés de la vie mortelle et n'ayant que leurs corps sur la terre, sont tout un esprit dans le ciel et l'habitent déjà comme des intelligences pures et célestes ; elles méprisent la vie des autres hommes ** ». Un homme fortement persuadé des vérités du christianisme ne peut, en effet, s'attacher à rien ici-bas ; tout est pour lui une occasion de chute ; tout au moins le détournerait de penser à son salut. Si les chrétiens, par bonheur, n'étaient inconséquents et ne s'écartaient sans cesse de leurs spéculations sublimes, ne renonçaient à leur perfection fanatique, nulle société chrétienne ne pourrait subsister, et les nations éclairées par l'Évangile rentreraient dans l'état sauvage. On ne verrait que des êtres farouches pour qui le bien social serait entièrement [129] brisé, qui ne feraient que prier et gémir dans cette vallée de larmes et qui s'occuperaient de rendre eux mêmes et les autres malheureux, afin de mériter le ciel. Enfin, une religion dont les maximes tendent à rendre les hommes intolérants, les souverains persécuteurs, les sujets esclaves ou rebelles ; une religion dont les dogmes obscurs sont des sujets éternels disputés ; une religion dont les principes découragent les hommes et les détournent de songer à leurs vrais intérêts ; une telle religion, dis-je, est destructive pour toute société ¹⁸⁷.

** Voy. Eugène: *Démonstr. Evang.*, t. II, p. 29. (Note de d'Holbach.)

¹⁸⁷ L'Église forme l'homme pour le salut. Son idéal est le saint. D'Holbach, argumentant au nom d'une classe qui revendique le pouvoir et la direction des affaires de l'État, cherche, lui, les meilleures méthodes pour former de bons citoyens.

Sa dénonciation vigoureuse des dangers de l'emprise de la religion sur les souverains et sur les peuples n'est pas isolée en son temps. Telle est bien sûr aussi l'opinion de Diderot, de Jaucourt, de Boulanger. Fait beaucoup plus rare, elle rencontre un écho même chez J.-J. Rousseau, si souvent en contradiction avec « la coterie » :

« Loin d'attacher les cœurs des citoyens à l'État, le christianisme les en détache, comme de toutes les choses de la terre. Une société composée de

Chapitre XVI. Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce qui a été dit jusqu'ici prouve de la façon la plus claire que la religion chrétienne est contraire à la saine politique et au bien-être des nations. Elle ne peut être avantageuse que pour des princes dépourvus de lumières et de vertus, qui se croient obligés de régner sur des esclaves et qui, pour les dépouiller et les tyranniser impunément, se lieront avec le sacerdoce dont la fonction fut toujours de les tromper au nom du ciel. Mais ces princes impudents doivent se dispenser d'être eux-mêmes esclaves des prêtres qui tourneraient infailliblement [130] contre eux leurs armes sacrées, s'ils leur manquaient de soumission, ou s'ils refusaient de servir leurs passions.

Nous avons vu plus haut que la religion chrétienne, par ses vertus fanatiques, par ses perfections insensées, par son zèle, n'est pas moins nuisible à la saine morale, à la droite raison, au bonheur des individus, à l'union des familles. Il est aisé de sentir qu'un chrétien qui se propose un Dieu lugubre et souffrant pour modèle doit s'affliger sans cesse et se rendre malheureux. Si ce monde n'est qu'un passage, si cette vie n'est qu'un pèlerinage, il serait bien insensé de s'attacher à rien ici-bas. Si son Dieu est offensé soit par les actions, soit par les opinions de ses semblables, il doit, s'il en a le pouvoir, les en punir avec sévérité, sans cela il manquerait de zèle et d'affection pour son Dieu. Un bon chrétien doit ou fuir le monde, ou s'y rendre incommode à lui-même ou aux autres.

chrétiens périrait par sa perfection même. (*Contrat Social*, livre IV, chap. VIII.)

Beaucoup plus près de nous, Lénine écrit :

« Jamais l'idée de Dieu n'attacha l'individu à la société, mais elle attachait toujours les classes opprimées à la foi en la divinité des oppresseurs... Religion et Églises modernes, organisations religieuses de toutes sortes, le marxisme les considère toujours comme des organes de réaction bourgeoise, servant à défendre l'exploitation et à intoxiquer la classe ouvrière. » (*De l'attitude du Parti ouvrier à l'égard de la religion dans Lénine et la religion*, Éditions sociales, 1949.)

Ces réflexions peuvent suffire pour répondre à ceux qui prétendent que le christianisme est utile à la politique et à la morale, et que sans la religion l'homme ne peut avoir de vertus ni être un bon citoyen. L'inverse de cette proposition est sans doute bien plus vrai, et l'on peut assurer qu'un chrétien parfait qui serait conséquent aux principes de sa religion, qui voudrait imiter fidèlement les hommes divins qu'elle lui propose comme des modèles, qui pratiquerait des austérités, qui porterait leur enthousiasme, leur fanatisme, leur entêtement dans la société, un tel homme, dis-je, n'aurait aucune vertu réelle, serait ou un membre inutile à l'État, ou un citoyen incommode et dangereux*.

[131]

À en croire les partisans du christianisme, il semblerait qu'il n'existe point de morale dans les pays où cette religion n'est point établie : cependant un coup d'oeil superficiel sur le monde nous prouve qu'il y a des vertus partout ; sans elle aucune société politique ne pourrait subsister. Chez les Chinois, les Indiens, les mahométans, il existe sans doute de bons pères, de bons maris, des enfants dociles et reconnaissants, des sujets fidèles à leurs princes ; et les gens de bien y seraient, ainsi que parmi nous, plus nombreux, s'ils étaient bien gouvernés et si une sage politique, au lieu de leur enseigner dès l'enfance des religions insensées, leur donnait des lois équitables, leur faisait enseigner une morale pure et non dépravée par le fanatisme, les invitait à bien faire par des récompenses et les détournait du crime par des châtiments sensibles.

En effet, je le répète, il semble que partout la religion n'ait été inventée que pour épargner aux souverains le soin d'être justes, de faire

* Nos prêtres ne cessent de crier contre les incrédules et les philosophes, qu'ils traitent de sujets dangereux. Cependant, si l'on ouvre l'histoire, on ne trouve jamais que des philosophes aient causé des révolutions dans les États, mais en revanche on ne voit aucune révolution dans laquelle les gens d'Église n'aient trempé. Le dominicain qui empoisonna l'empereur Henri VI dans une hostie, Jacques Clément, Ravillac n'étaient point des incrédules. Ce n'étaient point des philosophes, c'étaient des chrétiens fanatiques qui mirent Charles 1er sur l'échafaud. C'est le ministre Gomar et non pas Spinoza qui mit la Hollande en feu^a, etc... (*Note de d'Holbach.*)

a Il faut noter ici que d'Holbach, bien que donnant l'exemple excellent d'une philosophie militante, se réfère en s'exprimant ainsi à une conception contemplative du rôle de la philosophie et des philosophes.

de bonnes lois et de bien gouverner. La religion est l'art d'enivrer les hommes de l'enthousiasme, pour les empêcher de s'occuper des maux dont ceux qui les gouvernent les accablent ici-bas ¹⁸⁸. À l'aide des puissances invisibles dont on les menace, on les force de souffrir en silence les misères dont ils sont affligés par les puissances visibles ; on leur fait espérer que, s'ils consentent à être malheureux en ce monde, ils seront plus heureux dans l'autre ¹⁸⁹.

C'est ainsi que la religion est devenue le plus grand ressort d'une politique injuste et lâche, qui a cru qu'il fallait tromper les hommes pour les gouverner plus aisément. Loin des princes éclairés et vertueux des moyens si bas : qu'ils apprennent leurs véritables intérêts ; qu'ils sachent qu'ils sont liés à ceux de leurs sujets ; qu'ils sachent qu'ils [132] ne peuvent être eux-mêmes réellement puissants s'ils ne sont pas servis par des citoyens courageux, actifs, industriels et vertueux, attachés à la personne de leur maître, qu'ils sachent enfin que l'attachement de leurs sujets ne peut être fondé que sur le bonheur qu'on leur procure. Si les rois étaient pénétrés de ces importantes vérités ¹⁹⁰, ils n'auraient besoin ni de religion, ni de prêtres pour gouverner les nations. Qu'ils soient justes, qu'ils soient équitables, qu'ils soient exacts à récompenser les talents et les vertus et à décourager l'inutilité, les vices et le crime, et bientôt leurs États se rempliront de

¹⁸⁸ Cette analyse garde toute sa force. On connaît la célèbre Phrase de Marx : « La religion est l'opium du peuple », et les nombreuses mises en garde de Lénine rappelant sans cesse l'importance du sentiment religieux et du rôle de l'Église dans le maintien de tout système d'oppression.

¹⁸⁹ Voir les paroles célèbres de Napoléon préparant le Concordat pendant l'année 1801 : « Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge, il lui est impossible d'accéder à cette différence, s'il n'y a pas là une autorité qui lui dise . Dieu le veut ainsi, il faut qu'il y ait des pauvres et des riches, mais ensuite, pendant l'éternité, le partage se fera autrement. » (*Mémoires de Roederer.*)

¹⁹⁰ Jusqu'à la fin de sa vie, d'Holbach partagera avec la plupart des philosophes de sa génération l'illusion que la réforme de l'État et les progrès qu'ils souhaitaient pouvaient venir d'en haut, être l'oeuvre du prince. En 1776, il dédie à Louis XVI, en des termes respectueux et enthousiastes, *L'Éthocratie*, où il trace à Louis XVI et à son ministre Turgot un véritable programme de réformes immédiates.

Cependant d'Holbach, quoique avec hésitation, soutient le principe de la révolte contre les tyrans, la domination de l'État, quelle qu'en soit la nature, ne se justifiant que par la nécessité de servir l'intérêt général.

citoyens utiles qui sentiront que leur propre intérêt les invite à servir la patrie, à la défendre, à chérir le souverain, qui sera l'instrument de sa fidélité ; ils n'auront besoin ni de révélation, ni de mystères, ni de paradis, ni d'enfer pour remplir leurs devoirs. La morale sera toujours vaine si elle n'est appuyée par l'autorité suprême ¹⁹¹. C'est le souverain qui doit être le souverain pontife de son peuple ; c'est à lui seul qu'il appartient d'enseigner la morale, d'inviter à la vertu, de forcer à la justice, de donner de bons exemples, de réprimer les abus et les vices. Il affaiblit sa puissance dès qu'il permet qu'il s'élève dans ses États une puissance dont les intérêts sont divisés des siens, dont la morale n'a rien de commun avec celle qui est nécessaire à ses sujets, dont les principes sont directement contraires à ceux qui sont utiles à la société. C'est pour s'être reposés de l'éducation sur les [133] prêtres enthousiastes et fanatiques que les princes chrétiens n'ont dans leurs États que des superstitieux qui n'ont d'autre vertu qu'une foi aveugle, un zèle emporté, une soumission peu raisonnée à des cérémonies puérides ; en un mot, des notions bizarres qui n'influent point sur leur conduite, ou ne la rendent point meilleure.

En effet, malgré les heureuses influences qu'on attribue à la religion chrétienne, voyons-nous plus de vertus dans ceux qui la professent que dans ceux qui l'ignorent ? Les hommes rachetés par le sang d'un Dieu sont-ils plus justes, plus réglés, plus honnêtes que d'autres ? Parmi les chrétiens si persuadés de leur religion, sans doute qu'on ne trouve pas d'oppressions, de rapines, de fornications, d'adultères ? Parmi ces courtisans pleins de foi, on ne voit ni intrigues, ni perfidies, ni calomnies ? Parmi ces prêtres qui annoncent aux autres des dogmes redoutables, des châtimens terribles, comment trouverait-on des injustices des vices, des noirceurs ? Enfin, sont-ce des incrédules, ou des esprits forts, ces malheureux que leurs excès font tous les jours conduire au supplice ? Tous ces hommes sont des chrétiens pour qui la religion n'est point un frein ; qui violent sans cesse les devoirs les plus évidents de la morale ; qui offensent sciemment un Dieu qu'ils

¹⁹¹ Idée très importante que nous verrons développée dans les grands ouvrages d'éthique de d'Holbach. Nous sommes avec, lui très loin de Rousseau et de son Émile, élevé dans l'isolement le plus total et le plus artificiel, hors de tout milieu familial et social réel. Pour d'Holbach, l'édification familiale ne suffit pas, la pression sociale est décisive, car elle représente la sanction la plus réelle du bien et du mal.

savent avoir irrité, et qui se flattent à la mort de pouvoir, par un repentir tardif, apaiser le ciel qu'ils ont outragé pendant tout le cours de leur vie ¹⁹².

Nous ne nierons point cependant que la religion chrétienne ne soit quelquefois un frein pour quelques âmes timorées, qui n'ont pas la fougue, ni l'énergie malheureuse qui font commettre les grands crimes, ni l'endurcissement que l'habitude du vice fait contracter. Mais ces âmes timides eussent été honnêtes, même sans religion ; la crainte de se rendre odieux à leurs semblables, d'encourir le mépris, de perdre leur réputation eût également retenu des hommes de cette trempe. Ceux qui sont assez aveugles pour fouler aux pieds ces considérations les mépriseront également malgré toutes les menaces de la religion.

[134]

On ne peut pas nier non plus que la crainte d'un Dieu qui voit les pensées les plus secrètes des hommes ne soit un frein pour bien des gens ; mais ce frein ne peut rien sur les fortes passions, dont le propre est d'aveugler sur tous les objets nuisibles à la société. D'un autre côté, un homme habituellement honnête n'a pas besoin d'être vu pour bien faire, il craint d'être obligé de se mépriser lui-même, d'être forcé de se haïr, d'éprouver des remords, sentiments affreux pour quiconque n'est pas endurci dans le crime. Que l'on ne nous dise pas que sans la crainte de Dieu l'homme ne peut éprouver des remords. Tout homme qui a reçu une éducation honnête est forcé d'éprouver en lui-même un sentiment douloureux, mêlé de honte et de crainte, toutes les fois qu'il envisage les actions déshonorantes dont il a pu se souiller ; il se juge souvent lui-même avec plus de sévérité que ne le feraient les autres, il redoute les regards de ses semblables, il voudrait se fuir lui-même, et c'est là ce qui constitue les remords.

En un mot, la religion ne met aucun frein aux passions des hommes, que la raison, que l'éducation, que la saine morale ne puissent y mettre bien plus efficacement ¹⁹³. Si les méchants étaient assurés

¹⁹² Tout ce paragraphe faisait certainement allusion à des événements contemporains. Il s'appuie en tout cas sur l'expérience quotidienne difficilement récusable par le bon sens pour démontrer l'inefficacité de la morale chrétienne.

¹⁹³ Ce qui peut paraître maintenant une vérité d'évidence :

d'être punis toutes les fois qu'il leur vient en pensée de commettre une action déshonnête, ils seraient forcés de s'en désister. Dans une société bien constituée, le mépris devrait toujours accompagner le vice et les châtimens suivre le crime ; l'éducation guidée par les intérêts publics devrait toujours apprendre aux hommes à s'estimer eux-mêmes, à redouter le mépris des autres, à craindre l'infamie plus que la mort ¹⁹⁴. Mais cette morale ne peut Être du goût d'une religion qui dit de se mépriser, de se haïr, de fuir l'estime des autres, de ne cher [135] cher à plaire qu'à un Dieu dont la conduite est inexplicable.

Enfin, si la religion chrétienne est comme on le prétend un frein aux crimes cachés des hommes, si elle opère des effets salutaires sur quelques individus, ces avantages si rares, si faibles, si douteux, peuvent-ils être comparés aux maux visibles, assurés et immenses que cette religion a produits sur la terre ? Quelques crimes obscurs prévenus, quelques conversions inutiles à la société, quelques repentirs stériles et tardifs, quelques futiles restitutions peuvent ils entrer dans la balance vis-à-vis des dissensions continuelles, des guerres sanglantes, des massacres affreux, des persécutions, des cruautés inouïes dont la religion chrétienne fut la cause et le prétexte depuis sa fondation ? Contre une pensée secrète que cette religion fait étouffer, elle arme des nations entières pour la destruction réciproque, elle porte l'incendie dans le coeur d'un million de fanatiques, elle met le trouble dans les familles et les États, elle arrose la terre de larmes et de sang. Que le bon sens décide après cela des avantages que procure aux chrétiens la bonne nouvelle que leur Dieu est venu leur annoncer.

Beaucoup de personnes honnêtes et convaincues des maux que le christianisme fait aux hommes ne laissent pas de e regarder comme un mal nécessaire, et que l'on ne pourrait sans danger chercher à déraci-

« On peut être athée et honnête homme », ne l'était pas à cette époque. C'est seulement dans la seconde moitié du XIXème siècle et, su France, c'est avec les grandes lois scolaires de la IIIe République que se développe et acquiert droit de cité une morale laïque.

« L'École sans Dieu a cependant été longtemps dénoncée et l'est encore dans certaines provinces comme une école d'immoralité.

¹⁹⁴ Si les préoccupations morales de d'Holbach apparaissent ainsi dès son premier ouvrage personnel, sa morale ne sera vraiment élaborée, intégrée dans l'ensemble du système qu'après 1770.

ner ¹⁹⁵. L'homme, nous disent-ils, est superstitieux, il lui faut des chimères, il s'irrite lorsqu'on veut les lui ôter. Mais je réponds que [136] l'homme n'est superstitieux que parce que dès l'enfance tout contribue à le rendre tel ; il attend son bonheur de ses chimères parce que son gouvernement trop souvent lui refuse des réalités. Il ne s'irrite jamais contre ses souverains ; quand ils lui feront du bien, ceux-ci seront alors plus forts que ses prêtres et que son Dieu ¹⁹⁶.

En effet, c'est le souverain seul qui peut ramener les peuples à la raison ; il obtiendra leur confiance et leur amour en leur faisant du bien ; il les détrompera peu à peu de leurs chimères, s'il en est lui-même détrompé ; il empêchera la superstition de nuire en la mépri-

¹⁹⁵ Jusqu'à la fin de sa vie, d'Holbach polémiquera contre le déisme de Voltaire qu'il considère comme une position de compromis entre l'orthodoxie chrétienne et l'athéisme. Voici ce qu'il dira de lui dans un important chapitre du *Système de la nature*, dans des notes au texte certes, mais on sait l'importance qu'elles avaient dans une période de publications clandestines : « Est-il rien de plus inconséquent que les idées de quelques théistes qui crient la liberté de l'homme et qui cependant s'obstinent, à, parler d'un Dieu vengeur et rémunérateur ! Comment un Dieu juste peut-il punir des actions nécessaires ? » « livre II, chap. VII, p. 2 12), et quelques pages plus loin : « Il n'y aura jamais qu'un pas du théisme à la superstition » (livre II, chap. VII, p. 216). Dans le même temps, Voltaire écrivait au maréchal due de Richelieu : « Au reste, je pense qu'il est toujours très bon de soutenir la doctrine de l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur : la société a besoin de cette opinion » (1er nov. 1770).

¹⁹⁶ De telles phrases rendent impossible (le contester que, pour d'Holbach, la religion n'était pas seulement le produit de la peur obsédante des hommes primitifs, peur exploitée cyniquement par les plus forts et les plus habiles. Il a parfaitement senti et dit qu'il y avait à la permanence du sentiment religieux bien au delà de l'âge de la pierre jusque dans les sociétés modernes, des raisons sociales et politiques. On ne peut s'empêcher de penser au très beau texte de Marx dont seule une phrase est habituellement citée, détachée et des explications qui la précèdent et des conclusions qui la suivent, ce qui est bien dommage :

« La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur l'âme d'un monde sans coeur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple. Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple. » (MARX : *Contribution à la critique de la Philosophie du droit de Hegel.*)

sant, en ne se mêlant jamais de ses futiles querelles, en les divisant, en autorisant la tolérance des différentes sectes qui se battront réciproquement, qui se démasqueront, qui se rendront mutuellement ridicules : enfin -la superstition tombera d'elle-même si le prince, rendant aux esclaves la liberté, permet à la raison de combattre ses folies. La vraie tolérance et la liberté de penser sont les véritables contrepoisons du fanatisme religieux ¹⁹⁷ ; en les mettant en [137] usage, un prince sera toujours le maître de ses États, il ne partagera point sa puissance avec des prêtres séditieux qui n'ont point de pouvoir contre un prince éclairé, ferme et vertueux. L'imposture est timide ; les armes lui tombent des mains à l'aspect d'un monarque qui ose la mépriser et qui est soutenu par l'amour de ses peuples et par la force de la vérité.

Si une politique criminelle et ignorante a presque partout fait usage de la religion pour asservir les peuples et les rendre malheureux, qu'une politique vertueuse et plus éclairée l'affaiblisse et l'anéantisse peu à peu pour rendre les nations heureuses ; si jusqu'ici l'éducation n'a servi qu'à former des enthousiastes et des fanatiques, qu'une éducation plus sensée forme de bons citoyens ; si une morale étayée par le merveilleux et fondée sur l'avenir n'a point été capable de mettre un frein aux passions des hommes, qu'une morale établie sur les besoins réels et présents de l'espèce humaine leur prouve que, *dans une société bien constituée, le bonheur est toujours la récompense de la vertu*, la honte, le mépris et les châtimens sont la solde du vice et les compagnons du crime.

Ainsi, que les souverains ne craignent point de voir leurs sujets détrompés d'une superstition qui les asservit eux mêmes et qui, depuis tant de siècles, s'oppose au bonheur de leurs États. Si l'erreur est un

¹⁹⁷ N'oublions pas le caractère pressant de cette revendication en une époque où l'Église pouvait non seulement interdire les oeuvres des savants, philosophes et écrivains, mais faire embastiller leurs auteurs lorsqu'ils étaient connus et sans protecteurs assez influents - et même torturer et faire exécuter par les bourreaux du roi tout sujet du royaume de France. Ce livre est écrit pendant que se déroulent les sinistres affaires Calas et Sirven, qui, toutes deux, sont avant tout l'expression de la persistance des fureurs catholiques contre les Huguenots. Enfin, c'est entre le mois d'août 1763 et le mois de juin 1766 qu'est instruite l'affaire La Barre, qui se termine par le supplice du jeune chevalier, le seul des trois jeunes gens compromis dans le scandale d'Abbeville qui eut l'audace au cours de l'instruction d'afficher sans faiblir une impiété obstinée.

mal, qu'ils lui opposent la vérité ; si l'enthousiasme est nuisible, qu'ils le combattent avec les armes de la raison ; qu'ils relèguent en Asie une religion enfantée par l'imagination ardente des Orientaux ; que notre Europe soit raisonnable, heureuse et libre ; qu'on y voie régner les mœurs, l'activité, la grandeur d'âme, l'industrie, la sociabilité, le repos ; qu'à l'ombre des lois le souverain commande et le sujet obéisse, que tous deux jouissent de la sûreté ¹⁹⁸.

[138]

N'est-il donc point permis à la raison d'espérer qu'elle reprendra quelque jour un pouvoir si longtemps usurpé par l'erreur, l'illusion et le prestige ? Les nations ne renonceront-elles jamais à des espérances chimériques, pour songer à leurs véritables intérêts ? Ne secoueront elles jamais le joug de ces tyrans sacrés, qui seuls sont intéressés aux erreurs de la terre ?

Non, gardons-nous de le croire, la vérité doit à la fin triompher du mensonge, les princes et les peuples, fatigués de leur crédulité, recourront à elle ; la raison brisera leurs chaînes, les fers de la superstition se rompront à sa voix souveraine, faite pour commander sans partage à des êtres intelligents. Amen.

¹⁹⁸ D'Holbach s'imagine que la loi peut être au-dessus à la fois du souverain et du sujet et que l'un et l'autre doivent lui être soumis. Pour lui, du reste, ces problèmes sont sans doute encore mal élucidés. C'est dans *Le Système social* et *La Politique naturelle*, en 1773, qu'il proposera toute une structure nouvelle pour la société et le gouvernement. Mais déjà sa conclusion exprime l'optimisme de la classe qui se sent prête pour la conquête du pouvoir.

[139]

**PREMIÈRES ŒUVRES
TEXTES CHOISIS**

LA CONTAGION SACRÉE

**OU
HISTOIRE NATURELLE
DE LA SUPERSTITION**

ou

**tableau des effets que les opinions religieuses
ont produits sur la terre**

[Retour à la table des matières](#)

La première édition de *La Contagion sacrée* parut à Londres en 1768. Elle était précédée d'un avertissement assurant que l'ouvrage avait paru anonymement en Angleterre en 1709 et qu'on pouvait avec quelque vraisemblance l'attribuer à Trenchard, « *homme très distingué dans Le parti des Whigs* ».

C'est en fait l'oeuvre du seul baron. Le titre est par lui-même caractéristique de son rationalisme agressif. La religion, que systématiquement il dénomme superstition, doit pouvoir être soumise aux mêmes procédés d'analyse, aux mêmes critères de vérité que tout autre phénomène de nature.

Ce titre implique ainsi une double affirmation également sacrilège la religion peut et doit être l'objet d'un examen scientifique ; elle n'est pas sacrée, il n'y a ni révélation, ni Dieu, ni miracles. De là découle le plan même de l'essai de d'Holbach que rend apparent la simple lecture de la table des chapitres.

Il est également important de préciser les circonstances politiques dans lesquelles il fut jugé opportun de rééditer en 1797 *La Contagion sacrée*, que l'éditeur qualifie de « *livre sublime* » écrit avec autant de force que de raison. Nous sommes en l'an V de la République, [140] c'est-à-dire à en 1797 ¹⁹⁹, année très dangereuse pour Le Directoire, qui louvoie entre la menace d'un réveil jacobin et d'une restauration monarchiste. Les élections du printemps 1797 virent une ardente campagne royaliste animée partout par les prêtres réfractaires. Les succès des royalistes dans les deux conseils, la reprise des postes clés dans l'exécutif parurent si dangereux que Barras fit appel à l'armée d'Italie pour briser ces tentatives. Bonaparte délègue Augereau comme homme de main. Ce fut le coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Le régime ne survit plus, en dehors de toute légalité, que grâce au pillage des guerres victorieuses et à la complicité provisoire des généraux.

Les éditeurs voulaient donc « réveiller dans tous les coeurs la haine contre les tyrans sacrés et prévenir les esprits contre les efforts redoublés de leur astuce et de Leur hypocrisie ».

L'édition datée de l'an V de la République comprend plusieurs documents en guise de préface : un avis de l'éditeur dont nous donnons quelques passages ; une lettre à Milord, vicomte de V..., qui sert de préface à l'édition de Londres de 1768. Un décret de l'Index interdit à nouveau *La contagion sacrée* le 17 décembre 1821.

¹⁹⁹ Cette note de l'éditeur justifiant la nécessité de rééditer *La Contagion* permet de penser que l'édition eut lieu pendant l'été 1797. « Le 27 messidor, le lendemain de l'anniversaire du jour à jamais mémorable qui vit tomber la Bastille, une résolution rappelle tous les prêtres. » (*La Contagion sacrée*, IIe partie, chap. VII, p. 160.)

AVIS DE L'ÉDITEUR

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ; Notre crédulité fait toute leur science.

VOLTAIRE.

[Retour à la table des matières](#)

Qui croirait que, malgré la révolution qui vient d'étonner le monde, il soit nécessaire d'aller fouiller encore dans les archives de la sagesse, pour en tirer des contrepoisons capables d'arrêter les progrès du mal que cherche à opérer le fanatisme religieux ?

Nous sommes cependant venus au point où, plus que jamais, il est nécessaire de fournir à la philosophie calomniée, abreuvée d'outrages, des armes puissantes contre les fauteurs de la superstition ²⁰⁰.

[141]

L'ouvrage que nous réimprimons, devenu très rare, parce que le despotisme, dans le temps de sa toute-puissance, en avait arrêté le cours, nous a paru propre à réveiller dans tous les coeurs la haine contre les tyrans sacrés et à prémunir les esprits contre les efforts redoublés de leur astuce et de leur hypocrisie.

... Nous croyons que les amis de la liberté nous sauront bon gré d'avoir en quelque sorte ressuscité les maximes de sagesse répandues dans ce livre sublime, écrit avec autant de force que de raison.

... Déjà les peuples, longtemps pressurés par un clergé vorace et dissolu, oubliant les fureurs des inquisitions, les tortures, les bûchers,

²⁰⁰ Le mot *superstition* a ici la même valeur que dans le texte de d'Holbach. Il prétend ne désigner que les excès et les méfaits d'une religion dévoyée. Comme le contexte l'indique, il s'agit toujours en fait de la religion catholique romaine. Diderot, Voltaire usent constamment du même procédé. Voir dans l'*Encyclopédie* l'article de de Jaucourt : « *Superstition* : Tout excès de la religion en général... La superstition est un culte de religion, faux, mal dirigé, plein de vaines terreurs, contraire à la raison et aux saines idées qu'on doit avoir de l'être suprême... C'est le plus terrible fléau de l'humanité. » (*Textes choisis de l'« Encyclopédie »*, p. 181-182, Éditions Sociales 1952.)

les ravages, les persécutions qui les désolèrent pendant tant de siècles, ne voyant plus que des victimes dans les anciens apôtres de mensonge que la révolution a cultivés, les rappellent avec intérêt, applaudissent à leurs frauduleuses jongleries, s'agenouillent devant leurs fétiches et sont prêts à quitter l'étendard de la liberté, pour se ranger sous l'étendard de la servitude ²⁰¹.

... Montrons à ceux qu'on espère subjuguier quelle est cette puissance orgueilleuse, avide et tyrannique qui sut maîtriser et dégrader les nations, les épuiser les asservir en s'emparant de leurs trésors, en prodiguant leur sang, en étouffant leurs pensées, leurs plaintes et leurs soupirs, en les torturant dans cette vie, en les damnant dans l'autre.

... Montrons qu'ils veulent, à n'importe quel prix, nous ramener à ces siècles d'ignorance et de barbarie où l'homme avili, rampant, dégradé, gémissait sous le triple joug, des rois, des nobles et des prêtres.

[142]

... Dirigés par cet enthousiasme, qui seul peut sauver la Patrie, nous avons jugé qu'il était infiniment essentiel, lorsqu'on cherche à faire rétrograder la raison, d'opposer un choix des meilleurs écrits aux déclamations insipides et virulentes de ces misérables transfuges de la philosophie qui rougissent d'avoir autrefois éclairé les mortels et voulaient les aveugler aujourd'hui.

Nous commençons par « La Contagion sacrée ».

Il n'est pas un seul ami de la liberté qui, en lisant cet ouvrage, ne sente son âme pénétrée d'indignation contre ces noirs charlatans, vrais fléaux de la terre. Nous les invitons à le répandre, à le faire connaître, parce qu'il est plus temps que jamais de combattre avec vigueur l'hy-

²⁰¹ Allusion sans doute non seulement aux manœuvres politiques royalistes, mais à la persistance de la guerre civile dans tout l'Ouest. Certes, le débarquement de Quiberon a échoué et s'est terminé par la terrible exécution de mille nobles, dans les marécages du Loch, près d'Auray ; mais, en 1796, il fallut la campagne de Hoche pour permettre la capture des deux chefs les plus redoutables : Charette et Stofflet, fusillés l'un le 25 février, l'autre le 29 mars 1796. Cette campagne improprement appelée de pacification, se termina par un dangereux compromis qui ne mit pas fin à la Chouannerie.

dre qui veut nous déchirer les flancs et nous punir d'avoir voulu et d'avoir juré d'être libres. (*Édition de l'an V de la République, Paris, Imprimerie Lemerre.*)

LETTRE À MILORD, VICOMTE DE V...

[Retour à la table des matières](#)

Tant que des prêtres seront en droit de dire qu'il *vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, que la religion est plus importante que la vie, que la nature doit céder aux oracles prétendus du ciel, que la raison ne doit pas être écoutée quand il s'agit du Très-Haut, ces prêtres seront à portée de troubler l'État et se serviront du peuple comme de l'instrument le plus propre à faire valoir leurs fourberies, leurs prétentions ambitieuses, leur avarice, leurs passions séditieuses...

...Non, Milord, des dieux despotiques aviliront toujours les âmes, les disposeront à la servitude, *favoriseront la tyrannie* ; les prêtres de ces dieux acquerront le droit d'abrutir les peuples et *seront par leur essence les ennemis-nés de toute liberté*. La violence sera toujours nécessaire à l'imposture ; pour régner elle a besoin de l'aveuglement, de l'ignorance, de la soumission et de l'esclavage ; des âmes nobles et généreuses sont peu propres à plier sous le joug sacerdotal.

...Dès que l'homme ose penser, l'empire du prêtre est détruit. (Éditions de Londres, 1768).

[143]

TABLE DES CHAPITRES ²⁰²

[Retour à la table des matières](#)

I*. Origine de la superstition ; la terreur en fut toujours la base. - II. Des différentes religions ; il ne peut y en avoir de véritable. Des révélations. - III. Toutes les religions nous donnent des idées également contradictoires et sinistres de la divinité. De l'idolâtrie. Du polythéisme et du monothéisme, ou du dogme de l'unité de Dieu. - IV. Du sacerdoce. - V. De la théocratie ou du gouvernement sacerdotal. - VI*. Alliance de la tyrannie et de la superstition. - VII*. De la corruption des moeurs et des préjugés introduits par le despotisme et la superstition. - VIII. Des guerres de religions et persécutions. - IX*. De la tolérance ; elle est incompatible avec les principes fondamentaux de toute religion. - X. De l'influence de la religion sur la morale ; la religion ne peut en être la base. - XI. Des prétendus devoirs, des pratiques et des fausses vertus de la religion. Danger des expiations. - XII. Continuation du même sujet. Des perfections fanatiques de la superstition. - XIII. La superstition contredit, confond et détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la morale. - XIV. De l'influence de la religion sur le bonheur des individus ; elle les rend très malheureux. - XV. De l'inutilité et de l'impossibilité de corriger ou de réformer la superstition. Des remèdes efficaces qu'on peut lui opposer.

²⁰² Nos textes choisis ont été établis d'après l'édition de l'an V de la République (Imprimerie Lemerre, rue d'Enfer, no 141).

Chapitre I
**Origine de la Superstition;
la terreur en fut toujours la base**

Primus in orbe Deos fecit timor. 203

[Retour à la table des matières](#)

L'homme n'est superstitieux que parce qu'il est craintif ; il ne craint que parce qu'il est ignorant.

[144]

Faute de connaître les forces de la nature, il la suppose soumise à des puissances invisibles dont il croit dépendre et qu'il s'imagine ou irritées contre lui ou favorables à son espèce. En conséquence, il se figure des rapports entre ces puissances et lui ; il se croit tantôt l'objet de leur colère et tantôt l'objet de leur tendresse et de leur pitié ; son imagination travaille pour trouver les moyens de les rendre propices ou de détourner leur fureur ; mais comme elle ne peut jamais lui montrer dans ces dieux que des hommes exagérés, les rapports qu'il suppose entre ces êtres invisibles et lui-même sont toujours humains, et la conduite qu'il tient à leur égard est toujours empruntée de celle que tiennent les hommes, lorsqu'ils ont à traiter avec quelque être de leur espèce dont ils craignent la puissance, ou dont ils veulent mériter la faveur. Ces rapports et ces moyens une fois trouvés, l'homme se comporte envers son Dieu comme l'inférieur envers le supérieur, comme le sujet envers son souverain, comme l'esclave envers son maître,

203 Traduction : C'est la peur qui la première a créé les dieux sur la terre.

Les idées de d'Holbach sur l'origine des religions n'ont pas varié et se trouvent exprimées en des termes presque identiques dans les chapitres I et II de la seconde partie du système de la nature et les premiers chapitres du bons sens . L'opinion de D'Holbach fidèle disciple des matérialistes antiques et de Lucrèce qu'il cite fréquemment, n'est juste qu'en ce qui concerne les peuplades les plus primitives . Il voit bien le rôle de la terreur inspirée à l'homme par ses rapports avec la nature et aussi, quoique moins nettement, qu'une terreur identique par ses effets naît des rapports sociaux où la masse des hommes vit dans l'oppression.

comme le faible envers celui dont il craint le caprice ou le pouvoir. D'après ces notions il se fait des règles, il se trace un plan de conduite, accommodé aux idées agréables ou terribles que son imagination, guidée par son tempérament et ses circonstances propres, lui donne de l'être invisible duquel il croit dépendre. Ainsi son culte, c'est-à-dire le système de sa conduite relativement à Dieu, est nécessairement conforme aux notions qu'il s'en est faites, de même que ce Dieu lui-même a été formé sur sa façon propre de sentir ²⁰⁴. Lorsque l'homme a souffert de grands maux, il se peint un Dieu terrible devant lequel il tremble, et [145] son culte devient servile et peu sensé ; lorsqu'il croit en avoir reçu des bienfaits, ou lorsqu'il s'imagine être en droit d'en attendre, il voit son Dieu sous des traits plus radoucis, et son culte devient moins abject et moins déraisonnable. En un mot, s'il craint son Dieu, il est capable de toutes sortes d'extravagances pour l'apaiser, parce qu'il le suppose vicieux, méchant, mal intentionné ; il a plus de confiance en lui et lui rend des hommages moins abjects d'après les vertus et les bonnes qualités qu'il lui attribue ou qu'il désire trouver en lui, et d'après les faveurs qu'il croit en avoir reçu ou qu'il en attend par la suite.

Tous les cultes ou systèmes religieux de la terre sont fondés sur un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise. Les hommes sont exposés à éprouver des calamités, et dans d'autres circonstances ils se trouvent dans une situation plus heureuse qu'ils attribuent également à cet Être ; ainsi son idée frappe diversement leurs imaginations ; tantôt elle les effraie, les afflige et les jette dans le désespoir ; tantôt elle excite en eux l'admiration, la confiance et la reconnaissance ; en conséquence, les cultes qu'ils rendirent à cet être se ressentirent des différentes passions ou manières dont ils furent affectés : Dieu, d'après les effets de la nature, parut tantôt terrible et tantôt aimable ; tantôt il fut l'objet des craintes et tantôt celui des espérances et de l'amour ; tantôt il fut un tyran redoutable pour ses esclaves, et tantôt il fut un père tendre qui chérissait ses enfants. Comme la nature n'agit point de façon uniforme dans les effets que nous éprouvons de sa part, nul Dieu ne put avoir une conduite uniforme ou qui ne se démentît jamais ; le Dieu le plus mé-

²⁰⁴ Ici dévie le raisonnement. La notion de Dieu n'est Pas engendrée par « la propre façon de sentir » de l'individu, mais par les conditions générales dans lesquelles vivent, à un moment donné, dans une société donnée, des millions d'individus.

chant, le plus susceptible de colère, eut quelques bons moments ; le Dieu le plus rempli de bonté eut nécessairement des moments d'humeur dont les hommes se crurent les objets.

C'est dans cette conduite changeante et peu soutenue de la Divinité, ou plutôt dans les variations de la nature, que nous devons chercher les causes de moyens si opposés, et souvent si bizarres et si contradictoires, que nous voyons employés dans les cultes divers, et souvent dans la même religion ; nous trouvons les mortels tantôt occupés à rendre des actions de grâces, se livrant à la [146] joie, témoignant leur gaieté par des fêtes riantes ; tantôt, et plus souvent encore, nous les voyons plongés dans la tristesse, n'osant lever leurs yeux vers le ciel, occupés d'expiations, de sacrifices, de cérémonies qui annoncent la consternation la plus profonde et des efforts pour apaiser le courroux de la Divinité. C'est ainsi que toutes les Religions du monde ne font qu'un mélange périodique et continu de pratiques qui nous décèlent les idées vacillantes que les hommes se sont faites des objets de leur culte.

C'est encore à la même cause que l'on doit assigner la diversité des opinions que les différents individus des mêmes sociétés, quoique sectateurs du même culte, se font et se feront toujours sur le Dieu qu'ils s'accordent à servir : les uns ne voient que le Dieu terrible, les autres ne voient que le Dieu bienfaisant ; les uns tremblent devant lui, les autres s'efforcent de l'aimer ; les uns se défient de lui, les autres ont en lui la confiance la plus entière. En un mot chacun dans ses idées suit son propre tempérament, ses préjugés, ses passions, ses circonstances, et tire des inductions avantageuses ou nuisibles pour lui-même ou pour les autres du système qu'il s'est fait sur son Dieu. ²⁰⁵ L'un transi de frayeur gémit aux pieds de ses autels pour implorer sa pitié, l'autre lui montre une tendresse affectueuse et le remercie de ses bontés ; l'un se persuade que ce Dieu se plaît à tourmenter les humains et

²⁰⁵ Il n'est pas étonnant que l'état des connaissances en fait d'histoire des religions à cette époque n'ait pas permis à d'Holbach non plus qu'aux esprits plus avancés de son temps de soupçonner tout le prodigieux amalgame de concepts empruntés aux sources les plus hétéroclites, le bouillonnement formidable d'idées, de sentiments et d'aspirations insatisfaites, d'où sont nées les grandes religions qui devaient devenir la foi commune de centaines de millions d'individus à travers le monde. C'est précisément ce syncrétisme qui permit à la religion chrétienne de prétendre à l'universalité.

à les voir dans les larmes ; en conséquence il s'afflige, il s'inquiète, il renonce aux plaisirs ; l'autre, moins pusillanime, se persuade qu'un Dieu bon ne peut désapprouver qu'on use de ses bienfaits : l'un croit son Dieu colère et toujours prêt à frapper, l'autre le voit plus indulgent et prêt à pardonner ; l'un plongé dans la mélancolie, le chagrin et les infirmités, s'occupe sans [147] relâche de son Dieu désolant ; l'autre plus gai, plus dissipé, plus distrait par des affaires, n'y songe que rarement et cesse bientôt d'y penser : que dis-je ! dans le courant de sa vie, et même dans le courant de sa journée, le même homme n'a point constamment la même idée de son Dieu ; sa notion varie dans la santé, et dans la maladie, dans la prospérité et dans l'adversité, dans la sécurité et dans le péril, dans l'enfance, dans la jeunesse ou dans l'âge des passions, dans l'âge mûr, dans la vieillesse. Cette notion varie encore selon les états ; les personnes les plus exposées aux entreprises périlleuses sont communément les plus sujettes à la superstition. Le mal fait toujours sur l'homme des impressions bien plus fortes que le bien ; ainsi le Dieu méchant l'occupe bien plus que le Dieu bon. Voilà pourquoi l'on voit dominer une teinte lugubre et noire dans toutes les religions du monde. En effet nous voyons la religion disposer partout les mortels à la mélancolie, les rendre sérieux, les porter à fuir la joie et les plaisirs, et souvent leur faire embrasser le genre de vie le plus désagréable et le plus opposé à leur nature. Dans tous les climats de la terre nous nous apercevons des preuves de cette vérité ; nous trouverons que le nom de Dieu rappelle partout à la tristesse ceux qui s'en occupent sérieusement, renouvelle sans cesse en eux le sentiment de la frayeur et nourrit dans leurs âmes des dispositions sombres et chagrinentes.

Cela ne doit point nous surprendre ; ce sont des calamités qui ont partout fait songer aux divinités et imaginer des moyens de les apaiser ²⁰⁶. L'homme est superstitieux parce qu'il est ignorant et timide . il n'est point de nation qui n'ait essuyé des revers, des désastres, des infortunes ; on les prit toujours pour des marques de la colère du ciel

²⁰⁶ Il ne peut en être autrement. Toute religion étant une entre. prise d'apaisement, de conjuration des forces maléfiques - naturelles ou Sociales -elles sont également mystérieuses et redoutables. Mais, comme elles correspondent à des stades très différents de l'évolution de l'humanité, leurs pratiques, elles aussi, ont toujours été fort diverses, selon qu'elles s'adressent aux peuplades encore primitives ou aux nations les plus civilisées.

faute d'en connaître les causes naturelles *. [148] Accoutumés à regarder les dieux comme les auteurs de toutes choses, ce fut à eux que les peuples s'adressèrent pour faire cesser les maux qui les affligeaient. Ils se soumièrent indistinctement et sans examen à tous les moyens qu'on leur présenta soit pour les rendre favorables, soit pour écarter leur courroux ; l'homme stupide et troublé est dans une incapacité totale de rien examiner. Ne soyons donc point étonnés si nous voyons partout la race humaine trembler sous des dieux cruels, frissonner à leur idée, et pour les désarmer se soumettre à mille inventions dont le bon sens est indigné.

En effet sur quelque portion de notre globe que nous portions les yeux, nous voyons les peuples infectés de superstitions, conséquences de leurs craintes et de l'ignorance où ils sont des vraies causes de leurs maux. Leur imagination troublée leur fit adopter sans réflexion les cultes qu'on leur annonça comme les moyens les plus sûrs d'apaiser les dieux, auxquels la fourberie imputa toujours les malheurs du genre humain. *Tout homme qui souffre, qui tremble et qui ignore*, est exposé à la crédulité ²⁰⁷ ; privé de ressource en lui-même, il donne sa confiance à quiconque lui paraît plus instruit et moins effrayé que lui, il le regarde comme un être privilégié, favorisé du ciel, capable de le consoler et de remédier à ses peines *.

* Nous voyons que chez les Grecs tous les philosophes qui ont essayé d'expliquer les phénomènes de la nature, comme les tonnerres, les tempêtes, les calamités, etc., par des causes physiques, ont été traités d'impies et haïs par le peuple, qui croyait que ces choses sont les signes de la colère des dieux ^a. (*Note de d'Holbach.*)

a Idée fondamentale et qui justifie le titre même de l'ouvrage. Elle demeure familière aux rationalistes modernes, cas elle implique la refus du miracle.

²⁰⁷ Ceci demeure vrai quelle que soit d'ailleurs la nature des causes. On sait que toute calamité publique entraîne un redoublement de la ferveur religieuse.

* Il est aisé de voir que le peuple hébreu, si méprisé et si maltraité par les Égyptiens, dut être fort disposé à écouter Moïse, qui lui promit de le délivrer, et qui dans cet espoir lui fit exécuter et croire tout ce qu'il voulut. Il paraît que les Israélites étaient ou des lépreux, des éléphantiaques, des forçats, ou des hommes vils, semblables à ceux qui composent encore aujourd'hui la dernière tribu ou caste chez les Indiens et qui sont en horreur aux autres ^a. La religion chrétienne fut pareillement embrassée dans son origine par la plus vile populace, qui crut que Jésus allait la délivrer et la mettre en honneur. (*Note de d'Holbach.*)

Au milieu des nations consternées, souffrantes et dénuées d'expérience, il se trouva des ambitieux, des [149] enthousiastes ou des fourbes qui, profitant de l'ignorance alarmée de leurs concitoyens, firent tourner à leur profit leurs calamités, leurs craintes et leur stupidité, s'attirèrent leur confiance, parvinrent à les subjuguier et leur firent adopter leurs dieux, leurs opinions et leurs cultes. Un mortel plus intrépide, plus éclairé, plus rusé, ou d'une imagination plus vive, prend un ascendant nécessaire sur celui qui est plus faible, plus timide et plus simple que lui, l'espoir de trouver des ressources et d'adoucir la rigueur de son sort attache le malheureux à son guide, il s'adresse à lui comme on a recours au premier charlatan dans les maladies désespérées. Celui qui souffre ou qui tremble croit tout, consent à tout, pourvu qu'on lui promette de soulager ses Peines, qu'on fixe ses incertitudes et qu'on lui fournisse des moyens de se soustraire aux malheurs qui l'affligent ou qu'il craint. Voilà pourquoi tout homme qui pâtit ou qui est dans l'inquiétude, est toujours disposé à se livrer à la superstition ; c'est surtout au sein des calamités publiques ²⁰⁸ que les peuples écoutent la voix des imposteurs qui leur promettent des remèdes ; c'est lorsque les nations sont consternées, que les Inspirés, les Prophètes, les Illuminés et les Ministres de ces dieux deviennent tout-puissants ; ils triomphent toutes les fois que les hommes sont infirmes, affligés, mécontents et chagrins. Les maladies et les revers livrent chaque mortel à ceux qui parlent au nom de la Divinité ; c'est près du lit d'un mo-

^a Voir la note 1, chap. VI, du *Christianisme dévoilé*.

²⁰⁸ Il est malheureux que les peuples toujours routiniers, ne remontent jamais aux principes des désastres qu'ils éprouvent, ils verraient que c'est bien moins des maux de la révolution qu'il faut se plaindre que de ceux qui l'ont amenée. Ils verraient que ce sont tous les vices des puissants de l'Ancien régime qui ont produit l'insurrection spontanée du 14 juillet 1789 ; que ce fut l'avarice du clergé qui mit le roi dans l'impuissance de remédier au désordre des finances ; que ce fut l'entêtement des parlements qui empêcha de combler le déficit, en refusant de sanctionner l'impôt du timbre et l'impôt territorial ; que ce fut l'orgueil des nobles qui voulut s'élever au-dessus de la puissance royale ; ils verraient enfin que ce sont les princes, les prêtres, les nobles et les rabbins qui remuent le ciel et la terre contre leur patrie et qui sont la cause principale de tout le sang qui a été et qui sera malheureusement encore versé ; et alors ils ne seraient pas assez insensés pour écouter leurs prêtres rebelles et rappeler le ridicule prétendant et les émigrés. (*Note de l'éditeur, 1797.*)

ribond que la religion est sûre de remporter des victoires complètes sur la raison humaine.

[150]

Rien n'est donc plus naturel que de voir l'imposture triompher de la crédulité ; l'expérience, l'adresse et le génie donnent à quelques hommes un pouvoir sans bornes sur des nations ignorantes, consternées et plongées dans la misère. Le vulgaire, semblable à un troupeau timide, se rassembla près d'eux, reçut leurs conseils et leurs leçons avec avidité, souscrivit sans examen à ce qu'ils voulurent lui commander ' ajouta foi aux merveilles qu'ils débitèrent, en un mot reconnut en tout leur supériorité : ceux-ci d'ailleurs s'attirèrent communément la confiance des peuples soit par des promesses flatteuses, soit par des bienfaits réels ; ils étonnèrent leurs esprits par des oeuvres qu'ils ne purent comprendre, et souvent les enchaînèrent par la reconnaissance. Tous ceux qui donnèrent des dieux, des lois et des cultes aux hommes, s'annoncèrent communément par des découvertes utiles et merveilleuses pour des ignorants ; ils s'insinuèrent dans leur confiance avant de leur commander ; ils leur firent espérer la cessation de leurs maux ; mais, pour conserver leur empire, ils jugèrent qu'il était important de ne jamais bannir leurs inquiétudes ; ils les tinrent toujours flottants et suspendus entre l'espérance et la crainte ; ils prirent bien garde de ne pas trop les rassurer ; au contraire ils eurent soin de renouveler fréquemment leurs alarmes, afin d'en demeurer les maîtres ; par là les législateurs assurèrent leur pouvoir, ils le rendirent plus sacré en montrant à leurs disciples un Dieu terrible toujours prêt à punir ceux qui refuseraient de plier sous leurs propres volontés : la cause du Législateur fut toujours celle du Dieu dont il fut l'interprète et l'envoyé.

Ainsi des imposteurs, identifiés avec la Divinité, exercèrent le pouvoir le plus absolu ; ils devinrent des despotes et régnèrent par la Terreur ; les Dieux servirent à justifier les excès et les crimes de la tyrannie ; l'on fit des Tyrans de ces Dieux mêmes ; on ordonna le crime et la déraison en leur nom, et les menaces du ciel vinrent à l'appui des passions de ceux qui annoncèrent ses décrets aux mortels ; on fit entendre à ceux-ci que la nature entière, armée par des dieux jaloux, était conjurée contre eux ; que ces dieux puissants, semblables aux rois de la terre, veillaient sans cesse sur la conduite de leurs sujets, et se tenaient toujours prêts à punir avec fureur [151] les moindres désobéissances ou les murmures contre les décrets annoncés de leur

part ²⁰⁹. On prétendit que ces dieux, travestis en rois ou en tyrans, étaient avides, bizarres, intéressés, envieux des biens de leurs sujets et de leur félicité : on supposa qu'ils exigeaient des tributs, des présents, des subsides ²¹⁰, demandaient qu'on leur [152] rendît des honneurs,

²⁰⁹ Pour le rôle du prêtre, il faut comparer à l'article « Prêtre » de Diderot dans l'Encyclopédie : « Ils surent mettre à profit la haute opinion qu'ils avaient fait naître dans l'esprit de leurs concitoyens, ils prétendirent que les dieux se manifestaient à eux, ils annoncèrent leurs décrets, ils enseignèrent leurs dogmes, ils prescrivirent ce qu'il fallait croire et ce qu'il fallait rejeter... Pour établir plus sûrement leur empire ils peignirent les dieux comme cruels, vindicatifs, implacables ; ils introduisirent des cérémonies, des mystères dont l'atrocité pût nourrir dans les hommes cette sombre mélancolie, si favorable à l'emprise du fanatisme. » (*Textes choisis de l'« Encyclopédie »*, p. 162, 163.) Il y a ainsi souvent dans les oeuvres de d'Holbach des pages entières pour lesquelles il est permis de se demander si Diderot n'a pas corrigé les épreuves des manuscrits ou quelquefois même remanié profondément le texte, ce qui lui arrivait, lorsqu'il le trouvait trop abondant et trop lourd.

²¹⁰ Et est de là que sont venus les dîmes, les dispenses, les annales, la Banque du Pape pour le rachat des plus grands crimes, la vente des . sacrements, les offrandes, les aumônes aux moines paresseux, gloutons et mendiants, les legs pour les messes, les exorbitantes dépenses pour le luxe des prêtres consommant tout ce que l'État aurait pu employer en fondations utiles et favorables au commerce, aux arts, à la navigation. Calculez ce que 60,000 églises dont plusieurs cathédrales immenses ont pu coûter à bâtir : calculez que d'or il a fallu pour édifier une quantité prodigieuse de chapelles secondaires, de palais épiscopaux, de couvents somptueux, et vous verrez combien on aurait pu construire de ports, de canaux, de ponts, de chaussées, d'aqueducs, d'ateliers, de manufactures, d'hospices, de vaisseaux, de digues, etc., avec les trésors qui se sont engloutis dans le gouffre de l'Église, et vous verrez pourquoi la France, qui pourrait être le plus florissant pays de l'univers, se ressent encore du tort que le célibat de 500,000, individus des deux sexes a fait à sa population depuis seize siècles, pourquoi les guerres religieuses, les proscriptions, ont étouffé son industrie, pourquoi tant de fléaux ont neutralisé ses ressources, combien enfin la funeste domination des prêtres a produit de maux.

Une remarque très bonne à faire, c'est que depuis longtemps les rois convoient les incalculables richesses du clergé, mais jamais ils n'avaient osé toucher à cette arche sainte, parce qu'ils craignaient les poignards et les poisons. Il faut qu'on apprenne aux prêtres qui s'imaginent redevenir tout-puissants et rentrer dans leurs biens, si la royauté était rétablie, qu'elle mettrait à profit la chute du clergé et ne lui rendrait jamais ses richesses. La preuve, c'est que beaucoup de nobles qui croient à la résurrection d'un monarque ne croient pas de même à celle des prêtres, puisqu'ils ont acheté des

qu'on leur adressât des vœux, et ne souffraient point que l'on négligeât le cérémonial et l'étiquette dont leur orgueil était flatté. Les interprètes de ces rois invisibles furent seuls au fait de ces choses dont ils eurent soin de faire de très profonds mystères ; par là ils devinrent les arbitres de la conduite qu'on devait tenir à leur égard ; eux seuls savaient l'intention de la divinité, la voyaient face à face, jouissaient de sa conversation familière, recevaient directement d'elle même ses ordres et la méthode qu'il fallait suivre pour mériter ses grâces ou pour apaiser son courroux.

Prévenus que Dieu est un monarque puissant, intéressé, jaloux de son pouvoir et prompt à s'irriter, les hommes se comportèrent toujours à son égard comme envers les souverains de la terre ; cet Être fut toujours traité en homme ; mais cet homme fut un homme privilégié : sa puissance le mit au-dessus des règles ordinaires, il ne connut de loi que son caprice, il fut un vrai sultan d'Asie, et ses ministres des vizirs, aussi despotiques que lui. En effet, nous voyons que toutes les religions du monde n'ont peuplé l'Olympe que de dieux pervers, qui remplirent la terre de leurs dérèglements, qui se firent un jeu de la destruction des humains, qui gouvernèrent l'Univers d'après leurs fantaisies insensées. Accoutumées à croire que la licence doit être le partage du pouvoir, les nations crurent qu'à plus forte raison tout était légitime dans les souverains célestes qu'elles adoraient. Elles ne virent donc dans les dieux que des maîtres licenciés à qui tout fut permis, qui se jouaient impunément du bonheur de leurs sujets, et dont ceux-ci ne pouvaient sans crime ou sans danger critiquer la conduite. Ces funestes idées empruntées de l'affreux despotisme rendirent tous les cultes serviles, abjects, déraisonnables, et firent des dieux les êtres les plus contraires à la morale, les plus grotesques, les plus destructeurs de toute vertu.

La divinité ainsi changée en un souverain injuste et capricieux reçut les hommages des peuples qui cherchèrent à la flatter par des bassesses, à la gagner par des présents, à la corrompre par des offrandes, à la fléchir [153] par des prières. Comme les rois, ainsi que les autres hommes, n'agissent que par intérêt, comme le désir de s'approprier les biens et les fruits du travail des autres est communément le grand mo-

biens de l'Église et qu'ils espèrent ne jamais les rendre. D'ailleurs, c'est leur plan. (*Note de l'éditeur, 1797.*)

bile de ceux qui gouvernent, on pensa que le roi du monde devait exiger des tributs, enviait les possessions de ses faibles créatures, était jaloux de leurs propriétés, regrettait même les avantages qu'il leur avait procurés, en un mot, avait le caractère d'un monarque fantasque qui retirait d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Toutes les religions, en conséquence de ces notions bizarres, ont représenté leurs dieux divers comme avides, intéressés, gourmands, sensibles aux mets choisis et à la fumée des viandes ²¹¹. Ainsi pour contenter les goûts de la Divinité, pour calmer son envie, pour alimenter sa paresse, pour assouvir sa faim ; chacun lui fit le sacrifice d'une portion de ses biens ou de sa félicité et la régala des mets et des parfums qu'il jugea les plus propres à flatter son palais ou son odorat ²¹².

Les traits effrayants sous lesquels les fondateurs des différentes religions du monde peignirent leurs divinités durent nécessairement rendre les hommes sanguinaires ; des dieux méchants et cruels ne durent point avoir des sujets humains et pacifiques. Les nations accoutumées à ne voir dans leurs dieux que des monstres altérés de sang ne tardèrent point à croire que c'était par le sang qu'il fallait les apaiser ; elles pensèrent que c'était les [154] servir suivant leur goût que de leur immoler des hommes, d'exterminer des peuples pour leur plaire, de tourmenter, de persécuter, de détruire en leur nom. Ainsi le sang humain coula sur tous les autels, les sacrifices les plus barbares, les plus révoltants, les plus douloureux furent censés les plus agréables pour

²¹¹ On reproche aux dieux du paganisme leur gourmandise et leur avidité ; cependant le Dieu des juifs est bien plus occupé que tous les autres des repas qu'on doit lui faire ; il insiste très longuement et avec prolixité sur les sacrifices qui lui sont les plus agréables et sur la manière d'apprêter les mets qu'il veut que son peuple lui serve. Enfin il recommande aux Israélites de ne jamais se présenter devant lui les mains vides (voir *Exode*, chap. XXIII, verset 15), usage qui s'observe de tout temps à la cour des despotes de l'Orient. (*Note de l'éditeur*, 1797.)

²¹² Dans la littérature rabbinique sont opposés constamment l'*habber*, le compagnon, l'homme pieux, et l'*am ha'ares*, l'homme du peuple qui ignore les prescriptions de la loi. Parmi ces prescriptions, une importance certaine est accordée au prélèvement de la dîme : « Celui qui s'engage à devenir un homme digne de foi doit prélever la dîme de ce qu'il mange, de ce qu'il vend et de ce qu'il achète et ne doit jamais séjourner chez un *am ha'ares*. (Extrait de la *Mischna*, cité dans G. Vermès : *Les Manuscrits du désert de Juda*, Desclée et Cie, 1954.)

des dieux anthropophages ; des peuples se firent un devoir de rassasier la divinité par des milliers de victimes humaines ; d'autres l'apaisèrent par le sang de leurs rois mêmes ; des mères, enfin, des mères ! arrachant des enfants de leur sein, les donnèrent en repas à leur dieu. À force de méditer un dieu terrible et de raffiner sur les notions de sa cruauté, des nations éclairées sont parvenues jusqu'à cet excès de folie de croire que le Dieu de l'Univers avait exigé la mort de son propre fils, et que ce ne fut qu'à cette condition qu'il consentit à pardonner au genre humain ; il ne fallut pas moins que la mort d'un Dieu pour apaiser sa colère. Ce fut là, sans contredit, le dernier pas de l'extravagance théologique ; il est difficile d'imaginer qu'elle puisse aller au-delà.

Telles furent les suites des idées fâcheuses que les nations se formèrent de leurs divinités. Leurs législateurs les ayant représentées sous les traits de la folie et de la méchanceté, les hommes se conduisirent à leur égard comme des esclaves égarés qui, pour complaire à leurs maîtres, tâchent de deviner et de servir leurs fantaisies, adoptent aveuglément leurs passions et se font un mérite de se rendre complices de leurs dérèglements. Voilà comment, en partant du principe que Dieu était souvent irrité contre le genre humain et la cause de ses maux, les nations se soumirent à des pratiques aussi abominables que bizarres, et peut à peu se persuadèrent que des cérémonies insensées pouvaient être méritoires, que la barbarie religieuse et la folie sacrée tenaient lieu de raison, de bon sens, de vertu. En conséquence, les caprices et les passions des dieux furent secondés par le délire ; leur culte devint souvent d'une atrocité capable de révolter les coeurs les plus endurcis ²¹³.

[155]

²¹³ Dans tout ce raisonnement., on sent l'influence de la pensée de Lucrèce. Voir les vers 80 à 101 et 1161 à 1240 dans la nouvelle traduction de G. Cogniot : Lucrèce , *De la nature des choses*. « Les classiques du peuple », Éditions Sociales.

Cette influence est tout aussi sensible dans l'article de l'*Encyclopédie* : « Économie politique », rédigé par Boulanger. D'autres articles rédigés par Diderot (« Fanatisme », « Prêtres ») ou par le chevalier de Jaucourt (« Superstition. ») développent les mêmes critiques.

Chacun des articles comporte d'ailleurs des renvois à tous les autres. On peut en trouver des passages dans les *Textes choisis de l'« Encyclopédie »* dans la même collection.

... Ce fut la route que prirent tous ceux qui apportèrent des dieux, des religions et des lois aux nations. Loin de les éclairer et de former leur esprit, loin de leur enseigner *la vraie morale*, loin de leur apprendre les voix de la nature, ils ne leur parlèrent que par des énigmes et des allégories ; ils leurs présentèrent des mystères ; ils ne les entretenirent que de fables ; ils redoublèrent autant qu'il fut en eux leurs incertitudes, leurs embarras et leurs craintes, et se firent surtout un devoir de ne jamais développer leur raison.

Par cet indigne abus de la confiance des peuples, ceux ci n'eurent qu'un esprit de servitude ; jetés dans une perplexité continuelle et dépourvus des moyens de s'en tirer, ils furent toujours à la merci de leurs guides qui, sans principe de morale, étrangers à la vertu, assurés de l'impunité, furent avides, inhumains et menteurs, rendirent au nom du ciel les nations complices de leurs excès et les instruments de leurs passions.

L'ignorance et la crainte sont les deux sources fécondes des égarements du genre humain ²¹⁴. Il n'est donc point surprenant [156] que

²¹⁴ Voir le passage de l'Encyclopédie censuré par Le Breton dans l'un des dix derniers volumes qui portent tous la date de 1765. (On sait le chagrin qu'eut Diderot de cette mutilation irréparable.) Les épreuves authentiques ont figuré à l'Exposition du deuxième centenaire de l'*Encyclopédie*. Cette page figure dans le catalogue établi à cette occasion. Elle porte le no 614 et correspond aux lettres PY R. On y relève ces phrases qui expriment une pensée très proche de celle de d'Holbach - « Partout où la puissance civile appuiera la religion, ou cherchera en elle son appui, il faudra que les progrès de la raison soient retardés, qu'il y ait des persécutions inutiles, parce qu'on ne contraint jamais efficacement les esprits, et que la tolérance soit nulle ou limitée : deux suppositions presque également fâcheuses. La tolérance veut être générale ; c'est de sa généralité seule que naissent ses deux principaux avantages, la lumière et le repos. Une vérité quelle qu'elle soit, nuisible pour le moment, est nécessairement utile dans l'avenir. Un mensonge quel qu'il soit, avantageux Peut être pour le moment, nuit nécessairement avec le temps. Penser autrement, c'est ne connaître le vrai caractère ni de l'un, ni de l'autre. Or, disaient les Perses, et disent avec eux les sceptiques, le doute est le premier pas vers la science et la vérité, celui qui ne discute rien ne s'assure de rien ; celui qui ne doute de rien ne découvre rien ; celui qui ne découvre rien est aveugle et reste aveugle. Ce sont l'ignorance et le mensonge qui causent le trouble parmi les hommes ; l'ignorance qui confond tout, qui s'oppose à tout, qui ne sait ni rejeter ni choisir : le mensonge..., etc.

des divinités enfantées au sein des alarmes et des malheurs, et rendues plus hideuses encore par l'imposture et la politique, aient porté les hommes peu à peu aux affreux délires. Si la terreur présidant à la formation des dieux empêcha les hommes de raisonner, si l'ignorance des forces de la nature ne leur permit pas de reconnaître ses effets nécessaires dans les révolutions et les désastres dont ils furent effrayés, il fallut nécessairement que les moyens qu'ils imaginèrent pour détourner ces maux et pour apaiser les puissances auxquelles ils les attribuèrent fussent aussi bizarres et déraisonnables que les dieux qu'ils s'étaient formés. Chacun suivit en cela son imagination ou celle de ses guides ; plus les divinités furent extravagantes et méchantes, plus les cultes dont on crut les honorer furent cruels et extravagants. Le raisonnement n'eut point de fil pour se guider toutes les fois qu'il fut question de la formation des êtres, à la formation quels la raison n'avait point eu sa part. En conséquence la nature et le bon sens furent outragés dans presque tous les cultes que l'on rendit aux puissances invisibles auxquelles on crut la nature subordonnée. Si le malheur, la faiblesse, l'inexpérience disposent, comme on a vu, l'homme à la crédulité, l'autorité, la confiance, l'habitude et l'inertie l'attachent à des opinions et à des usages qu'il n'a jamais pu ni osé examiner ; ainsi, sans s'en apercevoir, il se remplit de préjuges : accoutumé à ne jamais consulter sa raison, il devient le jouet de sa propre démente ou de celle des autres, et l'on ne peut prévoir jusqu'où l'aveuglement et la déraison le porteront. Les conséquences d'une erreur que l'on regarde comme importante et sacrée doivent être aussi variées qu'étendues.

Pourquoi les questions de la métaphysique ont-elles divisé les hommes dans tous les temps ? C'est qu'elles sont obscures et mensongères. Pourquoi les principes de la morale naturelle, loin d'exciter entre eux des dissensions, les ont-ils toujours rapprochés ? C'est qu'ils sont clairs, évidents et vrais », etc.

[157]

CHAPITRE VI.**ALLIANCE DE LA TYRANNIE
ET DE LA SUPERSTITION ²¹⁵****(Extraits.)**[Retour à la table des matières](#)

La faiblesse, l'ignorance, les vices et la méchanceté des princes les mirent presque toujours dans l'impossibilité de se passer des secours du sacerdoce ; ils en eurent besoin pour tyranniser plus sûrement et contenir des sujets que leurs caprices et leurs folies

faisaient gémir sans cesse. Privés de lumières et de talents, engourdis dans la mollesse, engourdis dans les grandeurs, trompés dans la flatterie, et plus souvent encore emportés par des passions auxquel-

²¹⁵ La fin du chapitre V, comme tout le chapitre VI, est destiné à prouver qu'aucun régime d'oppression ne peut se priver du concours de la religion et que la persistance des cultes et des illusions religieuses est due avant tout à l'appui de l'État. Il l'exprime dans d'autres pages avec force, mais rarement avec un tel bonheur d'expression. Tout ce paragraphe du chapitre V : « Le prêtre et le tyran ont la même politique et les mêmes intérêts... il ne faut à l'un et à l'autre que des sujets imbéciles et soumis ; le bonheur, la liberté, la prospérité des peuples leur paraissent inquiétants ; ils se plaisent à régner parla crainte, la faiblesse et la misère ; ils ne se trouvent forts que lorsque ceux qui les entourent sont énervés et malheureux. Tous deux sont corrompus par le pouvoir absolu, la licence et l'impunité ; tous deux corrompent, l'un pour régner et l'autre pour expier ; tous deux se réunissent pour étouffer les lumières, pour écraser la raison et pour éteindre jusqu'au désir de la liberté dans le cœur des hommes » (p. 109), résonne encore de cette colère généreuse inspirée par les grands rêves du « savant » et du « citoyen ».

Ce texte fait penser à celui de Lénine : « Toutes les classes d'opresseurs ont besoin pour sauvegarder leur domination de deux agents dans la société : le prêtre et le bourreau. Le bourreau réprime la protestation et la révolte des opprimés ; le prêtre leur fait entrevoir (ce qui ne l'engage à rien) un adoucissement à leur maux, la récompense de leurs sacrifices ; cependant que se maintient la classe dominante, le prêtre enseigne la résignation aux opprimés et les détourne de l'action révolutionnaire. » (LÉNINE. *La Faillite de la IIème Internationale*, Éditions sociales, 1953.)

les ils n'avaient point appris à résister, les souverains ne connurent presque jamais leurs devoirs, les rapports nécessaires qui subsistaient entre eux et leurs sujets, les mobiles qu'il fallait employer pour les faire concourir aux vues de la politique, les intérêts qui les liaient à leurs peuples, les lois qui convenaient le mieux à leurs [158] besoins. En un mot ils ignorèrent presque toujours en quoi consiste la vraie puissance d'un État et la vraie grandeur d'un souverain ; il fallut régner par le préjugé secondé de la force ; le caprice fut leur unique loi ; un pouvoir sans *bornes* fut l'objet de tous leurs vœux, et, devenus les ennemis les plus cruels de leurs peuples, il fallut chercher des moyens surnaturels pour les contenir, pour les empêcher de résister au mal qu'on leur faisait éprouver, enfin pour éteindre dans les coeurs *l'amour du bien* être et de la *liberté*. Il n'y eut que la *Religion* qui pût opérer ces miracles ; c'est à elle seule qu'il appartient de triompher de la raison, d'étouffer la nature et de rendre les peuples complices des maux dont ils sont accablés. Par son secours les souverains devinrent pour la plupart des tyrans et crurent n'avoir point à craindre les inconvénients de la tyrannie.

L'expérience nous montre en effet que les mauvais souverains furent communément les fléaux des nations, les ennemis de leur repos, les destructeurs de leur félicité, *les sources véritables de leurs calamités*... Ainsi le sacerdoce, pour son propre intérêt, sema de fleurs le chemin de la tyrannie, soulagea ses scrupules, apaisa les cris de sa conscience, la rassura contre le ressentiment des peuples et fit entendre à ceux-ci que le ciel ordonnait qu'ils souffrissent l'oppression sans murmurer. Par là les sujets furent livrés à leurs despotes, qui les traitèrent en esclaves, que les dieux n'avaient formés que pour contenter leurs fantaisies. On fit parler ces dieux ; ils autorisèrent l'injustice, ils permirent la violence, ils prescrivirent aux nations de gémir en silence. En un mot, les rois devinrent des divinités sur la terre, et leurs volontés les plus iniques furent aussi respectées que celles que l'on prétendait émanées de l'Olympe.

Ce fut sans doute en reconnaissance de ces importants services que les despotes devinrent les protecteurs et les appuis de la superstition ; il y eut presque toujours un pacte entre eux et le sacerdoce ; ils se *liguèrent contre* les peuples, et rien ne put résister à leurs efforts réunis. Les mauvais rois, les tyrans, les conquérants, tous ces guerriers inhumains oui firent gémir la terre sous le poids de leurs crimes éclatants,

tous ces souverains voluptueux, indolents, corrompus, dont les vices et les folies furent les [159] vraies causes des malheurs des nations ; en un mot, tous ces princes, ou faibles ou pervers, qui furent les sources visibles des malheurs, des stérilités, des contagions, des famines et des guerres qui désolaient les États, furent très disposés à prêter l'oreille à des flatteurs qui, sans gêner leurs passions, expiaient tous leurs crimes, calmaient leurs inquiétudes, les réconciliaient avec le ciel et persuadaient aux peuples que c'étaient les dieux qui étaient les auteurs des maux dus aux extravagances cruelles ou à l'incapacité de leurs chefs.

L'on mit donc sur le compte de la divinité ce qui était visiblement l'effet d'une administration inique et violente. Les mauvais succès des entreprises les plus imprudentes, l'agriculture opprimée qui produisit des disettes, les campagnes dépeuplées par la misère et les extorsions sans nombre, les revers causés par le défaut d'expérience et de talents ne furent jamais attribués à leurs véritables auteurs ; on calomnia les dieux ; on leur attribua ces *événements furent annoncés comme des châtiments du ciel : les nations, aveuglées par leurs idées religieuses, méconnurent la cause évidente de leur désastre* ; elles ne virent jamais que leurs infortunes étaient dues aux chefs insensés, à des conseils extravagants, à des hommes sans vue qui décidaient de leur sort ; follement persuadées que leurs maux venaient de la fureur du Très-Haut, elles ne virent point qu'ils ne portaient que du trône sur lequel étaient si souvent assis des hommes indignes de gouverner ; elles eurent comme on a vu la simplicité d'expier les crimes et les folies de leurs souverains, qui seuls étaient coupables et dont les sujets étaient déjà les victimes habituelles... *Le prêtre n'est jamais plus heureux qu'au sein des calamités.*

... Tels furent, et tels seront toujours, les effets de l'association *cruelle que nous voyons subsister entre la tyrannie et la superstition* ; ces deux fléaux se sont confédérés pour rendre les nations aveugles et malheureuses ; tous deux règnent par la terreur, par l'ignorance et l'opinion ; tous deux sont les *ennemis jurés de la raison humaine et de la vérité* ; tous deux *se donnent un appui réciproque* : la superstition égare, enivre les esprits ; la tyrannie les subjuge et les terrasse ; la première justifie les excès de la seconde ; l'une fait expier aux peuples les crimes qu'elle permet à l'autre ; [160] l'une fait regarder ce monde un passage où les mortels sont destinés à gémir afin que l'autre y puis-

se librement exercer ses ravages. En un mot nous voyons partout que *le prêtre fait trembler et désarme le sujet*, afin que le despote le dépouille impunément. *

Des souverains crédules, ambitieux, avides, furent sans doute intéressés à soutenir une religion qui leur donnait le droit d'exercer la tyrannie, en les mettant à l'abri de ses conséquences. Leurs esprits rétrécis, leurs âmes lâches et cruelles, leur ivresse continuelle les empêchèrent de voir que le despotisme est un vautour qui se déchire lui-même et qui finit toujours par périr des blessures qu'il se fait ; leur peu de sagacité ne leur permit point de lire dans l'avenir les suites de leurs passions momentanées ; ils ne virent point que ce pouvoir énorme, que la superstition plaçait dans leurs mains, ne leur procurait que pour un temps le funeste avantage de commander à des forçats mécontents et malheureux, que la même superstition pouvait à tout moment déchaîner et soulever contre eux : ils ne sentirent pas qu'un peuple superstitieux, rendu furieux par l'excès de ses maux, devient souvent un animal féroce qui, à la voix d'un prêtre fanatique, est prêt à s'élançer sur le conducteur rigoureux qui le tient dans ses fers ou qui a provoqué sa fureur ; enfin ces politiques insensés ne virent point que partout où le prêtre a du pouvoir, le souverain n'est jamais que son premier sujet, son satellite, l'exécuteur de ses arrêts ; ils ne virent point que les peuples ne sont soumis à l'autorité civile qu'autant que celle-ci l'est à l'autorité spirituelle ; que le bien-être de l'État et ses intérêts les plus chers sont subordonnés aux principes du sacerdoce et [161] de la religion que les abus ne peuvent être retranchés parce qu'ils sont devenus sacrés ; que le *despotisme religieux* et politique prive les nations de raison, de vertu, de sciences, de forces, d'activité, d'industrie, et que, dès que la superstition domine, tout tombe dans la langueur, dans le

* L'empereur Justinien établit le premier un inquisiteur contre les hérétiques afin de s'approprier leurs biens. Voyez PROCOPII. *Hist. arcana*. Ferdinand V, roi d'Aragon, érigea en 1484 le tribunal de l'Inquisition en Espagne, en Sicile et en Sardaigne, afin d'avoir un prétexte pour s'emparer des biens des Maures et des juifs, sans avoir l'air d'un tyran, le saint homme. ^a (*Note de d'Holbach.*)

a C'est en 1232, après la féroce croisade des Albigeois, que le pape confia la recherche (Inquisition) de la perversité hérétique aux dominicains. Dans le Manuel des Inquisiteurs, publié par les soins de l'abbé Morellet, se trouve exposé très clairement le mécanisme légal du pillage des biens que permit pendant des siècles tout procès de religion.

découragement, dans la misère ²¹⁶. Dans un pays superstitieux il n'y a que le prêtre qui soit puissant et considéré ; dans un pays soumis au brigandage despotique, le tyran n'a de pouvoir que celui que le prêtre lui laisse ; l'union de leurs forces écrase les peuples sans ressource ; leur désunion finit toujours par être fatale au despote.

Plus une religion dégrade l'homme, plus elle convient aux sujets d'un tyran ; tout prince qui voudra tyranniser impunément doit régner par les prêtres et les mettre dans ses intérêts. Le despotisme est l'ouvrage de la superstition ²¹⁷, mais elle le détruit dès qu'il cesse de vouloir se laisser guider par [162] elle. Il ne fallut pas moins qu'une dégradation totale de l'espèce humaine, un abrutissement honteux, un renoncement complet à la nature et au bon sens, pour que l'homme, qui par essence désire le bien-être, consentît à se laisser opprimer,

²¹⁶ D'Holbach donne souvent en exemple l'Espagne, où l'unité de foi et l'unité politique triomphèrent ensemble à la fin du XV^{ème} siècle, après vingt ans de luttes farouches et féroces contre les juifs, encore nombreux dans les villes, et les Musulmans, encore indépendants dans le royaume de Grenade. *La guerre ne suffit d'ailleurs pas*. Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon furent aidés par le célèbre Torquemada, moine dominicain, grand maître de l'Inquisition, qui fit, estime-t-on, près de 100,000 victimes en treize années (1485-1498). L'année même où tombe Grenade (1492), Christophe Colomb découvre les Antilles. Mais les historiens considèrent que le faste somptueux que donne à la monarchie espagnole pour un siècle le pillage du plus grand empire colonial alors constitué, ne compense pas l'irréparable ruine qu'entraîna pour l'Espagne même la destruction de ses éléments les plus actifs, les plus industriels, qui avaient construit pour elle les huertas et les palais, ciselé et décoré ses armes et ses cuirs, animé son commerce et tout son artisanat, les juifs et les Maures. Dès le XVIII^{ème} siècle, l'Espagne s'appauvrit, se dépeuple et entre dans une longue décadence.

²¹⁷ Aujourd'hui, l'exemple de l'Espagne franquiste est non moins significatif. Depuis le Concordat de 1951 entre l'Espagne franquiste et le Vatican, l'analphabétisme augmente (70 à 80 p. 100 d'illettrés dans certaines provinces du Sud) ; à Barcelone 28,000 enfants dans les écoles publiques, 73,000 dans les écoles privées, c'est-à-dire confessionnelles. Ni liberté d'opinion, ni liberté d'expression. L'évêque d'Astorga déclara récemment : « il serait parfaitement inconvenant, en vertu du récent Concordat, de ne pas tenir compte, *en premier lieu*, pour la désignation des professeurs, principalement les professeurs d'université, des qualités religieuses des candidats. » Voir J. FLOREZ : « Le Concordat et l'enseignement en Espagne », *La Pensée*, no 54.

souffrît qu'on arrachât de ses mains les fruits de son travail, permît à des hommes comme lui de disposer de son sang, de ses biens, de sa liberté, de sa personne, sans qu'il en résultât aucun avantage pour lui-même. C'est à la religion que ce miracle fut réservé ; les fables atroces qu'elle débita sur le compte de ses cruelles divinités persuadèrent à l'homme qu'en ce monde le bonheur n'était point fait pour lui et que les décrets de la Providence voulaient qu'il y souffrît... L'éducation l'accoutuma dès l'enfance à porter le joug ; l'habitude lui rendit ce joug nécessaire, la tyrannie le força de le porter toute sa vie, l'ignorance l'empêcha de connaître sa propre dignité et d'examiner les droits de ceux qui le foulaient à leurs pieds. C'est ainsi que la superstition rendit l'homme partout esclave des dieux et des hommes, Le despotisme est le présent funeste que le Ciel fit à la terre ; c'est lui qui fut la boîte de Pandore ²¹⁸, d'où les guerres, les pestes, les famines et les crimes sont sortis pour ravager notre triste séjour.

²¹⁸ Voir dans notre introduction le dernier paragraphe : « Intérêt et limites de l'athéisme de d'Holbach ».

CHAPITRE VII.

De la corruption des mœurs et des préjugés introduits par le despotisme et la superstition ²¹⁹

(Extraits.)

[Retour à la table des matières](#)

... Vouloir corriger les mœurs des hommes et les rendre plus sages sans *changer leurs gouvernements* est un projet impossible...

[163]

... Par une suite de ces fausses idées l'art de régner ne fut plus que l'art de profiter des erreurs et de l'abjection d'âme où la superstition avait plongé les peuples. La politique ne fut que l'art de contenir les nations même en les tyrannisant, en les immolant aux intérêts les plus faux. *Dans chaque État le gouvernement ne fut qu'une ligue du souverain avec un petit nombre de sujets favorisés, pour tromper et dépouiller tous les autres...*

... Ainsi le souverain, source unique des grâces, éclipsa la société et la divisa pour régner ; la nation, réduite au néant, et devenue par son imprudence incapable de veiller à sa propre sûreté, de résister au mal qu'on pouvait lui faire, ou de récompenser les services qu'on lui rendait, fut oubliée, négligée, méconnue par ses enfants ; il n'y eut dans chaque contrée qu'un être *unique* et *central* qui allumât toutes les passions, qui les mît en jeu pour son avantage personnel et qui récompensât ceux qui lui parurent les plus utiles à ses vues. La volonté du monarque prit la place de la raison ; son caprice devint la loi, sa faveur ut

²¹⁹ D'Holbach juge ici du rôle de l'État avec une lucidité rare pour son époque. Cependant la nature de classe de l'État ne sera clairement définie que par les maîtres du marxisme. Ainsi : « Selon Marx, l'État est un organisme de domination de clans, un organisme d'oppression d'une classe par une autre » (LENINE : *L'État et la révolution*, Éditions sociales, 1946). Cette conscience que l'État exprime la domination et l'exploitation d'un petit groupe sur l'ensemble de la nation mènera d'Holbach à proposer pour la bourgeoisie, en laquelle il voit la future classe maîtresse de l'État, de nouvelles formes de gouvernement adaptées à un type tout nouveau de gestion des affaires publiques.

la mesure de l'estime, de l'honneur, de la considération publique ; il créa le juste et l'injuste ; le vol cessa d'être un crime aussitôt qu'il l'eut permis ; l'oppression fut légitime dès qu'elle se fit en son nom ; l'impôt n'eut pour objet que de fournir à ses folles dépenses et d'assouvir la voracité de ses courtisans insatiables. La propriété fut envahie par un maître qui prétendit que tout était à lui. *La liberté fut proscrite parce qu'elle gêna sa licence* ; les sujets se persuadèrent bientôt que ce qui était autorisé par les souverains était décent et louable ; les idées de l'équité s'éteignirent dans toutes les âmes ; les citoyens applaudirent à leur propre ruine. En servant le souverain on crut servir la Patrie ²²⁰ ; le guerrier crut être utile à son [164] pays en le tenant sous le joug et en le forçant de plier sous les caprices de son maître ; le concussionnaire se prétendit un homme très nécessaire ; le juge, en rendant des arrêts dictés par le crédit, ne fut point déshonoré ; le représentant de sa nation la vendit pour de l'argent et trafiqua de sa propriété. Le ministre fut estimé en raison des moyens qu'il trouva d'étendre les prérogatives du prince et les misères de l'État.

C'est ainsi que les souverains, divinisés par la religion et corrompus par ses prêtres, corrompirent à leur tour les coeurs de tous leurs sujets, les divisèrent d'intérêts, anéantirent les rapports qui subsistaient entre eux, les rendirent ennemis les uns des autres et détruisirent la morale pour eux. Après avoir éveillé dans toutes les âmes une soif ardente, que seuls ils purent apaiser, les chefs des nations réservèrent le bien-être, l'opulence, la grandeur et les plaisirs pour ceux qui surent trouver grâce à leurs yeux ; on ne leur plut qu'en servant leurs passions, en flattant tous leurs vices, en faisant plier la société sous leurs volontés déréglées. Dès lors la justice ne fut faite que pour le misérable ; les grands, les favoris, les riches, les heureux furent dispensés de ses rigueurs ; tout le monde soupira pour le rang, le pouvoir, les titres, les dignités, les emplois ; toutes les voies qui les procurèrent furent réputées légitimes et honnêtes ; chacun voulut se soustraire à la force

²²⁰ On sait que dans le régime féodal les liens étaient d'homme à homme. Ce fut au cours de la guerre dite de Cent ans (1338-1453) que cette nature féodale des rapports entre les souverains de deux grandes monarchies devint incompatible avec les nécessités de leur développement, tendant à les constituer en grand État moderne fortement centralisé ; c'est au travers de ces longues luttes que se dégaugea lentement le sentiment national et la distinction entre les intérêts de la classe maîtresse de l'État et le véritable intérêt national.

pour l'exercer sur les autres ; chacun voulut acquérir les moyens d'être méchant sans péril. *De cette manière les citoyens partout se sont partagés en deux classes : l'une, composée de la multitude, fut opprimée ; l'insolence, l'orgueil, le faste, le luxe, les plaisirs furent le partage de la première, le travail, le mépris, l'indigence, la faim et les larmes furent le partage de la seconde ; l'une eut le privilège de piller, d'outrager, de vexer les malheureux ; l'autre n'eut pas même le droit de se plaindre et fut obligée de digérer en silence les affronts les plus sanglants...*

... Les souverains tiennent leur pouvoir ou de Dieu ou des hommes : s'ils le tiennent de Dieu, il doit être absolu, ou du moins les prêtres seuls sont en droit de le limiter ; si leur pouvoir est absolu, il doit nécessairement leur corrompre et le cœur et l'esprit ; des intérêts aveugles étant souvent les seuls mobiles des actions humaines, quels motifs de bien faire peuvent avoir des êtres indépendants, [165] qui n'ont rien à espérer ou à craindre de la part des hommes, qui méprisent leurs jugements et sont insensibles à leur affection, qui n'ont acquis ni le goût, ni l'habitude de la vertu ? Si les rois tiennent leur pouvoir des hommes, ils n'en jouissent qu'à condition de les rendre heureux ; manquent-ils à leurs engagements, les hommes ne peuvent être tenus de remplir les leurs.

Toutes les erreurs se touchent, elles naissent les unes des autres ; et, si nous remontons à leurs sources, nous les verrons toujours sortir des préjugés religieux dont le genre humain est infesté ; c'est de la superstition que sortent tous nos préjugés politiques. Trompés une fois dans nos idées sur les dieux et sur les souverains qui les représentent, tout le système de nos opinions n'est plus qu'une longue chaîne de préjugés. En effet, sur quoi se fondent nos sentiments d'admiration, de respect et d'affection pour le rang, la grandeur, la naissance, les titres et les honneurs, en un mot pour toutes les distinctions que le gouvernement n'accorde pour l'ordinaire qu'aux sollicitations, aux intrigues, aux bassesses et aux trahisons de quelques citoyens plus intrigués, plus adroits ou plus méchants que les autres ? Dans presque tous les pays la faveur, les préjugés et les intérêts des cours sont l'unique mesure des jugements que l'on porte sur les hommes ; on ne les estime jamais d'après eux-mêmes : leurs talents, leur mérite personnel, leurs vertus, les services réels qu'ils rendent à la patrie sont comptés pour rien ; on ne les juge et ne les considère que d'après la place qu'ils oc-

cupent auprès du monarque, d'après l'opinion qu'il en a, d'après les honteux services qu'ils lui rendent trop souvent. Que de maux ne découlent pas de ces funestes préjugés ! Par eux le crédit n'est plus que la faculté d'être injuste impunément et d'écraser la faiblesse innocente ; les titres, les emplois, les honneurs ne sont que des signes imposants, qui couvrent l'ignorance et l'incapacité, et les décorent aux yeux des peuples éblouis : enfin le hasard de la naissance, une prétendue noblesse dans quelques citoyens leur tiennent lieu de talents et de vertus, les appellent aux honneurs, leur procurent des distinctions, leur donnent des privilèges au détriment de leurs concitoyens dégradés ; ainsi le préjugé et la partialité du prince leur confèrent souvent le pouvoir d'être injustes, de s'élever [166] au-dessus des lois, les mettent en droit d'opprimer et de mépriser leurs semblables, qui se croient pétris d'un limon bien moins pur que ces grands altiers qu'on leur fait regarder comme des demi-dieux, dans les pays où règnent l'opinion et le délire*.

... Les flatteries du sacerdoce et les opinions religieuses rendirent les souverains licencieux et remplirent les peuples d'idées fausses dont ils ne sentirent point les conséquences : ceux-ci ne trouvèrent rien de grand, d'estimable que ce que leurs souverains leur montrèrent comme tel ; ils furent à genoux devant la stupidité, l'ignorance, le vice même lorsque leurs préjugés les leur firent respecter. Si les nations, si honteusement déprimées à leurs propres yeux, eussent été capables de recourir à la raison, elles se seraient sans doute aperçu que *leur volonté seule pouvait conférer la puissance souveraine* ; elles auraient reconnu que ces prétendues divinités n'étaient au fond que des hommes, chargés par elles-mêmes de les conduire au bonheur, qui devenaient des brigands, des ennemis et des usurpateurs dès qu'ils abusaient contre elles du pouvoir qu'elles ont déposé dans leurs mains. La moind-

* Dans quelques pays de l'Europe, il y a autant de distance entre un noble et un roturier, entre un homme de qualité et un bourgeois, qu'entre un homme et un chien. En Pologne, en Allemagne, etc., les seigneurs sont propriétaires des biens et même de la personne de leurs vassaux. Les courtisans et les grands, dans les pays despotiques, sont des espèces de prêtres qui écartent avec dédain le vulgaire profane de leur idole révéree ; de même que les prêtres des dieux, ils veulent qu'on leur immole la nature et la raison : tout homme obscur, qui ose réclamer contre eux les droits de la justice et de l'humanité, leur paraît un insolent. (*Note de d'Holbach.*)

dre réflexion n'eût-elle pas dû leur faire sentir que c'est pour leur bien être et leur propre sûreté que le gouvernement fut institué ; que c'est pour les nations que les rois sont faits et non les nations pour les rois ²²¹ ? Les peuples ne verront-ils [167] jamais que ces guerres inutiles, ces victoires fatales, achetées au prix de leur sang et de leurs possessions, ne serviront ' jamais qu'à perpétuer leurs misères, à les épuiser, à les conduire à la ruine ? N'ouvriront-ils jamais les yeux pour voir que la terre est plus grande qu'il ne faut pour nourrir, contenir et rendre ses habitants heureux et que l'ambition des princes cherche à étendre leurs domaines sans jamais s'occuper du soin d'étendre. le bonheur des peuples qu'ils gouvernent ? Quel bien résulte-t-il en effet de ces guerres continuelles par lesquelles notre globe est devenu le séjour du carnage et un repaire de bêtes féroces occupées à se détruire ²²² ? Ne voyons-nous point les nations successivement effacées de la terre par le délire des souverains qui les mettent aux prises, et périr des plaies affreuses qu'elles se font réciproquement ? Quels fruits retirent-elles de ces intervalles si courts qui suffisent à peine pour cicatriser leurs blessures ? Sont-elles donc bien rassurées par ces traités insi-

²²¹ Dans ces pages se trouvent définies très clairement quelques unes des grandes idées directrices qui devaient inspirer les députés aux états généraux rédigeant la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen (26 août 1789) et notamment le refus du principe monarchique de droit divin. Un gouvernement n'est légitime que dans la mesure où il sert l'intérêt général et contribue à l'amélioration de la condition du plus grand nombre. L'idée d'une sorte de pacte tacite entre les citoyens et le gouvernement avait pénétré profondément dans la masse de la nation depuis le succès du Contrat social de J.-J. Rousseau (1762). Cette notion de contrat avait passé de la législation civile dans les ouvrages de droit politique, vers la fin du XVIIème siècle, après être apparue déjà dans les violents pamphlets dont se déchirèrent les deux camps pendant les guerres de religion de la seconde moitié du XVIème siècle. Elle fut l'un des fondements du Traité de théologico-politique de Spinoza et parut assez inquiétante pour que Bossuet jugeât bon de la dénoncer et de réaffirmer solennellement l'origine divine des monarchies héréditaires dans sa *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte* (1709). Des chapitres importants sont consacrés au Pacte Social dans *Le Système Social* et *La Politique naturelle* (voir notre t. III, en préparation.)

²²² D'Holbach a toujours éprouvé la haine de la guerre. il était né dans ce Palatinat ravagé par toutes les armées d'Europe au siècle précédent et où les troupes françaises (printemps 1689), qui firent preuve de vandalisme et de férocité, laissèrent des souvenirs qui se transmirent pendant plusieurs générations.

dieux que la fraude et l'ambition sont toujours prêtes à violer ? Ne se laisseront-elles jamais d'être les jouets d'une politique odieuse qui les sacrifie à chaque instant aux futiles intérêts de quelques chefs qui jamais ne songèrent à les rendre fortunées et qui, dépourvus de justice et de bonne foi, font du monde entier le théâtre de leurs passions effrénées ? Désabusées de leurs préjugés religieux et politiques, ne briseront-elles jamais ce charme de l'opinion qui, bien plus encore que la force, les tient enchaînées ? Ne lieront-elles point à leur tour les [168] mains de ces monarques redoutés pour les empêcher de leur nuire ? Seront-elles toujours obligées de gémir pendant des siècles entiers des folies passagères de leurs maîtres insensés ou de leurs indignes ministres, et s'obstineront-elles à expier leurs fautes et apaiser le ciel pour des forfaits auxquels la volonté n'a point de part ? Enfin ne reviendront-elles Jamais de ces préjugés avilissants qui leur persuadent que leur sang, leur personne et leurs biens appartiennent à des hommes divinisés, et que le Très Haut n'a fait tous les peuples de la Terre que pour contenter l'orgueil, l'ambition et le faste d'un petit nombre de princes devenus les fléaux du reste des humains ? ²²³

Si les souverains eux-mêmes consultaient la nature et leurs vrais intérêts, s'ils sortaient de l'ivresse où les plonge l'encens des ministres de la superstition, la raison leur montrerait qu'ils sont des hommes subordonnés au grand tout qu'ils gouvernent ²²⁴, au bien-être duquel ils sont intéressés, *chargés* par les nations de travailler à leur bonheur et à leur sûreté, de veiller à leurs besoins, de réunir leurs forces ; distingués, honorés, récompensés, en vertu de ces services, et perdant tous

²²³ D'Holbach s'efforce de provoquer l'indignation de son lecteur. Toute attaque contre l'absolutisme doit faire surmonter les préjugés religieux qui ont accoutumé à considérer l'ordre établi comme sacré. A cette époque, il fallait s'attaquer d'abord aux dieux avant de songer à critiquer ouvertement les souverains. On voit bien le chemin qui mène de la critique du ciel à la critique de la terre. Ce qui est en cause, c'est le droit divin et le régime féodal.

²²⁴ Une des conséquences du principe de la souveraineté de la nation et du patte social aurait été évidemment le droit à la révolte. La logique rigoureuse de d'Holbach le pousse verbalement à cette extrémité. Cependant toute la fin du chapitre reflète L'espoir d'un changement dans les méthodes de gouvernement des souverains bien plus qu'une excitation à la lutte contre eux. Il partage les illusions confiantes de sa classe qui, même après la réunion des États généraux, préfère un compromis avec la royauté et les aristocrates plutôt qu'un total bouleversement qui menacerait aussi la propriété bourgeoise.

leurs droits dès qu'ils manquent à leurs engagements, ils connaîtraient qu'ils sont les serviteurs et les guides de ces nations, leurs représentants et non les images des dieux ; ils sentiraient qu'un pouvoir établi sur le consentement des peuples, sur leur affection, sur leurs intérêts véritables, est bien plus solide que celui qui se fonde sur des prétentions imaginaires. Ils trouvent [169] raient que la vraie gloire consiste à rendre les hommes heureux ; que la vraie puissance consiste à les réunir de volontés et d'intérêts ; que la vraie grandeur consiste dans l'activité, les talents et la vertu. Tout leur apprendrait que la justice est une barrière qui protège également le sujet et le prince ; *que cette justice veut que les hommes soient libres sans être licencieux ; que la liberté peut seule former des citoyens généreux ;* que la vérité en fait des êtres raisonnables, que l'éducation suffit pour les rendre vertueux ; que la loi doit réprimer le crime ; que les récompenses doivent exciter les talents ; et qu'un roi n'est puissant qu'à la tête d'une nation généreuse et contente. Enfin, au lieu de consulter les prêtres qui les *trompent, s'ils* appelaient la raison à leur secours, ils verraient que la Patrie pour être chère doit procurer le bonheur à ses membres ; que la loi pour être respectée doit être utile et juste ; que l'autorité pour être aimée doit être bienfaisante.

CHAPITRE IX.

De la tolérance ; elle est incompatible avec les principes fondamentaux de toute religion ²²⁵

IIème partie (extraits).

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est, sans doute, personne qui ne soit indigné ou affligé à la vue des effets terribles que nous venons de [170] rapporter, et qui ne soit obligé de convenir de la réalité des maux qui furent les suites des opinions religieuses des hommes ; on nous dira peut-être que ce n'est point à la religion elle-même, mais à l'abus de la religion, que sont dus les excès dont nous avons parlé ; on prétendra que l'abus des choses les plus utiles peut devenir nuisible et que c'est aux passions des hommes que l'on doit attribuer les fureurs dont la religion ne fut que le prétexte.

Je réponds que c'est dans les principes de la religion même, dans le Dieu qui lui sert de base, dans les idées funestes que le genre humain s'en est faites, qu'il faut chercher la source des malheurs qui n'en furent et qui n'en seront jamais que des suites nécessaires.

²²⁵ Ce chapitre est un des épisodes de la longue lutte que tous les grands philosophes contemporains de d'Holbach menèrent non sans risques pour le triomphe de la tolérance contre le fanatisme religieux. Tous revendiquent la liberté de croyance et d'opinion. À côté de Voltaire, prudemment réfugié à Ferney, mais dont *l'Essai sur les mœurs* et *l'Esprit des nations*, le *Dictionnaire philosophique*, les nouvelles ont eu un grand retentissement dans l'opinion, d'autres sont dans la mêlée : Turgot, Marmontel ; l'abbé Morellet, en pleine affaire Calas (1761-1765), fait paraître le *Manuel des Inquisiteurs*. Dans le même temps, Voltaire reçoit Mme Calas, à Ferney, la confie à ses amis parisiens, qui l'imposent dans leurs salons, et publie le *Traité sur la tolérance* (1763). Même l'Académie, la solennelle Académie française est conquise. On y entend des discours où des abbés se permettront de critiquer, dans le règne de Saint Louis, les Croisades et l'activité de l'Inquisition.

La démonstration de d'Holbach n'a de particulier que sa rigueur et son ambition d'inspirer une volonté de réforme aux souverains. Notons que la deuxième partie, dont on trouvera ci-après des extraits, a vraisemblablement paru en fascicule indépendant. Les pages sont numérotées non à la suite de la première partie, mais de nouveau à partir de 1.

... La religion ramènera toujours les hommes à la crainte ; tout objet vague qui les fait trembler les occupera sans relâche, fera fermenter leurs esprits, excitera des disputes entre eux et les portera tôt ou tard à des extrémités. Toute religion demande pour premier sacrifice un renoncement total à la raison ; dès que les hommes cessent de prendre la raison pour guide dans l'examen de la chose qu'ils croient la plus importante pour eux, ils n'auront garde d'être retenus par elle toutes les fois qu'il s'agira de la religion ; ainsi leur conduite ne sera jamais qu'une suite d'égarements. Si Dieu est l'auteur de la religion, elle doit commander à la nature même ; elle doit lui imposer silence lorsqu'elle aura la témérité de contredire ses volontés, ou celles de ses interprètes. Si c'est la volonté divine qui décide du juste et de l'injuste, Dieu est le maître de la vertu ; à savoir le crime peut devenir vertu et la vertu crime. Voilà donc la morale subordonnée aux caprices des interprètes de la divinité. Dieu est le premier souverain des nations ; il commande aux rois mêmes, il règle le sort des empires ; ainsi la politique doit être soumise à la religion, les intérêts passagers et temporels des gouvernements ne sont points faits pour balancer un instant les intérêts de la divinité et de ses ministres, chargés d'apprendre ses intentions aux hommes. La nature, la raison, la morale, la vertu, le bien-être des États sont donc faits *pour céder à la religion*, qui, émanée de l'arbitre souverain des hommes et des choses, doit nécessairement [171] *triompher* de tout ce qui s'opposerait à ses vues. ²²⁶

... Avec le coeur le plus droit et l'âme la plus honnête, *celui qui est pénétré de la crainte de son Dieu* ne peut s'empêcher de haïr ceux que sa religion *lui désigne* comme des *ennemis de ce Dieu* ; si ce Dieu est un monarque jaloux, il doit régner sans partage ; s'il n'y a qu'une *seule religion* qui lui plaise, il faut l'établir partout ; quelqu'un s'oppose-t-il à ses progrès, il faut *l'exterminer*. Est-elle attaquée, il faut prendre son parti, il faut périr pour elle.

Tolérer une autre religion, c'est permettre un culte que l'on croit offensant pour son Dieu ; c'est faire céder les intérêts de sa gloire à

²²⁶ Cette revendication à l'empire temporel comme à la régence universelle des âmes correspond donc bien à une attitude permanente de la papauté depuis le XI^{ème} siècle. Telle était encore la conception de Bossuet à la fin du XVII^{ème} siècle. Telle est toujours la doctrine stable de la papauté aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Voir R. GARAUDY : *L'Église, le communisme et les chrétiens*, chap. 1er.

une politique humaine, abominable à ses yeux ; rien dans le monde n'est plus important que Dieu, c'est de lui que dépend le sort des humains, l'essentiel est *de lui* plaire, il est assez puissant pour rendre les sociétés heureuses et florissantes sans le secours de l'homme ; ne vaut-il pas mieux qu'un État soit languissant et dépeuplé que de renfermer un grand nombre de citoyens infidèles qui attireraient infailliblement sur eux la colère des cieux ? Il faudra donc que les princes, lieutenants et représentants de la Divinité, chargés de *venger ses droits*, défenseurs de sa religion, s'arment du glaive pour extirper l'impiété et l'hérésie de leurs États ; qu'ils bannissent, persécutent et détruisent ceux de leurs sujets que le clergé leur dénoncera *comme les ennemis de Dieu*.²²⁷ S'ils négligeaient d'obéir à ses ministres ; si un gouvernement trop doux refusait de tremper ses mains dans le sang ; si l'intérêt de l'État l'engageait à demeurer neutre entre le ciel et la terre ; enfin si les opinions du prince étaient offensantes pour Dieu, dès lors il serait indigne *de Le représenter* et comme tel traité par le clergé en *impie, en rebelle, en tyran*, peu fait pour commander à un peuple fidèle*.

[172]

... Ainsi, que le chrétien religieux étouffe le cri de la nature s'il veut être conséquent à ses principes. En vain se flatterait-il de concilier la tolérance avec le Dieu terrible qu'il a reçu des Hébreux. Le Dieu qui n'a créé son premier père que pour lui tendre un piège n'est-il donc pas un Dieu dont il faut se défier ? Le Dieu qui commanda le sacrifice de son fils unique à cet Abraham qu'il honora de son alliance n'est-il Pas un Dieu cruel ? Le Dieu qui ne voulut s'apaiser que par la mort de son propre fils n'est-il donc pas de tous les dieux le plus implacable ? Le Dieu de ce Moïse dont le christianisme révère les oracles, de ce Jephthé qui sacrifia sa fille, de ce cruel David qui fut un homme selon son coeur, de ces Phinéés et de ces lévites qui furent choisis pour le servir en récompense de leurs assassinats, n'est-il pas un Dieu furieux ? Le

²²⁷ « Les princes doivent, en montant sur le trône, faire serment d'exterminer les hérétiques. » (Concile de Latran. 1215-1216.)

* Autrefois le Pape déclarait hérétiques tous les Princes qui lui résistaient ; dès lors Ils étaient déchus de la couronne, et les Peuples absous du serment de fidélité. (*Note de d'Holbach.*) Mais c'est alors que les Princes n'avaient pas un Bonaparte à la tête de leur armée. (*Note de l'éditeur.*)

Dieu qui se dit le Dieu des armées et des vengeances, qui ordonne d'exterminer les nations et leurs divinités, qui fait nager les villes des Cananéens dans le sang, qui veut que l'on massacre les rois, qui ordonne par ses prophètes de passer les femmes, les vieillards, les enfants au fil de l'épée, est-il donc un Dieu bien rempli de bonté ? Enfin le Dieu qui veut que les adorateurs pleurent, gémissent, se mortifient, et qui destine à des flammes éternelles la plus grande partie de ses enfants, est-il un père bien tendre, un Dieu favorable ? Non, le Dieu des chrétiens est un Dieu de sang ; c'est par le sang qu'il veut être apaisé ; c'est par des flots de sang qu'il faut désarmer sa fureur ; c'est dans le sang qu'il faut éteindre son foudre allumé par les crimes de la terre ; c'est par des torrents de larmes qu'il faut laver ses iniquités ; c'est par des cruautés qu'il faut lui témoigner son zèle ; c'est par la frénésie qu'il faut lui prouver sa soumission. L'esprit du christianisme est un esprit destructeur : son Dieu ordonna la destruction, ainsi que tout chrétien détruit ses ennemis ; qu'il détruise son propre corps s'il veut lui plaire ; qu'il persécute, qu'il combatte, au risque de périr lui-même, et qu'il serve un Dieu vengeur qui récompensera son zèle, et qui punirait son indifférence et sa tiédeur...

[173]

... Malgré l'incertitude dans laquelle le langage de la Divinité et de ses prêtres semble laisser le chrétien sur le parti qu'il doit prendre dans les questions qui intéressent sa religion, celui de la douceur, de l'indulgence, de la tolérance ne peut être le plus sûr ; il le sentira s'il fait attention au caractère de son Dieu et aux traits sous lesquels on le lui montre dans ses livres sacrés. Les adorateurs d'un Dieu qui punit les enfants des fautes de leurs pères ; qui a cent fois ordonné ou approuvé des actions criminelles ; qui a fait assassiner des rois et détruire des nations entières dont les prophètes ont souvent fait massacrer des *milliers d'hommes* * pour quelque offense ou transgression ; les adora-

* La Bible nous apprend que Moïse (qui était le plus doux des hommes) fit égorger plus de 40 000 Israélites, pour avoir désobéi à ses commandements : la tribu de Lévy fut promue au sacerdoce pour avoir exécuté ses ordres sanguinaires. Les papes ont fait immoler à la religion, c'est-à-dire à leurs intérêts, des millions de chrétiens. Les Espagnols et les Portugais traitaient les habitants des Indes comme des bêtes , les premiers ont, dit-on, massacré plus de 20 millions d'Américains. Les Mahométans n'ont point été moins fé-

teurs, dis-je, d'un Dieu de ce caractère ne peuvent être *tolérants*, et ses prêtres ne peuvent sans le trahir, ou sans nuire à leur cause, être sincèrement pacifiques et modérés ; un prêtre tolérant perdrait bientôt son empire ; son intérêt exige que l'on égorge et que l'on persécute ; il faut user de violence pour inculquer des opinions absurdes : *la liberté de penser sera toujours funeste au sacerdoce*. En vain lui dira-t-on que le Dieu qui s'est montré si terrible, si sanguinaire, est devenu depuis plus humain et plus facile, l'idée de sa férocité primitive est bien plus utile à des imposteurs méchants que celle de sa bonté subséquente ; cette idée est bien plus propre à troubler le cerveau du fanatique et du zélé ; ils se croiront donc forcés d'être cruels, ils justifieront leur barbarie par l'exemple de leur Dieu et des personnages révéérés qui ont eu le bonheur de lui plaire ; leurs prêtres leur diront que la Divinité courroucée demande de grands sacrifices ; que ce qu'elle approuve dans un temps peut lui déplaire dans un autre ; ils leur montreront dans des livres saints des

*

a.

174

assassinats et des soulèvements rapportés *avec éloge*, et leurs pieux sectateurs croiront ces actions louables et permises chaque fois que les intérêts du ciel l'exigeront ²²⁸... Il ne faut donc point s'étonner si nous ne voyons nulle part la tolérance vraiment établie parmi les chrétiens, ni même dans le monde entier... Partout la différence des religions met *une différence très marquée* entre les citoyens du même État : dans les

roces dans leurs conquêtes ordonnées par leur Prophète 1. (*Note de d'Holbach.*) ^a

a. Il faut, bien sûr, ne pas considérer ces chiffres comme le résultat de statistiques menées à la manière du XXème siècle, sans négliger toutefois que, parmi les familiers du salon, on collectait avec soin tous les éléments d'information rapportés par les voyageurs et les missionnaires. Ainsi une partie de *l'Histoire des deux Indes* fut certainement rédigée par les familiers de d'Holbach ; voir la préface, p. 28.

²²⁸ Ici note de d'Holbach qui reprend presque dans les mêmes termes celle de la page 130.

pays mêmes qui se vantent d'être les plus libres et les plus dégagés du fanatisme religieux, si l'on y permet l'exercice de quelques religions différentes de celle qui domine ou de celle du souverain, c'est toujours à regret avec beaucoup de restrictions, et ceux qui professent sont au moins haïs et méprisés par les partisans du culte *dominant* ; ils sont exclus des places, des récompenses et des grâces ; ils sont forcés de vivre inutiles à la société, et les talents les plus éminents ne peuvent vaincre les obstacles que la religion opposé à leur avancement. Partout nous voyons les différents sectaires se détester. Le point seul de la religion d'un homme diminue l'estime et l'affection de ses concitoyens pour lui, et les gouvernements n'ont ni assez de Sagesse, ni assez de courage pour tenir une balance égale entre tous leurs sujets : les sectateurs de la *religion dominante* semblent être les *seuls enfants de l'État*, la partialité que le gouvernement a pour eux doit nécessairement exciter l'envie, la jalousie et la haine de ceux qu'il rejette ou qu'il exclut des faveurs ; par cette politique stupide, l'État se remplit de sujets qui, *dès l'enfance*, apprennent à s'envier, à se mépriser, à se regarder avec horreur, et qui se persuadent que ceux qui ne pensent point comme eux ou qui suivent un culte différent sont des êtres d'une espèce différente de la leur ²²⁹.

[175]

Partout la secte la plus puissante (c'est-à-dire celle qui a pour elle le souverain et ses cohortes) écrase, dédaigne et gêne toutes les autres, et le gouvernement se règle sur les opinions théologiques dans la conduite qu'il tient envers ses sujets ; partout les gouvernements ne semblent travailler qu'à se faire des ennemis secrets de tous ceux qui ne pensent point comme eux. L'on ne peut être soldat si l'on ne sous-

²²⁹ Il faut ici rappeler qu'un siècle plus tard, dans deux textes qui n'ont jamais été reniés, l'encyclique *Quanta Cura* et son annexe le *Syllabus* (8 décembre 1864), le pape Pie IX, condamne comme opinion erronée l'idée que « la liberté de conscience et des cultes est un droit propre à chaque homme ». Erreur 15 : « Il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer la religion qu'il aura réputée vraie d'après les lumières de sa raison. Ces principes règlent toujours la vie des États partout où la lutte des hommes n'a pas imposé la séparation des Églises et de l'État. On a trop tendance en France à perdre de vue que ce régime de l'intolérance légale est encore le fait d'un certain nombre d'États (l'Espagne en Europe et la plupart des États de l'Amérique latine).

crit aux décisions de la théologie ; l'on ne peut être magistrat ni prendre part à l'administration publique, ni soutenir la puissance civile, si l'on n'est parfaitement soumis à la puissance sacerdotale ; l'on ne peut prétendre être récompensé de ses services si l'on n'admet des formules, des articles de foi, des opinions imaginées par les spéculateurs qui ont fixé croyance ²³⁰ ; l'on ne peut enseigner les arts ou les sciences les plus étrangères à la religion sans avoir son attache. En un mot tous ceux qui n'adoptent point le système dominant de l'État ou du prince sont comme des *pestiférés*, que l'on séquestre des autres, de peur qu'ils ne les infectent de leur contagion. D'après ces notions ridicules la société perd les secours et ses droits sur la tendresse d'un très grand nombre de ses enfants qui demeurent toujours comme des étrangers dans leur propre Patrie ²³¹.

²³⁰ « Fixé croyance. » Tel est le texte sans doute manque-t-il l'article fixé [la] croyance.

²³¹ Telle est bien en effet à cette époque en France la situation des protestants et des juifs jusqu'à la veille de la Révolution. Voici le texte de la déclaration du 14 mai 1724 concernant les protestants « Ordonnons que nul de nos sujets ne pourra être reçu en aucune charge de judicature dans les cours, bailliages, sénéchaussées, prévôtés et justices, ni dans celles des hauts justiciers, même dans les places de maires et échevins et autres officiers des hôtels de ville... dans celles de greffiers, procureurs, notaires, huissiers et sergents... et généralement dans aucun office de fonction publique, soit en titre ou par commission, sans avoir une attestation du curé, en son absence du vicaire de la paroisse... de l'exercice actuels qu'ils font de la religion catholique, apostolique et romaine. »

[176]

PREMIÈRES ŒUVRES
TEXTES CHOISIS

HISTOIRE CRITIQUE
DE JÉSUS-CHRIST

ANALYSE RAISONNÉE
DES ÉVANGILES

(Ecce Homo)

[Retour à la table des matières](#)

On ne peut aborder l'Histoire critique de Jésus-Christ sans bien apprécier dans quel esprit, avec quels moyens, quelle méthode elle a été élaborée.

La science moderne des religions ne se développe vraiment qu'au XIXe siècle avec l'école allemande de Tübingen, où des savants d'une scrupuleuse honnêteté, utilisant les apports de sciences naissantes, philologie ²³², ethnologie et ethnographie-sociologie, veulent se dé-

²³² Les progrès de la philologie ont sans cesse obligé à reprendre l'examen des textes sacrés dans des perspectives nouvelles. En 1933, Ch. GUIGNEBERT, dans le très important ouvrage qu'il consacre à *Jésus* dans la collection a « L'Évolution de l'Humanité », en tient le plus grand compte : « En même temps, les textes du Nouveau Testament, qui sont nos plus anciens répondants de la première histoire chrétienne, ont semblé perdre beaucoup de leur judaïsme fondamental, parce qu'une meilleure connaissance de la langue hellénistique, révélée par une étude poussée à fond des inscriptions asiates et des papyrus égyptiens, a ramené à de simples hellénismes un très grand nombre de leurs prétendus araméismes. Et, comme les mots ne sont que les véhicules des idées, des courants d'idées fort étrangères au judaïsme biblique, ou judaïsme de Jésus, se sont manifestés au plein de la tradition que ces vieux écrits exprimaient, et, du coup, sa complexité a paru singulièrement

gager a la fois des limites imposées par la tradition chrétienne et de l'étroitesse d'une explication purement rationaliste ²³³.

Que volonté de s'en tenir à une attitude purement scientifique ²³⁴
est

177

très différente de celle de nos philosophes du XVIIIe siècle, animés d'intentions polémiques qu'ils ne dissimulent pas. Mais ces intentions ne doivent pas masquer l'ampleur de leur information, le sérieux de leur argumentation. D'Holbach comme Voltaire ne sont pas des théologiens, ni des exégètes, mais ils se sont astreints à une étude assidue à la fois des textes sacrés et de tout ce qui avait pu être avant eux publié, pro et contra. Le catalogue de la bibliothèque de d'Holbach, mise en vente après sa mort, révèle la multiplicité des sources de son érudition. Que le lecteur étonné par le nombre des références aux textes sacrés n'aille pas s'imaginer qu'elles sont de fantaisie. D'Holbach possède chez lui des versions hébraïques, grecques, latines, espagnoles, anglaises de la Bible de l'Ancien et du Nouveau Testament, il connaît les Pères de l'Église et Les oeuvres des grands théologiens du moyen âge il s'est informé aussi des rites judaïques, des cérémonies religieuses pratiquées à travers le monde méditerranéen et oriental avant l'ère chrétienne.

Autres matériaux largement exploités par d'Holbach : ceux accumulés depuis la Renaissance et la Réforme par les chrétiens eux-mêmes. Les grandes querelles religieuses du XVIe siècle avaient en effet réveillé une extraordinaire passion de disputes théologiques. Protestants et juifs avaient multiplié les libelles, les pamphlets, mais avaient entrepris des recherches déjà pertinentes à partir des textes hébreux. Ils provoquèrent ainsi les catholiques à une défense de même

plus grande qu'on ne l'avait jusqu'alors soupçonné. » (Intr, p. 9 et 10.) Voir la bibliographie qui clôt Ch. HAINCHELIN, *ouvrage cité*.

²³³ Voir D. F. STRAUSS : *Vie de Jésus*. Trad. Littré. Préface à la 1ère édition. Paris, 1839.

²³⁴ Voir G. MENSING : *Histoire de la science des religions*. Préface d'Ed. Vermeil, Paris 1955.

nature. Isaac de La Peyrère se voit ainsi jeté au cachot par l'Inquisition pour l'audace de ses hypothèses (1655). Il se rétracte et abjure le protestantisme. Son livre : Praeadamitae...²³⁵, qui déclenche les poursuites contre lui, figure dans la bibliothèque de d'Holbach, non loin des ouvrages dit vrai père de la « critique biblique, l'oratorien Richard Simon. Celui-ci, tout en se défendant de mettre en cause l'interprétation surnaturelle des Écritures, avait rédigé en une vingtaine d'années des Histoires critiques du Vieux Testament (1678), puis du Nouveau (1689)²³⁶, et passa ensuite à l'étude des principaux commentateurs du Nouveau Testament (1692). Il épouvante Bossuet. Oser intituler un chapitre : « Moïse ne peut être l'auteur de tous les livres qui lui sont attribués », paraît damnable. Bossuet obtient du chancelier Le Tellier la mise au pilori de toute l'édition de 1678 et une sentence d'exclusion de l'Oratoire (21 mai 1678).

Dans le même temps, l'histoire des premiers temps de l'Église se dégage des légendes avec les Mémoires pour servir à l'histoire [178] ecclésiastique des six premiers siècles, rédigés par Lenain de Tillemont (1637-1698) les ouvrages de Jurieu²³⁷, réfugié en Hollande, violents, passionnés, n'ont pas l'intérêt des précédents, mais ébranlent les convictions.

Il faut tenir compte aussi de l'élargissement du monde connu grâce aux besoins sans cesse croissants du mercantilisme anglais, hollandais, français. Les récits de voyage, dont beaucoup sont rédigés par des missionnaires, vont faire naître Les premiers essais d'histoire comparée des religions et de sociologie. L'ouvrage de De Brosses :

²³⁵ C'est le n° 227, du catalogue de la bibliothèque de d'Holbach. où ne figure pas l'ouvrage de La Peyrère édité la même année (et où se trouvait défendue l'hypothèse, d'une dangereuse hérésie, que des humains avaient pu exister avant Adam) : *Systema theologicum ez praedamitarum hypothesis*

²³⁶ N° 37 du catalogue : « *Histoire critique du Vieux Testament* », par Richard SIMON, Rotterdam, Leers, 1685, 5 vol. in-4°, et no 38 : « *Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament* », par R. SIMON, Amsterdam, Desbordes, 1685, in-12.

²³⁷ Avec les ouvrages de Pierre JURIEU : *L'Accomplissement des prophéties* (1686), *Suite de l'Accomplissement*, il faut citer, entre autres violentes diatribes, celles du pasteur Claude, notamment : *Les Plaintes des protestants français cruellement opprimés dans le royaume de France*, et l'étude inégale de JURIEU « *Histoire critique des dogmes et des cultes qui ont été dans l'Église depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ*, Amsterdam, 1704.

Du culte des dieux fétiches, ou Parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie (1760), *exprime bien cette direction de recherche, de même que les manuscrits de Boulanger, édités par Diderot et d'Holbach (1761 : Recherches sur le despotisme oriental, et 1766 : L'Antiquité dévoilée).*

On peut donc dire que d'Holbach part toujours d'une connaissance minutieuse des textes sacrés, du droit canonique et de l'histoire de l'Église, en même temps qu'il utilise à fond les courants philosophiques qui, depuis la naissance même du christianisme lui ont manifesté quelque hostilité. Philon, Origène, Celse, Julien voisinent dans sa bibliothèque avec les recueils du Concile de Trente, l'histoire des papes, saint Augustin et l'Alcoran, Bayle, Spinoza et l'Histoire générale des cérémonies, moeurs et coutumes de tous les peuples du monde.

Comment d'Holbach utilise-t-il cette masse énorme d'informations ? Avec la très grande aisance de celui qui connaît à fond la matière dont il parle, il se réfère aux auteurs les plus divers, n'hésitant pas à les faire témoigner les uns après les autres, et souvent les uns contre les autres, au mieux de sa démonstration.

Quand il écrit son Histoire critique de Jésus-Christ, quel est son dessein ? Ébranler le dogme lui-même en ses fondements. Toute la foi chrétienne repose sur les textes sacrés. Or leur valeur est contestable. L'histoire qu'ils nous racontent, soumise à une critique qui n'a pas d'abord accepté Les postulats de la foi, s'écroule :

Pour lire l'Évangile, il faut commencer par avoir la foi, c'est-à-dire être disposé à croire aveuglément tout ce que ce livre contient. Pour examiner cet Évangile, il [179] faut encore de la foi ²³⁸, c'est-à-dire être fermement résolu à n'y trouver rien que de saint et d'adorable. Enfin, pour entendre l'Évangile, il faut encore de la foi, c'est-à-dire une ferme persuasion que nos prêtres ne peuvent jamais ni se tromper eux-mêmes, ni vouloir tromper les autres, dans la façon dont ils expliquent le livre que nous lisons.

²³⁸ Les philosophes catholiques de notre époque n'ont pas échappé à cette impasse : « Posez un instant que Jésus est Dieu, qu'il est la Toute-Puissance et la Toute Bonté apparues un instant sur la terre, alors tout va de soi dans l'Évangile, rien n'y étonne, tout y est à sa place. » (J. GUITTON : *Difficultés de croire*, p. 143, Plon, 1947.)

(Préface)

[Retour à la table des matières](#)

Il veut donc ébranler ne serait-ce que l'une des pierres de l'édifice pour le mettre tout entier en danger. Or la naissance du christianisme et la prédication de Jésus, étant ensemble objets de foi et faits d'histoire, ont toujours offert à une critique scientifique une mine inépuisable de perplexités.

Depuis la fin du XVIIIe siècle, deux courants d'interprétation ont opposé, en ce qui concerne Jésus, les mythologues et les historicistes ²³⁹. Ceux là, les moins nombreux, nient et l'existence de Jésus et sa mission ; ceux ci qui ont aussi donné des travaux remarquables, comme Loisy et qui ont cherché à sauvegarder au moins la réalité de l'existence humaine de Jésus. Tous, en accumulant Les raisons de la contester, ont mis en pièces l'histoire sacrée enseignée par Rome. Mais, à l'époque où d'Holbach écrit, l'audace était déjà inouïe de prétendre soumettre cette histoire sacrée aux critères valables dans les autres sciences : authenticité des documents, concordance dans les faits, exactitude des dates, etc., c'est-à-dire tout ce qui manque précisément à l'Évangile, dans le Nouveau Testament, comme dans l'Ancien :

Il y a tout lieu de croire que, si l'Esprit Saint eût prévu la fortune éclatante que devait faire un jour la religion de Jésus, s'il eût pu pressentir qu'elle dût être par la suite des temps reçue par des rois, des nations civilisées, des savants, des personnes de la bonne compagnie, s'il eût soupçonné que cette religion pouvait être examinée, analysée, dis-

²³⁹ Voir le dernier chapitre de HAINCHELIN : *Les Origines de la religion*, « Jésus a-t-il existé ? ».

Pour les mythologues : P. L. COUCHOUD : « Le Mystère de Jésus » et « Le Dieu Jésus », Gallimard, 1951.

Pour les historicistes :

A. Loisy : *Histoire et mythe à propos de Jésus-Christ*, Nourry, 1938.

CH. GUIGNEBERT : *Jésus*, t. XIX et *Le Christ*, t. XIX bis, Collection « L'Évolution de l'Humanité ».

cutée, critiquée par des logiciens, il y a, dis-je, lieu de croire qu'il nous aurait laissé sur la vie et [180] la doctrine de son fondateur des mémoires m'oins informes, des faits mieux circonstanciés, des preuves plus authentiques, en un mot des matériaux mieux digérés que ceux qui nous restent. Il eût choisi des écrivains plus habiles que ceux qu'il a inspirés pour transmettre aux nations les harangues et les actions du Sauveur du monde ; il l'eût du moins fait agir et parler d'une manière plus digne d'un Dieu ; il eût mis dans sa bouche un langage plus noble, plus clair, plus persuasif ; il eût employé des moyens plus sûrs de convaincre la raison rebelle et de confondre l'incrédulité.

Rien de tout cela n'est arrivé ; l'Évangile n'est qu'un roman oriental, dégoûtant pour tout homme de bon sens et qui ne semble s'adresser qu'à des ignorants, des stupides, des gens de la lie du peuple, les seuls qu'il puisse séduire *. La critique n'y trouve nulle liaison dans les faits, nul accord dans les circonstances, nulle suite dans les principes, nulle uniformité dans les récits. Quatre hommes grossiers et sans lettres passent pour les véritables auteurs des mémoires qui contiennent la vie de Jésus-Christ ; c'est sur leur témoignage que les chrétiens se croient obligés d'admettre la religion qu'ils professent et d'adopter sans examen les faits les plus contradictoires, les actions les plus incroyables, les prodiges les plus étonnants. le système le plus décousu, la doctrine la plus inintelligible, les mystères les plus révoltants !

(Préface)

Que disent d'autre, quoiqu'en termes plus mesurés, les historiens du XXe siècle ? Même un historiciste aussi prudent que Guignebert admet que l'explication traditionnelle, la représentation orthodoxe des origines chrétiennes ne résistent pas à l'examen critique ²⁴⁰. Mais d'Holbach n'en est pas au stade d'information, ni a l'étape historique qui permet de douter de l'existence même de Jésus. Adoptant d'emblée la position qui sera celle encore de nombreux rationalistes du XXe

* Victor de Tunis nous apprend que, dans le VIe siècle, l'empereur Anastase fit corriger les Évangiles comme des ouvrages composés par des sots ou des gens sans lumières. Messala consule, Anastasii Imperatore jubente, Evangelia, tanquam ab idiotis evangelistis composita, reprehendantur et emendantur. (*Note de d'Holbach.*)

²⁴⁰ GUIGNEBERT : *Jésus*, préface, p. 2.

siècle, il se contente de nier son caractère divin et tous les éléments miraculeux qui, pour les croyants, attestent précisément ce caractère.

[181]

En un mot, nous verrons un artisan enthousiaste, mélancolique et jongleur maladroit, sortir d'un chantier pour séduire des hommes de sa classe, échouer dans tous ses projets, être puni comme un perturbateur public, mourir sur une croix, et cependant après sa mort devenir le législateur et le Dieu d'un grand nombre de peuples, et se faire adorer par des êtres qui se piquent de bon sens ²⁴¹.

Ainsi, Jésus a été un illuminé, qui n'a été suivi de son vivant que par une poignée de misérables ignorants. C'est saint Paul qui a jeté les véritables bases de la religion chrétienne ²⁴².

Sa mission eut des succès qui surpassèrent de beaucoup tous ceux de ses confrères ; ils allèrent si loin que l'on peut, à juste titre, regarder Paul comme le vrai fondateur de la religion chrétienne, telle qu'elle est aujourd'hui ²⁴³.

²⁴¹ L'expression la plus modérée de cette opinion se trouve dans le chap. XVII Réflexions générales sur la vie du Christ. Prédications des Apôtres. Conversion de saint Paul. Établissement du christianisme. Persécutions qu'il essuie. Des causes de ses progrès. »

D'Holbach admet que cet homme a pu être un fanatique qui se crut *réellement* inspiré, favorisé du ciel, envoyé à sa nation etc. ». Qu'il n'ait pas été délibérément un « imposteur » est pour l'auteur une grande concession.

²⁴² Tout ce qui concerne le rôle de Paul est remarquable. Il a fort bien vu, en particulier, combien il importait à la prédication primitive de se dégager de ses caractères judaïsants qui l'auraient limitée à n'être qu'une secte. Voir le philosophe catholique J. MARITAIN : *La Pensée de saint Paul*, intro., p. 14, Ed. Corrêa. « Ainsi la grande intuition qui embrase l'esprit de Paul est le sens de l'universalité du Royaume de Dieu et le sens du salut par la Foi non par la Loi. » Il s'agit d'un recueil de textes sacrés préfacés et commentés par J. Maritain dans l'esprit de l'apologétique traditionnelle.)

²⁴³ *Histoire critique de Jésus-Christ*, chap. XVII, p. 266, et la très Importante note 5, p.162, 163, 164, 165.

Après quoi, ce fut le pouvoir civil qui décida du destin de l'Église chrétienne :

Ainsi, en regardant la chose de près, nous trouverons que le concile de Nicée fut le véritable instituteur de la religion chrétienne qui, jusqu'à lui, errait à l'aventure, ne savait à quoi s'en tenir, ignorait si Jésus était un Dieu, n'avait point d'évangiles authentiques, manquait d'une loi sûre, n'avait aucun corps de doctrine à laquelle on pût se fier. Un nombre d'évêques et de prêtres, très [182] petit en comparaison de ceux qui composaient toute l'Église chrétienne, et ces évêques, très peu d'accord entre eux, ont décidé de la chose la plus essentielle au salut des nations. Ils ont décidé de la divinité de Jésus ; ils ont décidé de l'authenticité des Évangiles ; ils ont décidé que, d'après ces Évangiles, leur autorité propre devait être réputée infaillible, en un mot, ils ont décidé de la foi. Cependant leurs décisions seraient demeurées sans force si elles n'eussent été appuyées de l'autorité de Constantin ; ce prince fit prévaloir l'opinion de ceux des pères du concile qui surent pour un temps l'attirer de leur côté * et qui, parmi cette foule d'évangiles et d'écrits dont le christianisme était inondé, ne manquèrent pas de déclarer divins ceux qu'ils jugèrent les plus conformes à leurs opinions particulières, ou à la faction dominante. Dans la religion, comme ailleurs, la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Voilà donc en dernier ressort l'autorité d'un empereur qui décide des points capitaux de la religion chrétienne ! Cet empereur, très peu sûr de sa foi, décide, jusqu'à nouvel ordre, que Jésus est un Dieu

* L'histoire ecclésiastique nous prouve que Constantin, par la suite, persécuta S. Athanase, l'exila à Trêves et mourut arien. Son fils Constantius vécut et mourut dans la même secte. Bien plus, le père Peteau, jésuite, ainsi que d'autres savants, a cru qu'avant le concile de Nicée l'Église était socinienne ou arienne. Au moins est-il certain que le mot consubstantiel, qui fut adopté et consacré par ce concile, avait été proscrit et condamné par le concile d'Antioche, tenu contre le fameux Paul de Samosate. Mais nos docteurs ont la ressource de dire, avec S. Augustin, que les anciens conciles généraux eux-mêmes sont corrigés par des conciles postérieurs : *Ipsa plenaria concilia priora a posterioribus emendantur* ; ou bien ils nous diront, avec le cardinal de Cusa, que l'Église, en changeant d'avis, nous oblige de croire que Dieu en change aussi. C'est ainsi que le clergé se joue des chrétiens... (Note de D'Holbach.)

consubstantiel à son père, et force d'admettre comme inspirés les quatre Évangiles que nous avons entre les mains.

(Préface)

Ces faits conformes à l'histoire ne devaient-ils pas depuis troubler bien des chrétiens qui les ignoraient. Par contre, les croyants ne pouvaient manquer d'être blessés par d'autres arguments, bien démodés aujourd'hui. D'Holbach commit l'erreur de vouloir tout expliquer, même quand il n'en avait pas les moyens. Il se contenta ainsi parfois [183] d'affirmations assez grossièrement naturalistes qui connaîtront d'ailleurs une faveur durable auprès des anticléricaux.

Mais, il faut aussi reconnaître sans réserve que, sur des points importants, nous ne nous attendions pas à trouver une démonstration aussi serrée, aussi habile, aussi convaincante, je dirai presque aussi moderne, aussi proche par les conclusions, des études les plus récentes. On reste presque confondu que l'énormité du travail des recherches accomplies en cent cinquante ans n'ait pas au total changé tellement les hypothèses essentielles. Son explication de la naissance du christianisme est riche d'indications alors originales qui amorçaient une juste direction de recherches : messianisme juif, impatience du joug romain, misère et désespoir des masses « opprimées, rencontre entre les mythes des grands cultes païens et les spéculations de la Philosophie grecque, existence avant Jésus de sectes ²⁴⁴ dont l'esprit et les moeurs annoncent celles des futures communautés chrétiennes.

De même,, nous l'avons vu, le rôle de saint Paul et des empereurs romains a été plus qu'entrevu. Reconnaissons aussi qu'il a réussi à mettre en pleine lumière des contradictions et des obscurités demeurées insolubles ²⁴⁵. Quiconque lit Les deux petits volumes in-8° du

²⁴⁴ Voir note 9, p. 93.

²⁴⁵ Rappelons quelques-unes d'entre elles : naissance et création de Jésus, principales étapes et lieux de sa prédication, les miracles, la résurrection, l'ascension, authenticité des récits qui nous en sont faits et qui sont, assure-t-on, toujours des récits inspirés par l'Esprit Saint. Voici ce qu'en dit le scrupuleux Loisy : « Les récits des Évangiles canoniques et apocryphes ne représentent pas les visions primitives, mais la façon dont se sentait, se définissait et se défendait la foi à la résurrection du Christ, un demi-siècle et plus après la naissance du christianisme. » (A. Loisy : *La Légende de Jésus*, p. 467.)

baron, après avoir relu les études *Les plus récentes et les plus appréciées*, en éprouve pour lui une considération singulière. Voltaire, on ne le sait pas assez, apprécia beaucoup cet aspect de l'oeuvre du baron : « Il paraît un ouvrage très curieux et très bienfait, intitulé : *Histoire critique de Jésus-Christ*. Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève, mais il n'est pas aisé d'en faire passer en France ²⁴⁶. »

Enfin, il ne faut pas perdre de vue que cet essai de synthèse de tout ce qui avait pu être publié à propos du fondateur du christianisme est le premier de ce genre. C'est à la fois un écrit scientifique, et un écrit de combat, que ses qualités littéraires rendent encore d'une lecture facile et attachante pour qui s'intéresse à ces questions. D'Holbach mène son affaire d'un tel train qu'il ruine bien comme il l'avait espéré le caractère divin de Jésus et rend en même temps hypothétique jusqu'à son existence. De toute façon, il brise le noyau même de tout le christianisme. On en mesure mieux la force et le modernisme quand on le compare à la *Vie de Jésus* de Hegel, à la *Vie de Jésus* de Feuerbach et à celle de Renan, dont on a assez dit depuis les faiblesses.

[184]

Le premier ouvrage du XIXe siècle qui ait un intérêt scientifique est celui Strauss ²⁴⁷, mais il est tout emprunt d'un objectivisme qui se situe dans un tout autre plan.

Après quoi, il y aura ou bien de très savantes études inaccessibles au grand public, ou des essais littéraires sans aucun intérêt scientifique. Cette oeuvre de d'Holbach est donc vraiment une production originale dans notre histoire littéraire comme dans l'histoire des idées. À ce double titre, elle mériterait d'être mieux connue.

Nous nous bornons à reproduire de longs extraits du chapitre XVI, qui donne un exemple typique de la manière dont d'Holbach procède en fait de critique historique.

L'édition dont nous nous sommes servis ne comportait aucune indication ni de date, ni d'auteur. Les notes de l'auteur ne comportent aucune référence à quelque ouvrage paru après 1769.

²⁴⁶ VOLTAIRE : édition citée, 14 novembre 1771, t. LXIX, p. 117.

²⁴⁷ D.F. STRAUSS : *Vie de Jésus, ou Examen critique de son histoire*. Trad. E. Littré, Paris, 1839.

CHAPITRE XVI.

RÉSURRECTION DE JÉSUS. SA CONDUITE JUSQU'À SON ASCENSION.

EXAMEN DES PREUVES DE LA RÉSURRECTION

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire de la vie d'un homme ordinaire finit communément à sa mort ; il n'en est pas de même de celle d'un Homme-Dieu, qui a le pouvoir de se ressusciter, ou que ses adhérents ont la faculté de faire revivre à volonté. C'est ce qui est arrivé à Jésus. Grâce à ses apôtres ou à ses évangélistes, nous lui voyons encore jouer un rôle considérable même après son trépas ²⁴⁸.

... Rien de plus important pour un chrétien que de savoir à quoi s'en tenir sur la résurrection du Christ. Saint Paul nous dit que, si Jésus n'est point ressuscité, notre espérance est vaine ²⁴⁹. En effet, sans ce miracle de la toute puissance, destiné à nous manifester la supériorité du Christ sur les autres hommes, et l'intérêt que la Divinité prenait à ses succès, ce Christ ne paraîtrait à nos yeux que comme un aventurier, un fanatique impuissant [185] puni pour avoir fait ombre aux prêtres de son pays.

Il est donc nécessaire d'examiner sérieusement un fait sur lequel la croyance de tout chrétien est uniquement appuyée. Pour y parvenir il faut nous assurer de la qualité des témoins qui nous attestent ce fait ; il faut voir si ces témoins étaient bien clairvoyants et bien désintéressés ; il faut examiner s'ils s'accordent bien entre eux dans les récits qu'ils nous font, ou dans les circonstances qu'ils nous racontent. Ce sont là les précautions que l'on prend d'ordinaire pour découvrir le degré de probabilité ou d'évidence des faits qu'on nous propose. Ces précautions sont encore infiniment plus nécessaires quand il s'agit d'exami-

²⁴⁸ Telle est toujours la thèse des historicistes : « C'est leur amour et leur confiance (des disciples) qui, en le rendant à la vie, lui ont assuré un avenir. » (GUIGNEBERT : *Jésus*, p. 664.)

²⁴⁹ PAUL : I Cor, XV,14 « Si Christ n'est pas ressuscité, vide est notre prédication, vide aussi est votre foi. »

ner des faits surnaturels qui, pour être crus, demandent des preuves bien plus fortes que les faits ordinaires. Sur le témoignage unanime de quelques historiens, je crois facilement que César s'est emparé des Gaules ; les circonstances de sa conquête me sont moins démontrées quand je ne les trouve racontées que par lui-même ou par ses adhérents. Ces circonstances me paraîtraient incroyables si j'y trouvais des prodiges ou des faits contraires à l'ordre de la nature, et pour lors j'aurais lieu de craindre qu'on n'eût voulu m'en imposer, ou si je jugeais plus favorablement des auteurs qui transmettent ces faits, je les regarderais comme des enthousiastes et des fous.

D'après ces principes adoptés par la saine critique ²⁵⁰, voyons donc quels ont été les témoins qui nous ont attesté le fait le plus merveilleux, et par conséquent le moins probable, que l'histoire puisse nous fournir. Ce sont des apôtres, mais qu'est-ce que des apôtres ? Ce sont des adhérents de Jésus. Ces apôtres étaient-ils des hommes bien éclairés ? Tout nous prouve qu'ils étaient ignorants et grossiers, et qu'une crédulité infatigable formait leur caractère. Ont-ils vu de leurs yeux Jésus ressusciter ? Non ; personne n'a vu de ses yeux ce grand miracle : les apôtres eux-mêmes n'ont point vu leur maître sortir du tombeau ; ils ont trouvé seulement que [186] son tombeau était vide, ce qui ne prouve aucunement qu'il fût ressuscité. Mais, dira-t-on, les apôtres l'ont vu depuis et ont conversé avec lui ; il s'est montré à des femmes qui le connaissaient très bien. Mais ces apôtres et ces femmes ont-ils bien vu ? Leur imagination préoccupée ne leur a-t-elle pas fait voir ce qui n'existait pas ? Enfin est-il bien sûr que leur maître fût mort avant d'être mis au tombeau ?

En second lieu, ces témoins étaient-ils dégagés d'intérêt ? Les apôtres et les disciples de Jésus étaient sans doute intéressés à la gloire du maître qu'ils avaient suivi pendant le cours de sa mission. Leurs intérêts se confondaient avec ceux d'un homme qui les faisait subsister sans travail ; plusieurs d'entre eux s'attendaient à être récompensés de leur attachement pour lui par les grâces qu'il leur accorderait dans le royaume qu'il devait établir. Voyant ces espérances détruites par la mort réelle ou supposée de leur chef, beaucoup de ces apôtres perdirent courage, persuadés que tout était fini ; mais d'autres, moins abat-

²⁵⁰ Toute cette critique est en effet d'une démarche sûre, aisée, et soutient la comparaison avec les bonnes pages de nos contemporains.

tus, sentirent qu'il ne fallait pas jeter le manche après la cognée : que l'on pouvait encore profiter des impressions que la prédication du Christ et ses prodiges avaient faites sur le peuple. Ils crurent ou que leur maître pouvait encore en revenir, ou, si on le suppose mort, ils purent feindre ²⁵¹ qu'il avait prédit qu'il ressusciterait ; en conséquence on convint qu'il était à propos de répandre le bruit de sa résurrection, de dire qu'on l'avait vu, d'assurer que Jésus était sorti triomphant du tombeau, ce qui devait paraître très croyable d'un personnage qui [187] s'était montré capable de ressusciter les autres. Connaissant l'imbécillité des gens à qui ils avaient affaire, ils présumèrent que le peuple était déjà de longue main préparé à croire la merveille que l'on voulait lui annoncer. Enfin ils comprirent qu'il fallait pour subsister continuer à prêcher la doctrine d'un homme qui n'eût point eu d'auditeurs si l'on ne l'eût supposé ressuscité. En conséquence nos gens sentirent qu'il fallait prêcher la résurrection du Christ ou consentir à mourir de faim ; ils prévirent de plus qu'il fallait braver les châtimens et même le trépas plutôt que de renoncer à une opinion ou à une doctrine dont leur subsistance journalière et leur bien être dépendaient absolument. D'où les incrédules concluent que nos témoins de la résurrection du Christ n'étaient rien moins que désintéressés à soutenir ce fait, et furent poussés par le principe que qui ne risque rien n'a rien.

En troisième lieu, les témoins de la résurrection du Christ sont-ils d'accord entre eux dans leurs dépositions ou leurs récits ? Bien plus, sont-ils d'accord avec eux mêmes dans les relations qu'ils en donnent ? Nous ne voyons ni l'un ni l'autre. Quoique Jésus, suivant quelques Évangélistes, eût annoncé de la façon la plus positive qu'il devait res-

²⁵¹ Tout ce qui tend à faire intervenir la feinte, la fourberie, le charlatanisme dans l'apparition et la diffusion du christianisme a fini par être rejeté. Si, au XVIIIe siècle, d'Holbach, comme Voltaire, en fait si souvent état, ce n'est point sottise ou simple excès de plume. Les moeurs ecclésiastiques de leur temps justifiaient encore leurs propos. De plus, d'Holbach aurait voulu pouvoir rendre compte de tout, ont expliquer, dans le louable souci d'éliminer tout mystère, tout merveilleux. Du reste, lorsque, dans son dernier livre, Guignebert parle de majoration et de transposition pour expliquer comment la « foi-confiance » des disciples et leur « touchante illusion » en la résurrection ont constitué la première christologie, lorsqu'il avoue qu'aucun manuscrit en notre possession ne remonte de copie en copie jusqu'à l'original, on s'aperçoit de la vanité de tant d'efforts pour masquer le néant. (Voir Ch. GUIGNEBERT : *Le Christ*, pp. 4, 5, 35.)

susciter ^{*}, S. Jean ne fait aucune mention de cette prédiction, ou du moins il déclare formellement que les disciples de Jésus ne savaient pas qu'il devait ressusciter d'entre les morts ^{**} : ce qui dénote en eux une ignorance totale de ce grand événement qu'on dit pourtant annoncé par leur maître, et ce qui pourrait faire soupçonner que ces prédictions du Christ ont été pieusement inventées après coup et insérées, par la suite des temps, dans le texte de S. Mathieu, de S. Marc et de S. Luc. Cependant rien de plus positif que la façon dont S. Mathieu parle de cette prédiction ; il la suppose si connue du public qu'il assure que les prêtres et les pharisiens allèrent trouver Pilate et lui dirent : nous nous souvenons que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie, qu'après trois jours il ressusciterait ^{***}. Cependant on ne trouve dans aucun des évangélistes un [188] passage où cette résurrection soit prédite d'une façon si publique et si décidée. S. Mathieu lui-même ne rapporte que la réponse de Jésus à ceux qui lui demandaient un signe ; elle consiste, comme on l'a dit ailleurs, à les renvoyer à Jonas, qui fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine ; ainsi, leur dit-il, le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre ^{*bis}. Or Jésus étant mort le vendredi à neuf heures ou à midi, et ressuscité le surlendemain de grand matin, ne fut pas, comme on l'a déjà remarqué, trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. D'ailleurs la manière dont Jésus s'énonce dans cette prétendue prédiction rapportée par S. Mathieu n'est point assez claire, pour que les prêtres et les pharisiens pussent conclure de ce propos obscur que Jésus dût mourir et ressusciter, et pour en être si alarmés : à moins que l'on ne prétende que dans cette occasion ces ennemis du Christ reçurent par une révélation particulière le sens de cette prédiction mystérieuse.

S. Jean nous dit que, lorsque Jésus fut détaché de la croix par Joseph d'Arimatee, Nicodème, pour l'embaumer, apporta un mélange d'aloès et de myrrhe du poids de cent livres, et qu'ensuite il prit le corps de Jésus et l'enveloppa d'un linceul, en le garnissant d'aromates, selon la coutume pratiquée par les juifs dans leurs cérémonies funéraires, et

^{*} S. MATHIEU : chap. XXVI, v. 32 ; S. MARC chap. XIV, v. 28. (*Note de d'Holbach.*)

^{**} S. JEAN : chap. XX, v. 9. (*Ibidem.*)

^{***} S. MATHIEU : chap. XXVII, v. 63. (*Ibidem.*)

^{*bis} S. MATTHIEU : chap. XII, v. 38, 39, 40. (*Note de d'Holbach.*)

le mit au tombeau *. Le voilà donc embaumé, enseveli, inhumé. D'un autre côté, S. Mathieu, S. Marc et S. Luc nous disent que cette sépulture et cet embaumement s'étaient fait en présence de Marie Magdeleine et de Marie, mère de Jésus. **, qui devaient par conséquent savoir ce que Nicodème avait fait ; cependant S. Marc, oubliant bientôt tout cela, nous dit que ces mêmes femmes achetèrent des aromates afin d'embaumer son corps, et vinrent pour cet effet de grand matin le jour d'après le sabbat ***. S. Luc n'a pas plus de mémoire et nous apprend que ces femmes vinrent encore pour embaumer un cadavre qui, suivant S. Jean, avait déjà reçu cent livres d'aromates et, était enfermé [189] dans un sépulcre dont l'entrée était fermée par une grosse pierre ; il paraît qu'elles en furent embarrassées, autant que les incrédules le sont de ces contradictions et inconséquences de nos évangélistes *bis.

Mais ces femmes qui craignaient l'obstacle de la pierre ne craignirent pas l'obstacle de la garde, que S. Mathieu fait placer à l'entrée du tombeau. D'un autre côté, si ces femmes savaient que le Christ devait ressusciter au bout de trois jours, qu'était-il besoin de tant embaumer ce corps ? A moins qu'on ne suppose que Jésus fit un secret à sa mère et à la tendre Magdeleine d'un événement que l'on assure qu'il avait prédit publiquement, et qui était parfaitement connu non seulement de ses disciples, mais encore des prêtres et des pharisiens, dont S. Mathieu nous apprend les précautions singulières ²⁵².

Selon cet évangéliste, ces précautions étaient fondées sur la crainte où étaient les prêtres que les disciples de Jésus ne vinsent enlever son corps et publier ensuite qu'il était ressuscité ; erreur qui, selon eux, serait plus dangereuse que la première. Cependant nous voyons des

* S. JEAN : chap. XIX, v. 39, 40. (*Ibidem.*)

** S. MATTHIEU: chap. XXVII, V. 61 ; S. MARC 1er Chap. XV, V. 47 ; S. Luc : chap. XXIII, v. 55. (*Ibidem.*)

*** S. MARC : chap. XVI, V. I. (*Ibidem.*)

*bis S. Luc : chap. XXIV, V. I. (*Note de d'Holbach.*)

²⁵² Guignebert, se référant aux mêmes textes (chap. v - « La Résurrection »), parle d'une « marqueterie artificiellement réalisée avec des pièces et des morceaux disparates, et qui durent d'être assemblés. Leur combinaison n'a été obtenue qu'au mépris de leurs divergences et en mettant bout à bout ce qui, en réalité, devait être superposé. 3 (Ch. GUIGNEBERT : *Jésus-Christ*, p. 601.)

femmes et des disciples perpétuellement rôder autour de ce tombeau, aller et venir librement, se présenter pour embaumer par deux fois le même cadavre. Il faut convenir que tout cela passe l'intelligence humaine **.

Il n'est pas plus aisé de concevoir la conduite et des gardes placés près du tombeau à la sollicitation des prêtres, et celle de ces prêtres eux-mêmes. Selon S. Mathieu, ces gardes, effrayés de la résurrection du Christ, coururent à Jérusalem pour dire aux prêtres que « l'Ange du Seigneur était descendu du ciel, avait détaché la pierre qui fermait le tombeau ; qu'à son aspect ils avaient pensé mourir de peur ». Là-dessus, les prêtres, ne doutant aucunement de la vérité du rapport des gardes, leur enjoignent de publier que les disciples de Jésus avaient [190] enlevé son corps pendant la nuit et durant leur sommeil, ils leur donnent ensuite de l'argent pour parler sur ce ton et promettent d'apaiser le gouverneur, s'il voulait les punir de leur négligence ***.

Sur ce récit il est bon d'observer que les gardes ne disent point avoir vu Jésus ressusciter ; ils prétendent simplement avoir vu l'Ange du Seigneur, descendant du ciel, et roulant la pierre qui était à l'entrée du tombeau. Ainsi cette histoire n'annonce qu'une apparition, et non une résurrection. On pourrait l'expliquer d'une façon assez naturelle en disant que, pendant la nuit, tandis que les gardes étaient plongés dans le sommeil, les adhérents de Jésus ont pu, à la lueur des flambeaux, venir à force armée ouvrir le tombeau, effrayer les soldats pris au dépourvu qui, dans le trouble où ils furent, s'imaginèrent avoir vu leur proie enlevée de leurs mains par une force surnaturelle ; ce qu'ils affirmèrent pour se justifier.

La chose la plus étrange, c'est la conduite des prêtres qui croient tout bonnement le récit des gardes et qui, par conséquent, ajoutent foi à un miracle assez frappant pour les convaincre eux-mêmes de la puissance de Jésus. Mais, loin d'être touchés de ce prodige qu'ils croient, ils donnent de l'argent aux soldats pour les engager à dire, non la chose comme elle est, mais que les disciples de Jésus sont venus nuitamment pour enlever le corps de leur maître. D'un autre côté, les gardes, qui devaient être plus morts que vifs par la terreur du spectacle dont ils venaient d'être témoins, acceptent néanmoins de l'argent pour

** S. MATHIEU : chap. XXVII, V. 62, 66. (*Ibidem.*)

*** S. MATHIEU : chap. XXVIII (*Note de d'Holbach.*)

débiter un mensonge dont l'Ange du Seigneur pouvait très bien les punir. Bien loin de là, pour une somme d'argent nos soldats consentirent à trahir leur conscience. De plus, les prêtres juifs, quelque méchants qu'on les suppose, pouvaient-ils être assez sots pour imaginer que des hommes, après avoir été témoins d'un si terrible miracle, dussent être bien fidèles à le garder sous silence ? Enfin à quoi pouvait être bon un miracle qui ne devait faire impression ni sur les soldats qui l'avaient vu, ni sur les prêtres qui le crurent sur le rapport de ces soldats ? Si ces prêtres étaient convaincus de la réalité du miracle, n'était-il pas naturel qu'ils reconnussent [191] Jésus pour le Messie, et qu'ils le cherchassent pour se mettre à sa suite et travailler avec lui à délivrer leur pays du joug des idolâtres ?

Enfin, dans cette occasion l'Ange du Seigneur paraît avoir gâté les affaires du Christ en effrayant tellement les soldats qu'ils s'enfuirent sans avoir eu le temps de voir ressusciter Jésus, dont la résurrection était néanmoins l'objet de tout ce pompeux appareil. Bien loin de là, cet Ange maladroit chasse les gardes qui devaient être les témoins de cette grande merveille.

Il paraît, en général, que l'acte de la résurrection de Jésus n'a été vu par personne. Ses disciples ne l'ont point vu ; les soldats qui gardaient son tombeau ne l'ont point vu ; enfin, les prêtres et les juifs n'ont tenu ce fait si mémorable que de gens, qui n'en avaient rien vu. Ce ne fut qu'après sa résurrection que Jésus se fit voir. Mais à qui s'est-il montré ? A des disciples intéressés à dire qu'il était ressuscité ; à des femmes qui au même intérêt joignaient encore un esprit faible, une imagination ardente, une tête disposée à se former des fantômes et des chimères.

Ces réflexions suffisent déjà pour nous faire juger de toutes les prétendues apparitions de Jésus à la suite de sa résurrection. Encore, nos évangélistes ne sont-ils pas d'accord sur ces apparitions. S. Matthieu nous dit que Jésus se fit voir à Marie-Magdeleine et l'autre Marie ; tandis que S. Jean ne fait mention que de Marie-Magdeleine toute seule. S. Matthieu nous dit que Jésus se fit voir aux deux Maries dans le chemin, lorsqu'elles retournaient au sépulcre pour rapporter aux disciples ce qu'elles y avaient vu. S. Jean nous dit que Marie-Magdeleine, après avoir été au sépulcre, alla porter la nouvelle aux disciples et revint ensuite à ce même sépulcre où elle vit Jésus avec des Anges. S. Matthieu dit que les deux Maries embrassèrent les pieds

de Jésus. S. Jean dit que Jésus défendit à Magdeleine de le toucher. S. Mathieu nous apprend que Jésus dit aux Maries de dire à ses disciples qu'il allait en Galilée. S. Jean dit que Jésus ordonna à Marie de dire à ses disciples qu'il allait chez son père, c'est-à-dire dans le ciel. Cela suffit pour nous montrer à quel point les évangélistes sont d'accord sur les apparitions de Jésus aux saintes femmes. Ce qu'il y a de plus [192] singulier, c'est que selon les disciples eux mêmes ne voulurent point ajouter foi à cette apparition de Jésus-Christ à la Magdeleine ; selon S. Luc, ils traitèrent de rêveries tout ce qu'elle leur dit des Anges ; enfin, selon S. Jean, la Magdeleine, ne crut point d'abord elle-même avoir vu son adorable amant, qu'elle prit pour un jardinier * 253.

Nous ne trouvons pas plus de certitude dans l'apparition de Jésus à S. Pierre et à S. Jean. Ces deux apôtres se rendirent au sépulcre ; mais ils ne virent point leur cher maître. Selon S. Jean lui-même, il ne vit ni Jésus ni les Anges. D'après S. Luc, il paraît que ces apôtres arrivèrent après que les Anges furent partis, et d'après S. Jean, avant que les Anges fussent arrivés. Nos témoins sont en effet très peu d'accord sur ces Anges, qui semblent n'avoir été vus que par les bonnes femmes, qu'ils chargèrent d'annoncer aux disciples la résurrection de Jésus. S. Mathieu ne fait mention que d'un seul Ange, que S. Marc appelle un jeune homme. S. Jean assure qu'ils étaient deux.

Il est dit que Jésus se montra encore aux deux disciples d'Emmaüs, appelés Simon et Cléophas ; mais ceux-ci ne le reconnurent pas, quoi-qu'ils eussent vécu familièrement avec lui. Ils marchent très longtemps en sa compagnie sans se douter qu'il fût leur homme, ce qui est sans doute un manque de mémoire bien étrange. Il est vrai que S. Luc nous dit que leurs yeux étaient comme fermés. N'est-il pas bien singulier que Jésus vint se montrer afin de n'être point reconnu ? Cependant ils le reconnurent ensuite, mais aussitôt, craignant apparemment d'être vu de trop près, le fantôme disparut. Cependant nos deux disciples n'e-

* S. MATHIEU : chap. XXVIII ; S. JEAN : chap. XX ; S. Luc, chap. XXIV, V. II ; S. MARC : chap. XVI. (*Note de d'Holbach.*)

253 Le texte le plus ancien concernant les apparitions est celui de Paul (I. Cor., XV, 3 et suiv.). Beaucoup d'autres versions enrichissent les évangiles postérieurs. Elles ne s'accordent ni sur le lieu, ni sur le nombre des apparitions. Pas davantage sur ce qu'aurait fait et dit Jésus. L'énumération de d'Holbach est très complète. Les difficultés sont lu mêmes pour les historiens d'aujourd'hui. Elles sont insurmontables.

rent rien de plus pressé que d'aller annoncer cette nouvelle à leurs confrères rassemblés à [193] Jérusalem, où Jésus arriva tout aussi promptement qu'eux.

S. Mathieu, S. Marc et S. Luc s'accordent à nous dire que, lorsque les disciples furent instruits de la résurrection de Jésus, ils le virent pour la première et la dernière fois ; mais l'auteur des Actes des Apôtres, S. Jean et S. Paul contredisent cette assertion, car ils nous parlent de plusieurs autres apparitions faites par la suite. S. Mathieu et S. Marc nous apprennent que les disciples reçurent ordre d'aller rejoindre Jésus en Galilée ; mais S. Luc et l'auteur des Actes (c'est-à-dire le même S. Luc) dit que les disciples eurent ordre de ne point sortir de Jérusalem.

À l'égard de la dernière apparition dont nous venons de parler, S. Mathieu la place sur une montagne de Galilée, où Jésus avait fixé le rendez-vous pour le soir du jour de sa résurrection, tandis que S. Luc nous apprend que cette apparition se fit à Jérusalem, et nous dit qu'immédiatement après il monta au ciel et disparut pour toujours. Cependant l'auteur des Actes des Apôtres n'est point de cet avis ; il prétend (contre lui-même, S. Luc) que Jésus demeura encore quarante jours avec ses disciples pour les endoctriner.

Il est encore question de deux apparitions de Jésus à ses apôtres, l'une à laquelle Thomas ne se trouva pas, et il refusa de croire ceux qui l'assurèrent avoir vu leur maître, et l'autre dans laquelle Thomas reconnut ce maître qui lui montra ses plaies. Pour rendre l'une de ces apparitions plus merveilleuse, on nous assure que Jésus se trouva au milieu de ses disciples tandis que les portes étaient fermées. Mais cela ne paraîtra pas surprenant à ceux qui sauront que le Christ, après sa résurrection, avait un corps immatériel ou incorporel, et qui, par conséquent, pouvait se faire un passage par les moindres ouvertures ; aussi ses disciples le prirent pour un Esprit. Cependant cet Esprit avait des plaies, était palpable et prenait de la nourriture. Mais peut-être que tout cela n'était que fantastique et ces apparitions de pures illusions des sens. En effet, comment les apôtres pouvaient-ils être assurés de la réalité des choses qu'ils voyaient ? Un être qui a le pouvoir de changer le cours de la nature peut détruire toutes les règles par lesquelles nous jugeons de la [194] certitude. Cela posé, les apôtres n'ont jamais pu être sûrs d'avoir vu le Christ après sa résurrection.

S. Jean parle de plusieurs apparitions de Jésus à ses disciples, ont il n'est pas fait mention par les autres évangélistes ; d'où l'on voit que son témoignage détruit les leurs, ou que ceux-ci détruisent le sien.

Quant aux apparitions de Jésus dont S. Paul fait mention, il n'en avait pas été témoin, il ne les savait que par oui-dire ; aussi trouvons-nous qu'il en parle d'une façon très peu exacte. Il dit, par exemple, que Jésus se montra aux douze, tandis qu'il est évident que par la mort de judas le collège apostolique se trouvait réduit à onze seulement. On est surpris de voir ces inexactitudes dans un auteur inspiré ; elles peuvent nous rendre suspect ce qu'il dit encore de l'apparition de Jésus à cinq cents d'entre les frères *. Pour lui, on sait qu'il n'a jamais vu son maître que dans une vision. Peut-être en peut-on dire autant des autres apôtres et disciples sur les témoignages desquels on fonde la résurrection de Jésus. Ils étaient juifs : enthousiastes, prophètes, et par conséquent sujets à rêver, même étant éveillés. Les incrédules trouvent que c'est le jugement le plus favorable que l'on puisse porter des témoins qui nous attestent la résurrection du sauveur, sur laquelle la religion chrétienne est uniquement établie.

Il paraît en effet très certain, par la nature des témoignages que nous venons d'examiner, que la Providence a singulièrement négligé de donner à un événement aussi mémorable et d'une si grande importance, l'authenticité qu'il semblait exiger. En mettant à l'écart la foi, qui ne rend jamais difficile sur les preuves, nul homme ne pourrait croire les faits, même les plus naturels, sur des pièces aussi fautives, sur des preuves aussi faibles, sur des récits aussi contradictoires, sur des témoignages aussi suspects [195] Que ceux que nous fournissent les évangélistes sur le fait le plus incroyable et le plus merveilleux que l'on ait jamais rapporté. Indépendamment de l'intérêt visible que ces historiens avaient à faire croire la résurrection de leur maître, et qui devrait nous mettre en garde contre eux, ils semblent n'avoir écrit que pour se contredire les uns les autres et pour infirmer réciproquement

* Première épître aux Galates, chap. XXI. ^a (*Note de d'Holbach.*)

a. Voici le texte auquel d'Holbach fait allusion : « je vous ai transmis comme premier enseignement... Et qu'il est apparu à Cephas, ensuite aux douze ; après cela, il est apparu à plus de cinq cents frères ensemble, desquels la plupart vivent encore à présent, mais plusieurs sont morts. Après cela, il est apparu à Jacques, ensuite à tous les apôtres Et, après tous les autres, comme à l'avorton, il m'est apparu aussi à moi. »

leurs témoignages. Il faut sans doute des grâces d'en haut pour adopter des relations dans lesquelles on ne voit qu'un tissu d'inconséquences, de contradictions, de faits improbables, d'absurdités capables d'ôter toute confiance à l'histoire. Cependant les chrétiens ne doutent pas un instant de la résurrection, et leur croyance à cet égard est fondée sur le roc, c'est-à-dire, suivant les mécréants, sur des préjugés qu'ils n'ont jamais examinés et auxquels, dès l'enfance la plus tendre, les guides spirituels ont prudemment attaché la plus grande importance. On leur apprend à immoler la raison, le jugement, le bon sens sur l'autel de la foi ; après ce sacrifice, il n'est plus difficile de leur faire admettre sans examen les absurdités les plus palpables pour des vérités dont il n'est point permis de douter.

C'est en vain que des personnes sensées s'inscrivent en faux contre ces prétendues vérités ; c'est en vain qu'une critique sage s'élève contre des témoignages intéressés et visiblement suggérés par l'enthousiasme et l'imposture ; c'est en vain que l'humanité se récrie contre les guerres, les massacres, les horreurs sans nombre que des disputes absurdes sur des dogmes absurdes ont causé sur la terre. On leur ferme la bouche en disant qu'il est écrit - je détruirai la sagesse des sages et je rejetterai la science des savants. Que sont devenus les sages ? Que sont devenus les docteurs de la loi ? Dieu n'a-t-il pas changé en folie la sagesse de ce monde en leur faisant prêcher la folie de l'évangile * ? C'est par de pareilles déclamations contre la sagesse et la raison que des fanatiques et des fourbes sont parvenus à bannir le bon sens de la terre, et à se façonner des esclaves qui se font un mérite de soumettre la raison à la foi, c'est-à-dire d'éteindre un flambeau sacré qui nous guiderait sûrement, pour nous [196] égarer dans les ténèbres que nos guides intéressés ont su répandre sur les esprits. Dégrader la raison, c'est outrager le Dieu qu'on en suppose l'auteur c'est outrager l'homme que l'on réduit à l'état des bêtes.

Ces réflexions suffisent pour nous faire sentir le degré de croyance que mérite le dogme de la résurrection de Jésus-Christ ; il ne nous est attesté que par des hommes dont la subsistance dépendait de cet absurde roman, et, comme l'iniquité se dément sans cesse elle-même, ces témoins menteurs n'ont pu s'accorder entre eux dans leurs dépositions.

* *Première épître aux Corinthiens*, chap. I, V. 10 et suiv. (Note de d'Holbach.)

Ainsi, sous quelque point de vue que l'on envisage les choses, il demeurera constant que la résurrection du Christ, loin d'être fondée sur des preuves solides, sur des témoignages irrécusables, sur des autorités respectables, n'est visiblement établie que sur le mensonge et la fourberie ²⁵⁴ que l'on voit percer à chaque page des récits discordants de ceux qui ont prétendu l'attester ^{*}.

Après avoir fait revivre leur héros et l'avoir montré, on ne sait combien de fois, à ses disciples affidés, il fallut pourtant à la fin le faire disparaître tout à fait, c'est à dire le renvoyer dans le ciel pour conclure le roman. Mais nos romanciers ne sont pas plus d'accord sur cette disparition que sur les autres choses. Ils ne s'accordent ni sur le temps ni sur le lieu où Jésus monta au ciel. S. Marc et S. Luc nous apprennent que le Christ, après s'être montré aux onze apôtres, tandis qu'ils étaient à table, et leur avoir parlé, monta au ciel. S. Luc ajoute néanmoins qu'il les conduisit hors de Jérusalem jusqu'à Béthanie, que là il éleva ses mains, les bénit et fut ensuite [197] transporté dans le ciel. S. Marc contredit ici S. Luc et fait monter Jésus au ciel en Galilée ; et comme s'il eût vu ce qui se passait là-haut, il le place à la droite de Dieu qui, dans cette occasion, lui céda la place d'honneur ²⁵⁵. S.

²⁵⁴ Nous le suivons plus volontiers lorsqu'il dit : « D'ailleurs l'Évangile mure que Jésus l'avait Prédit ; il fallut donc accomplir la prédiction. » Les innombrables confrontations entre la façon dont naissent et vivent les religions ont permis de constater ces phénomènes de créations à rebours. Les nécessités de l'apologétique chrétienne ont ainsi introduit des détails, voire des épisodes qui semblaient plus vrais que la réalité parce que l'Écriture les rendait nécessaires : « Ce qui devait arriver était arrivé, ce qui devait être dit avait été dit. »

^{*} La fable de l'ascension du Christ est visiblement empruntée de celle de l'ascension de Romulus et de Jules César, que Lactance néanmoins trouve très ridicule. V. LACTANT. : *Institut. divin.*, lib. I, chap. XV. (*Note de d'Holbach.*)

²⁵⁵ Voir perplexités de Guignebert concluant le chapitre parallèle à celui-ci : « Nous ne savons pas ce qu'est devenu le corps de Jésus après sa mort ; la tradition synoptique ne le savait pas davantage, et l'histoire de ensevelissement qu'elle nous rapporte n'est qu'une déduction d'apologétique... L'organisation progressive de la légende a été une opération complexe, où se sont combinés des précisions réclamées par l'apologétique, des déductions de logique dans la ligne de la foi majorante, des perfectionnements issus de raisonnements déjà théologiques de toute sorte, à des stades différents, de milieux divers qui ont laissé respectivement leurs marques sur les détails qu'ils

Mathieu et S. Jean ne parlent point de cette ascension. Si l'on s'en rapportait à eux, l'on pourrait même présumer que Jésus est encore sur la terre ; car suivant le premier de ces évangélistes ses dernières paroles à ses disciples leur font entendre qu'il restera avec eux jusqu'à la fin des siècles. Pour fixer nos idées là-dessus, S. Luc nous dit, comme on a vu, que Jésus monta au ciel le soir même du jour de la résurrection. Mais le même S. Luc, que l'on suppose être l'auteur des Actes des Apôtres, nous dit que Jésus demeura quarante jours après sa résurrection avec ses chers disciples. La foi seule peut nous tirer de tous ces embarras. S. Jean ne prononce rien là-dessus, il nous laisse dans l'incertitude sur le temps que Jésus passa sur la terre à la suite de sa résurrection. Quelques incrédules, à la vue du style romanesque [198] que qu'on voit régner dans l'évangile, de cet apôtre, ont cru, par la manière dont il finit son histoire, qu'il avait voulu donner un libre cours aux fables que par la suite on voudrait débiter sur Jésus-Christ. En effet, il termine sa narration par ces mots : « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; et, si on les rapportait toutes, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres que l'on en écrirait. C'est par cette hyperbole que l'apôtre bien aimé finit le roman platonique qu'il a fait de son maître * 256.

ont fournis... Du point de vue strictement historique, je veux dire en ce qui regarde la fondation, le développement et l'expansion de la religion chrétienne, l'importance de la croyance en la résurrection n'est guère moindre. C'est par elle que la foi en Jésus et à sa mission est devenue le principe constitutif d'une religion nouvelle qui, séparée du judaïsme, puis opposée à lui, a pu songer à conquérir le monde. C'est elle qui a ouvert la porte du christianisme aux influences syncrétistes, grâce auxquelles le Messie juif, inintelligible et indifférent aux Grecs, est devenu le Seigneur, le sang, le fils de Dieu, le maître souverain du Cosmos, celui devant qui la création tout entière plie le genou. Toute la préparation semée à travers le monde oriental par la très vieille histoire du Dieu mourant et ressuscitant a oeuvré en sa faveur, elle a porté et nourri la doctrine fondée sur la conviction des témoins apostoliques : elle lui a ouvert la voie triomphale. Le christianisme l'a suivie victorieusement. Il n'est pas sûr que le dogme de la Résurrection, après l'avoir si longtemps servi, ne lui soit pas devenu, de nos jours, un fardeau lourd à soutenir. »

* Nous avons donné assez d'exemples des tables contenues dans les différents Évangiles, publiés et adoptés par les diverses sectes du christianisme. Ces fables nous prouvent et la fourberie impudente des faussaires qui composaient ces romans, et l'étonnante stupidité des différents sectaires à qui on

Fin du texte

les faisait croire. Il est encore bon d'observer que les Actes des Apôtres, composés par S. Luc, ne nous parlent avec quelque détail que de S. Paul, son maître, et ne nous apprennent presque rien des succès ni du sort de ses confrères. Cependant d'autres romanciers y ont dignement suppléé, Un certain Abdias, entre autres, nous a transmis en neuf livres l'histoire apostolique, mais remplie de tant de fables, de prodiges et d'absurdités que l'Église elle-même s'est crue obligée de les rejeter, dans un temps où ses enfants n'avaient plus la simplicité des premiers siècles. Cependant des siècles d'ignorance ayant fait renaître cette antique crédulité, il s'est trouvé des imbéciles ou des fourbes qui ont pieusement fait revivre les fables et les traditions des anciens romanciers ; ce sont les seuls mémoires que l'on ait sur les apôtres. On en trouvera des échantillons à la fin du t. 1 du *Codex Apocryphe*. N. T. (*Note de d'Holbach.*)

256 On confrontera utilement le texte de d'Holbach et les différentes citations d'auteurs, contemporains avec le chapitre V de la remarquable étude de Ch. HAINCHELIN : *Ouvr. cité*. Ce dernier chapitre, intitulé « Jésus a-t-il existé ? », donne une vue d'ensemble des tendances fondamentales de l'histoire des religions depuis le XVIIIe siècle. Il montre comment et pourquoi s'est produite « l'historisation » du personnage de Jésus et explique comment est né le christianisme et comment il a pu devenir une religion universelle. Qui-conque s'intéresse à ces problèmes le consultera avec intérêt.